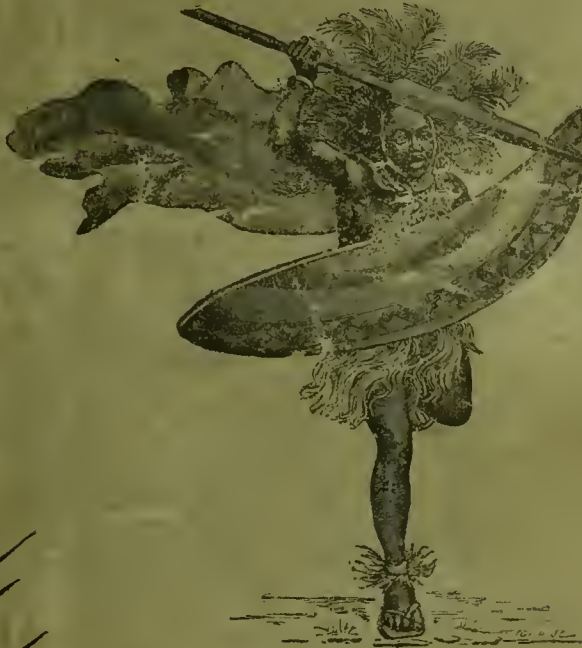


M^{re} A. LE ROY
Vicaire Apostolique du Gabon
Ancien Missionnaire au Zanguebar

AU

KILIMA-NOJARO

Afrique Orientale



ILLUSTRÉ DE 89 GRAVURES
AVEC
6 CARTES

SANARD et DERANGEON
Editeurs Paris.





Exemplaire

1903

AU KILIMA-NDJARO

(AFRIQUE ORIENTALE)



Mgr Alexandre Le Roy,

de la Congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie,
Évêque titulaire d'Alinda et Vicaire apostolique du Gabon,
ancien missionnaire au Zanguebar.

AU

KILIMA-NDJARO

(AFRIQUE ORIENTALE)

PAR

MGR A. LE ROY

DE LA CONGRÉGATION DU SAINT-ESPRIT ET DU SAINT-CŒUR DE MARIE
VICAIRE APOSTOLIQUE DU GABON
ANCIEN MISSIONNAIRE AU ZANGUEBAR

Illustré de 6 cartes et de 89 gravures dessinées par l'Auteur.



57
408
L47
1888

PARIS

SANARD ET DERANGEON

LIBRAIRES-ÉDITEURS

174, RUE SAINT-JACQUES, 174

A
MONSEIGNEUR RAOUL DE COURMONT

ÉVÊQUE TITULAIRE DE BODONA
VICAIRE APOSTOLIQUE DU ZANGUEBAR

MONSEIGNEUR,

Pendant dix ans, la Providence de Dieu m'a fait goûter à votre suite la vérité cachée des paroles antiques : *Beati pedes evangelisantium pacem!*

Aujourd'hui, par la décision la plus imprévue et la plus douloureusement acceptée, Elle m'enlève à cette partie de l'Afrique où j'ai semé tant de pas et où je comptais un jour coucher mon pauvre corps, à côté de ceux que j'y ai vus tomber, si nombreux déjà et si aimés...

Recevez du moins ces pages, Monseigneur, à titre de souvenir, de reconnaissance et d'affection. Nous nous retrouverons au bout de l'étape. Adieu!...

† ALEXANDRE LE ROY,
Évêque titulaire d'Alinda, Vicaire apostolique du Gabon,
ancien missionnaire apostolique au Zanguebar.

MONSEIGNEUR ALEXANDRE LE ROY

ÉVÊQUE TITULAIRE D'ALINDA

VICAIRE APOSTOLIQUE DU GABON

Monseigneur,

Je suis très touché de la délicate attention que vous avez eue de me dédier ces ravissantes pages sur notre voyage au Kilima-Ndjaru. En les lisant, j'ai vraiment refait ma route à travers ces belles contrées, avec ses multiples incidents et ses émotions diverses, tant votre récit et les dessins dont vous l'avez illustré ont fidèlement remis sous mes yeux chacun de nos pas.

Mon rêve, alors que vous étiez mon confident et mon soutien, était de penser que vous seriez mon bâton de vieillesse et un jour mon successeur, dans ma chère mission. La divine Providence vous réservait un autre champ de labeur; et si j'ai dû, comme vous, Monseigneur, m'incliner devant sa volonté, la séparation n'a pas été pour moi moins douloureuse.

Ma consolation est de penser que vous serez désormais l'ardent apôtre et le brillant écrivain de la côte occidentale, au Gabon, comme vous l'avez été de la côte orientale, au Zanguebar. Si je n'ai plus, hélas! la joie de vous posséder près de moi, mon cœur, du moins, sera toujours avec vous, compatissant à vos peines, heureux de vos succès.

Veillez être assuré, Monseigneur, de mon plus affectueux dévouement en Notre-Seigneur.

† Raoul DE COURMONT,

Evêque de Bodona, Vicaire apostolique du Zanguebar.

AVANT-PROPOS

Les pages suivantes contiennent la relation d'un voyage au Kilima-Ndjaru (Afrique orientale), voyage entrepris dans le but d'étudier des pays inconnus et d'y fonder des centres nouveaux d'évangélisation.

Écrites au milieu des travaux d'une fondation nouvelle à Mombassa, d'un voyage sur mer de Zanzibar à Marseille et de préoccupations imprévues survenues en France, elles ont pris un développement que l'auteur ne soupçonnait pas; mais on m'a dit de les laisser telles, et les voilà.

On peut au reste en faire deux parts : la première conduira le lecteur de Zanzibar au Kilima-Ndjaru, la seconde le ramènera du Kilima-Ndjaru à Zanzibar.

Puissent-elles, du moins, l'intéresser un peu, l'éduquer quelquefois, l'ennuyer rarement, en inspirant aux amis des missionnaires une prière de plus, un sacrifice, un dévouement à la cause sacrée de l'apostolat lointain.

Car la moisson est immense, le travail pressant, les ressources misérables et les ouvriers rares...

A. L. R.

L. F.

KILIMA-NDJARO



PREMIÈRE PARTIE

DE ZANZIBAR AU KILIMA-NDJARO

I

LE KILIMA-NDJARO

Étymologie. — Découverte. — Exploration. — Son intérêt scientifique, politique et religieux. — En route.

Les Arabes et les Swahilis de la Côte orientale d'Afrique, suivis par les voyageurs et les géographes d'Europe, désignent sous le nom de *Kilima-Ndjaru* un massif isolé, d'origine volcanique, situé un peu au-dessous du 3° de latitude sud et à environ 280 kilomètres de la côte, en ligne droite.

Longtemps on s'est demandé et l'on se demande encore la signification de ces deux mots, ou plutôt du dernier de ces mots, car le premier, *Kilima*, veut dire clairement « montagne », en swahili et en plusieurs des langues de l'Intérieur; mais l'autre, *Ndaro* ou *Ndjaru*, ne paraissait connu de personne. Afin cependant de ne point rester à court — et, pour un mot, c'eût été dommage — les voyageurs officiels lui ont trouvé tout de suite un sens.

Voici d'abord la version de M. Joseph Thomson, qui a passé là en 1883 :

Le nom de Kilima-Ndjaru signifie, dit-on généralement, « Montagne de la grandeur »; il me semble que ce serait

plutôt « Montagne blanche », le terme *Ndjaro* ayant été jadis employé pour indiquer la blancheur. Cette acception a vieilli sur la Côte; mais on la retrouve encore chez quelques tribus de l'Intérieur¹.

De fait, sur la Côte, cette expression a tellement vieilli que nul, parmi les barbes les plus vénérables, ne se la rappelle plus; et quant aux tribus lointaines qui la connaîtraient encore, en bonne franchise, M. J. Thomson serait bien embarrassé de les indiquer.

M. H.-H. Johnston dit à son tour, en 1886 :

Ce mot vient de *Kilima*, « montagne », et *Njaro*, nom d'un démon qu'on suppose être la cause du froid².

C'est ce qu'on appelle, *sauf révérence*, faire de l'étymologie par auto-suggestion.

En réalité, l'expression *Kilima-Ndjaro* est parfaitement inconnue aux indigènes dits *Wa-tchaga* ou *Tchagas*³, qui habitent le massif. Chez eux, la montagne n'a pas de nom général qui en désigne l'ensemble. Chaque zone habitée porte un nom particulier; la grande forêt circulaire s'appelle *Msutu* « bois sombre »; le sommet le plus élevé porte le nom de *Kibó* « le Blanc », et l'autre celui de *Kima-Wenzé* « le Mont camarade (?) ». De leur côté les *Massaïs* disent : *Ol Doinyo oibor* « le Mont-Blanc. »

Quant à ce fameux *Ndjaro*, que Thomson prend pour une chose blanche et Johnston pour un démon, nous nous proposons de faire là-haut une enquête sérieuse à son sujet, lorsque, à *Tovéta*, nous promenant un jour avec des enfants du pays, l'un d'eux nous demanda si nous devions rester longtemps au *Kilima-Ngaro*...

— « Comment dis-tu : *Kilima-Ngaro* ? »

— « Oui. »

¹ Joseph Thomson : *Au pays des Massaïs* (trad. franç.). Hachette.

² H.-H. Johnston, *The Kilima-Ndjaro Expedition*. Kegan Paul, London.

³ En réalité *M-tchaga Watchaga* signifie « Un *Tchaga*, des *Tchagas* ».

— « Mais qu'est-ce que cela *Ngaro* ? »

— « *Ngaro, Ngaré*, dans le langage des Massaïs et même dans le nôtre, c'est de l'eau. Et on appelle cette grande montagne, là-bas, la « Montagne de l'eau », parce que c'est de là que sortent toutes les rivières d'ici et de partout. »

Nous avons conclu de là que la signification vraie était trouvée. A Tovéta, placé pour ainsi dire au pied de la célèbre montagne, les trafiquants de la Côte auront entendu *Kilima-Ngaro* et répété, avec une légère altération, *Kilima-Ndjaro* à Mombassa et *Kilima-Ndgaro* à Pangani. De leur côté, les Anglais écrivent *Njaro*, donnant à *j* la valeur de *dj*; et les Allemands, pour ne point s'exposer à prononcer *Nyaro*, sont obligés d'orthographier *Ndscharo*.

A notre avis, ceux des géographes français qui voudront conserver la vraie prononciation de la Côte, feront bien de ne pas les suivre.



Les Portugais, établis à Mombassa dès 1507, paraissent avoir soupçonné l'existence de ce massif, et II.-II. Johnston cite un navigateur de cette époque, Enciso, qui écrit :

A l'ouest du port de Mombassa, se trouve le mont Olympe de l'Ethiopie, qui est très haut, et au delà s'élèvent les monts de la Lune où sont les sources du Nil. Dans toute cette contrée, il y a quantité d'or et d'animaux féroces. La population mange des sauterelles.

Il y a beaucoup de vrai dans ce petit texte d'un vieux marin. Jusqu'à présent sans doute personne encore n'a vu sortir de ces pays « quantité d'or »; mais, par ailleurs, si le Kilima-Ndjaro est l'Olympe, il est exact que dans la même direction occidentale, au loin, s'élèvent ces grandes montagnes d'où sort le Nil et que Stanley a retrouvées.

Partout là, les animaux féroces ne manquent point, et quant aux sauterelles, les missionnaires récemment établis au Kilima-Ndjarô ont la preuve qu'il y en a, par ce fait qu'elles ont dévoré tout leur blé.

Mais le mérite d'avoir en ce siècle retrouvé l'Olympe africain revient à Rebmann, missionnaire allemand engagé dans la *Church Missionary Society*, de Londres, dont un de ses compatriotes, le Rév. D^r Krapf, avait établi une station dans les environs de Mombassa. En 1847-1848, Rebmann s'étant mis en chemin vers l'Intérieur, avec seulement huit hommes et un parapluie, se trouva peu à peu amené vers les montagnes de *Taita*, puis, au delà d'un désert, il aperçut, le 11 mai, le superbe dôme de Kibô, couvert de neiges et resplendissant au grand soleil de l'Équateur comme une masse d'argent.

Mais sa découverte, communiquée de suite à l'Europe savante, arriva près de celle-ci fort mal à propos. Le Président de la Royale Société de Géographie de Londres, M. Desborough Cooley, venait précisément d'inventer un système fort remarquable, destiné à combler les lacunes de la carte africaine. Or ces arrangements ne comportaient malheureusement pas de montagnes, et surtout de montagnes couvertes de neige, à l'endroit où ce pauvre Rebmann en avait aperçu et gravi. M. Cooley prouva fort bien que le missionnaire avait eu une vision apocalyptique, très intéressante assurément au point de vue médical, mais dont la mention serait déplacée en un Manuel de géographie. Le D^r Krapf, qui voulut venir à la rescousse de son ami en allant voir aussi la montagne, fut traité de même; et les missionnaires confondus n'osèrent plus affirmer l'existence du Kilima-Ndjarô.

Ce ne fut que dix ans plus tard, en 1861, qu'un voyageur allemand, le baron von der Decken, tué depuis par les Somalis à *Bardéra*, sur le *Djouba*, eut l'idée d'aller cher-

cher à son tour. Il vit la montagne, que les anathèmes de la science n'avaient point encore écrasée; il y retourna l'année suivante, il en fit l'ascension jusqu'à 3500 mètres. Avec son compagnon de voyage Kersten, il opéra la triangulation du pays et en dressa une carte où les voyageurs qui ont suivi ont trouvé plus à prendre qu'à reprendre.

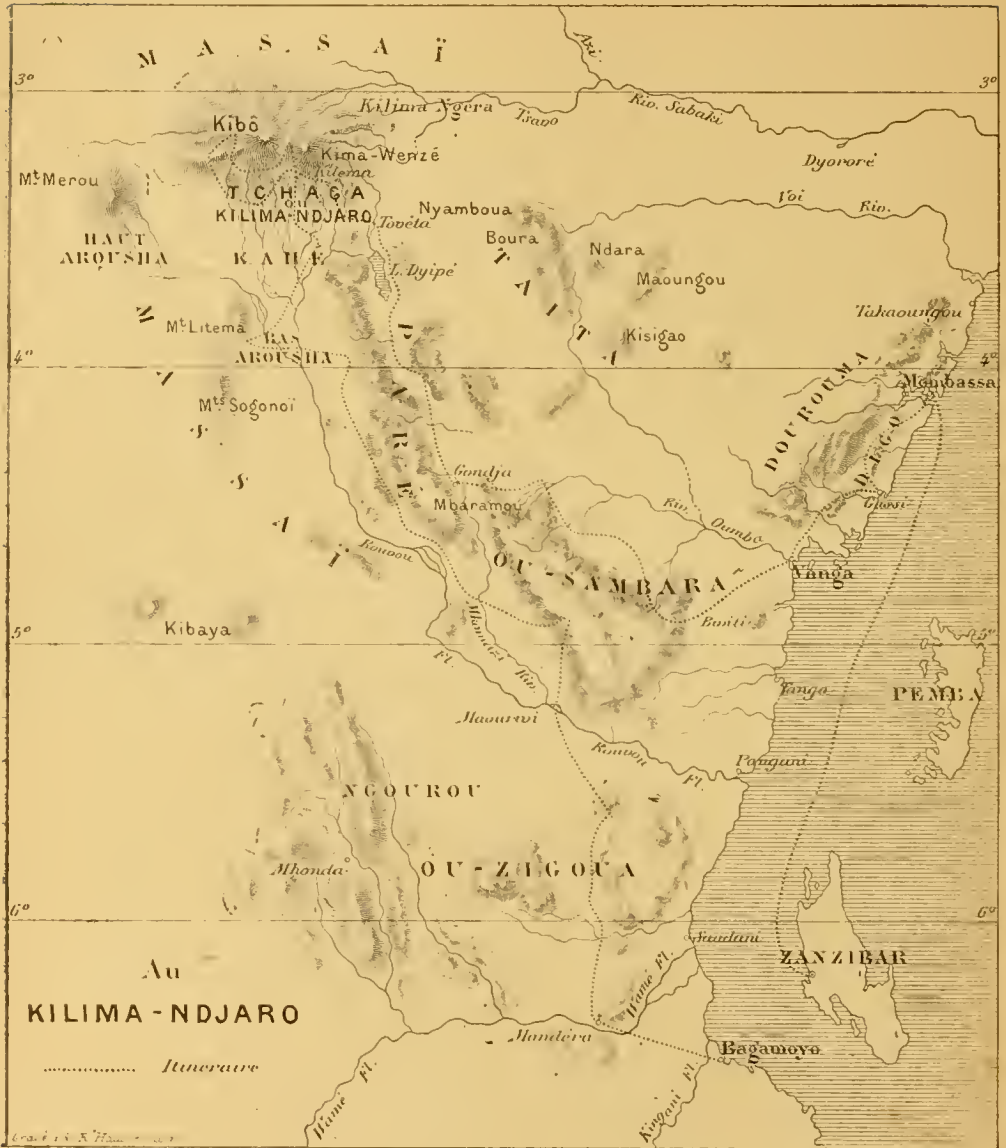
Enfin, dernièrement, un autre voyageur allemand, le Dr Hans Meyer, et un alpiniste autrichien, M. Putscheller, ont pu, munis de tout l'attirail nécessaire, faire l'ascension du dôme le plus élevé, le Kibô, auquel ils donnent une altitude de 6000 mètres; le Kima-Wenzé en aurait 5300 et le plateau qui les relie 4400.

Comme bien on le pense, aussitôt que cet étonnant massif eut été connu comme existant ailleurs que dans l'imagination des missionnaires, il excita dans le monde savant le plus haut intérêt, et les mêmes Sociétés de Londres qui avaient nié son existence voulurent faire oublier cette fausse manœuvre en envoyant un voyageur distingué, M. H.-H. Johnston, l'étudier sur place. Par malheur, M. Cooley n'était plus; il eût été plaisant de lui confier cette mission.

Dans la relation remarquable de son expédition, ouvrage qui n'a pas été traduit en français, Johnston en indique ainsi la partie scientifique :

Quoique, dit-il, le massif du Kilima-Ndjarô s'élève un peu brusquement d'une plaine franchement unie, il est difficile de l'appeler isolé; en fait, il serait plus juste de dire qu'une suite presque ininterrompue de chaînes continues et de pics indépendants le relie avec l'Abyssinie au nord, Natal au sud et peut-être même le Caméroun à l'ouest. A en juger par la flore qui recouvre ses régions supérieures, il peut être regardé comme un terrain commun où se rencontrent nombre de formes caractéristiques de ces trois districts montagneux pourtant si éloignés l'un de l'autre.

Dans la grande élévation du Kilima-Ndjaro et dans le fait que ce massif neigeux se trouve dans la zone équatoriale — offrant



ainsi une extraordinaire succession de climats sur ses larges pentes — on a vu des causes suffisantes pour avoir donné

naissance ou développement à beaucoup de traits curieux dans sa faune et sa flore. Des conditions pareilles n'avaient été rencontrées que dans l'Amérique centrale et méridionale, nulle autre montagne des tropiques ne s'élevant jusqu'à la ligne des neiges perpétuelles. Du reste, les grandes chaînes des régions peu connues sont toujours intéressantes pour les naturalistes. Les hautes montagnes isolées sont souvent comme des îles en plein Océan : elles servent de refuge et de retraite dernière à des types primitifs ou à des formes particulières qui, dans des espaces plus étendus et plus habités, se heurtent à une rivalité trop ardente et succombent dans la lutte pour la vie. Ou bien encore, quelque genre ou espèce, appartenant originellement à un type largement répandu, devient, par suite de circonstances diverses, l'habitant isolé d'une chaîne alpine ou d'une île solitaire : là, il est abrité et protégé dans son développement propre contre les obstacles naturels que lui aurait opposés l'évolution simultanée de ses semblables, et, comme il est en effet arrivé, il peut, dans ces conditions, en l'absence de concurrence vitale, acquérir une exubérance de formes singulières.

Un autre fait intéressant dans la faune et la flore des hautes montagnes est que souvent elles gardent les vestiges d'une nature plus ancienne, depuis longtemps supplantée dans les terres inférieures par des espèces nouvelles. C'est ainsi que le *Kini-Bolou*, la plus haute montagne de Bornéo, garde sur ses flanes les plus élevés une flore australienne qui, dans la plaine, a depuis longtemps été remplacée par la végétation de l'Inde. Sur les Alpes, on retrouve les papillons de l'Europe arctique. Les montagnes d'Abyssinie nous montrent des genres et des espèces d'animaux et de plantes appartenant aux contrées tempérées du Nord et du Sud, depuis l'Europe jusqu'au cap de Bonne-Espérance. La question des relations de la faune et de la flore du Kilima-Ndjaru avec celles des autres régions se trouvait donc être d'un grand intérêt et capable, une fois décidée, de résoudre plusieurs curieux problèmes relatifs à la distribution géographique des formes vivantes ¹.

¹ II.-II. Johnston, ouvrage cité.

Intéressant pour la science, le Kilima-Ndjaru l'a paru davantage encore pour la politique. Aussitôt qu'a été ouverte la question du partage de l'Est-Africain, on y a couru comme à un mât de cocagne : c'était à qui décrocherait la montagne à glace ! Alors ceux qui assistaient, à titre de spectateurs, aux évolutions des pays et des peuples de ce coin de terre ont pu voir se succéder des scènes curieuses. Pendant trois ou quatre ans, des envoyés du Sultan de Zanzibar, de l'Allemagne, de l'Angleterre s'en allaient au Kilima-Ndjaru, dirigeant des caravanes chargées de cadeaux, emmenant des interprètes dont la bouche était pleine de bonnes paroles. Là-haut, chacun des vingt petits chefs indépendants se disait, pour la circonstance, le maître absolu des autres, recevait l'ambassade, tirait sur les présents, promettait son indestructible amitié : à l'arrivée du concurrent, le mois d'après, il en était quitte pour changer le pavillon. C'était le bon temps !

Cependant, il faut une fin à tout, même aux successions ouvertes. Par le traité de Londres, une ligne qu'on a depuis tracée sur toutes les cartes, de *Vanga* à la baie du *Kavirondo* (*Victoria-Nyanza*), laissait expressément à l'Allemagne le massif du Kilima-Ndjaru. Mais où commence-t-il, ce massif ? où finit-il ? Déjà deux délégués, un Anglais et un Allemand, ont essayé de résoudre la question sans y parvenir, l'un voyant la plaine s'élever très haut dans la montagne et l'autre affirmant au contraire que la montagne s'étend très loin dans la plaine. On avait toujours dit que la vue humaine varie suivant les individus : ceci en est une preuve intéressante. Finalement, deux nouveaux commissaires, le D^r K. Peters, pour

l'Allemagne, et le lieutenant C.-A. Smith, pour l'Angleterre, ont été nommés et sont à l'œuvre en ce moment.

D'un autre côté, le Kilima-Ndjaru n'était pas non plus perdu de vue par la propagande religieuse.

A la suite du voyage de M. H.-H. Johnston, la Société de l'Église anglicane (*Church Missionary So*) y envoyait de Mombassa l'un de ses membres prendre position (1885).

De son côté, Mgr R. de Courmont, vicaire apostolique de Zanzibar, désirait vivement aller sur ce calvaire planter la Croix que le Rédempteur a léguée au monde et dresser l'autel du sacrifice que l'Église catholique a fidèlement gardé. Mais chaque année, des empêchements nouveaux surgissaient et bientôt le Kilima-Ndjaru, là-bas, à notre horizon, nous parut réaliser assez bien la légende arabe qui courait sur son compte : « Une montagne enchantée, qui change de place, qu'on cherche à atteindre et où l'on n'arrive jamais ! »

Cette fois, pourtant, il paraît bien que nous y arriverons. De Bagamoyo, sur la Côte, on nous a envoyé à Zanzibar (*fig. 1*) trente-cinq porteurs choisis parmi les meilleurs va-nu-pieds de l'endroit. Nous avons pris soin de les loger immédiatement à la mission, comme dans les pays à parlements on enferme de bons électeurs qu'on garde à vue et qu'on ne fait sortir, en charrette, que juste au moment propice. Mais, malgré tout, dix ont été débauchés par une Compagnie belge qui nous les prend pour les envoyer au Congo, et sept par une Société anglaise qui les enrôle pour le Kavirondo. En

avant quand même! Il faut bien que tout le monde vive.

Nos charges sont prêtes. Nous prenons passage sur un vapeur anglais qui nous mène à Mombassa, et nous débarquons là, dans l'espérance d'y compléter notre personnel en recrutant les porteurs nécessaires.

Que l'ange du Kilima-Ndjaru nous soit en aide et nous guide jusqu'à lui!



Fig. 1. — ZANZIBAR. — Vue prise sur les terrasses, d'après une photographie de Mgr Le Roy.

A MOMBASSA

Arrivée à Mombassa. — En contravention avec les lois. — Nouvelles recrues. — Sauvons-nous! — Notre itinéraire.

Depuis que Mombassa (*fig. 2*) est devenu comme la capitale du Zanguebar anglais, le séjour de l'Administrateur général de l'Impériale Compagnie de l'Est-Africain et le point de départ du futur chemin de fer qui, reliant l'Océan Indien au Victoria-Nyanza, doit ouvrir sur la Haute-Égypte une porte de service, cette antique et modeste ville a repris quelque activité. En face de la grosse et sombre forteresse portugaise, souvenir d'un passé lointain, de petites constructions nouvelles, semées sous les verts cocotiers d'*English Point*, annoncent en leur style que l'Européen est revenu.

Nous ne tardons pas au reste à l'apprendre d'une façon plus authentique encore et plus directe. Pour ne point encombrer la ville de nos charges et de nos porteurs, et n'ayant d'ailleurs ni l'intention, ni le loisir, ni la possibilité de trouver une maison, nous nous sommes dirigés droit au delà des faubourgs, en une place déserte

de la banlieue et sous de grands manguiers qui étalent là-haut leurs ramures protectrices. Nous campons.

..

Mais à peine les feux ont-ils commencé à lécher le fond des marmites que, dans l'ombre du soir, nous voyons accourir un soldat soudanais, membre de la police de l'*Imperial British East Africa Company* (*I. B. E. A. Co*) et porteur d'une lettre de M. l'Administrateur général. Nous prendrait-on pour une bande de forbans, et faudra-t-il aller coucher au poste?

A la lumière des feux, je m'accroupis modestement, et je lis. C'est à seule fin de nous faire savoir que notre caravane a des fusils à piston, des fusils de chasse, des carabines de guerre perfectionnées, des revolvers, et que si, par malheur, nous introduisons ces inventions dangereuses dans les ténèbres de l'Afrique, sans les faire revêtir au préalable d'une marque spéciale dont la Compagnie a le secret et le profit, nous ne saurions échapper à une amende dont le chiffre a de quoi terrifier des explorateurs plus riches que nous.

Le lendemain, je me rends chez M. le Secrétaire général de la *British Co*, auteur de ce charitable avis, je lui affirme en mon âme et conscience que nous ne voulons, ni introduire subrepticement une contrebande de guerre, ni faire la chasse aux esclaves, ni nous soustraire à aucune des justes lois de la Civilisation. Finalement, les fusils sont marqués de l'estampille sacramentelle qui les rend désormais inoffensifs : une pièce en fait foi. Mais, pendant que l'opération s'achève, je ne puis tout de même m'empêcher de remarquer, à part moi, que nous avons l'honneur de porter le numéro un et d'étremer les poingçons, quoique, avant nous, nombre



Fig. 2. — ASSISES MADRÉPORIQUES DE L'ÎLOT DE MOMBASSA, d'après une photographie de Mgr Le Roy.

de fusils aient pénétré dans l'Intérieur, et en vue peut-être de projets moins pacifiques que les nôtres.

Dans la journée, visite de Mgr de Courmont à Sir Francis de Winton, qui le reçoit fort bien. Il nous invite à dîner, et pendant qu'il lui est loisible de constater que nous ne sommes animés d'aucune intention perverse, nous concluons de notre côté que nombre de gens sont moins terribles à leur table qu'à leur bureau.

∴

Le lendemain, dimanche, Monseigneur célèbre la messe dans une maison neuve pour laquelle on était venu demander une bénédiction. Elle est mise à notre disposition par MM. A. et D. Pereira, originaires de Goa, et une trentaine de personnes — toute la colonie catholique — viennent y assister.

Reste maintenant, pour réparer les pertes de Zanzibar, à nous procurer des porteurs. Nous avons compté sur les deux cents esclaves capturés depuis deux ans par les navires anglais, libérés et établis à Mombassa. Hélas! il ne reste plus que leurs cases et leurs femmes, les unes aussi délabrées que les autres. Eux-mêmes ont déjà été engagés par la Compagnie pour de grandes expéditions dans l'Intérieur, et nous n'avons plus à choisir que parmi la tourbe innombrable des esclaves marrons, voleurs, menteurs, ivrognes, déserteurs, vagabonds, fainéants, malandrins, écumeurs de caravanes, dont la profession est de s'engager chez les voyageurs européens, les nouveaux venus, pour recevoir des avances et filer. Des racleurs envoyés dans les faubourgs ramènent ce qu'ils ont trouvé de mieux. Je les fais mettre en rang et m'adresse à la plus honnête de leurs figures, un profil nettement

taillé, mais dont la construction, tout de même, n'avait pas dû exiger grands frais :

« — Ton nom ? »

« — Haroun-al-Raschid. »

« — Superbe ! mais tu m'as l'air d'avoir bu un coup de trop ?... »

« — Oh ! pas possible ! Il n'y a pas une heure que je suis sorti de prison ! »

Il faut dire que, pour un musulman, coupable seulement d'avoir manqué de délicatesse à un Européen, par exemple chipé une montre, vidé quelques bouteilles ou égaré un porte-monnaie, la prison n'a rien d'infamant, au contraire.

C'est pourtant parmi cette truandaille qu'il faut faire un choix. Le choix se fait, une petite avance — impossible d'agir autrement — est donnée à chacun, et l'heure du départ est fixée : 14 juillet, 2 heures de l'après-midi.

L'heure arrive, cinq porteurs ont disparu !

∴

Malgré tout, il faut sortir de là. A ne considérer que la tête des manguiers qui nous ombragent, notre campement est magnifique. Mais pour peu qu'on abaisse ses sens vers la terre, on est forcé de convenir qu'il se dégage de cette retraite champêtre une si riche odeur de charognes et de vidanges qu'elle lui enlève considérablement de ses charmes. D'ailleurs, plus nous resterons dans cette banlieue, plus elle nous fera du tort ; les faubourgs n'ont jamais rien valu.

La caravane se met donc en marche. Orientés vers le sud, nous longeons sans enthousiasme les étroits sentiers de l'îlot mombassien qui se déroulent à travers de

maigres sillons de patates ¹, des carrés de pois ², des plants de manioc ³. Sur le sable brûlant, de gros bousiers noirs roulent avec leur infatigable ardeur la boule qui fait leur fortune. Point d'ombre, excepté çà et là près des épaisses broussailles où s'épanouit le jasmin sauvage ⁴, que recouvre de ses fleurs blanches la liane à caoutchouc ⁵, et d'où s'élance le panache flottant du cocotier ou la tête majestueuse des manguiers.

Au gué de *Likoni* les embarcations sont prêtes, et, en moins d'une heure, nous voilà tous sur le continent.

∴

Mais au préalable il a fallu se fixer sur la route à suivre. Le but est le Kilima-Ndjaru. De Mombassa, le chemin le plus court, celui qu'on prend communément, est celui de *Taita*. Mais en cette saison on n'y trouve presque pas d'eau; de plus, le pays est connu, et, sauf en un point peut-être, il présente peu d'intérêt à l'action apostolique. Au sud, nous avons le *Digo* qui est à explorer. En le longeant, nous pouvons aboutir à *Vanga* et de là nous diriger sur le *Sambara*, *Paré*, le lac *Dyipé*, *Tovéta*. Ce trajet est le double de l'autre; mais en le faisant, nous aurons de l'eau et des vivres pour la caravane, et nous pourrons voir ce que sont ces divers pays où tôt ou tard il faudra bien établir des missions.

¹ *Ipomœa batatas*, L.

² *Phaseolus vulgaris*, L.; *Ph.-Mungo*, L.; *Vigna Simensis*, Endl.

³ *Manihot Aipi*, Pohl.

⁴ *Jasminum trifoliatum*, Pers.

⁵ *Landolphia florida*, L.; *L. Kirkii*; *L. Petersiana*, Dyer.

III

EN PANNE

Premiers embarras. — Likoni et les environs de Mombassa. — La caravane : son personnel, son matériel

Aussitôt débarqués, nous établissons notre camp sous les arbres, à proximité d'un puits antique et en face de la mer bleue (*fig. 3*).

Nous devons perdre là trois jours, presque quatre, occupés comme l'atteste ce relevé du Journal :

« 14 juillet. — Installation du camp à Likoni. A la recherche des porteurs qui ont déserté ou de leurs remplaçants : rien trouvé.

« 15. — Nous cherchons toujours des porteurs, et nous ne trouvons même pas de vivres pour ceux que nous avons : il faut aller en ville acheter du riz. Rien ici.

« 16. — Pluie toute la journée, une pluie fine et triste. Pour diner, une pauvre tourterelle; pour souper, une langouste. Dans la soirée : trouvé cinq hommes : nous partirons demain.

« 17. — La nuit, six porteurs ont disparu... »

Ainsi se passe notre temps.

Cette partie de la Côte, comme l'îlot de Mombassa et

comme presque tout le littoral de l'Est Africain, repose sur une couche de madrépores que depuis des siècles attaquent la lame et la brise, qu'elles découpent en aiguilles acérées, qu'elles creusent en grottes profondes.

La terre végétale est ici moins épaisse que dans le sud, vers Bagamoyo. On en tire parti néanmoins : les cocotiers y viennent bien, entourant l'îlot de Mombassa d'une demi-couronne de verdure tropicale; les manguiers¹ y sont également prospères; la pomme-cannelle² se voit par endroits ainsi que l'oranger³, le citronnier⁴, le jaquier⁵; le faux-acajou⁶ y est utilisé pour son bois. sa pomme et sa noix, et là où cessent les arbres cultivés, dans la plaine maigre et rocailleuse, ils sont remplacés par le palmier doum⁷. Ça et là quelques cases de forme rectangulaire sont dispersées sous la verdure, et le peuple qui les habite — un mélange de Swahilis, de Digos et d'esclaves de toute provenance, le tout plus ou moins musulmanisé — semble peu se préoccuper des graves questions qui s'agitent en tant d'autres coins de notre monde sublunaire. Les enfants promènent quelques vaches dans les terrains vagues, près de la mer; les femmes cultivent, en dehors de la bordure des cocotiers, de petits champs de manioe, de patates, de haricots, de pistaches⁸, de maïs, de sorgho, etc.; les hommes s'occupent surtout des vins de palme. On sait que ce « vin », fourni par toutes les espèces de palmiers, est simplement la sève de l'arbre : on l'obtient dans le coco-

¹ *Mangifera indica*, L.

² *Anona squamosa*, L.

³ *Citrus aurantium*, L.

⁴ *Citrus limonum*, Risso.

⁵ *Artocarpus integrifolia*, L.

⁶ *Anacardium occidentale*, L.

⁷ *Hyphæne Thebaïca*, Mart.

⁸ *Harachys hypogæa*, L.



Fig. 3. — ENTRÉE DE LA BAIE DE LARONI, MOMBASSA. Dessin de Mgr Le Roy.



tier en coupant la base du régime qui devait fournir les fleurs et les fruits, et en y adaptant un récipient : pour le doum, qui est moins précieux, on taille les branches en n'y laissant qu'une feuille ou deux et en l'abandonnant par la suite à son sort : quelques-uns meurent



Fig. 4. — Extraction du vin de palme sur le palmier doum.

du coup, d'autres végètent (*fig. 4*). La cueillette se fait trois fois en vingt-quatre heures, donnant chaque fois environ un verre de liquide. Frais, celui-ci est blanchâtre, sucré et légèrement éccœurant; après une fermentation d'un jour, il devient piquant et enivrant; un séjour prolongé à l'air libre en fait un excellent vinaigre.

La pêche occupe aussi quelques indigènes. Les uns vont en haute mer pêcher à la ligne; d'autres ont le

panier de pêche ou le filet; d'autres enfin, dans la baie, profitent du flux et reflux pour installer des barrages en fines gaulettes où le poisson s'introduit à marée montante. Quand l'eau descend, lui, reste : il n'y a plus qu'à le prendre à la main (*fig. 5*).

*
* *

En parcourant les environs, nous pouvons constater que cette population, relativement simple, est loin d'être hostile; les enfants nous enloutent, et quand ils ont remarqué que, pour nous distraire, le P. Auguste Gommenginger et moi cherchons des insectes, c'est à qui nous en apportera, bousiers, charançons, carabes, tout est bon. Mais, dans le nombre, un surtout, qu'on trouve en grande quantité sous les herbes desséchées d'un champ nouvellement défriché, les intéresse, et nous aussi. C'est un petit coléoptère de 0^m,015 à 0^m,020, peu riche en couleurs et dont les élytres laissent à découvert une partie du corps. Les savants l'appellent *Brachine*¹ et les simples mortels *Bombardier* (*fig. 6*). Voici pourquoi : quand on veut le prendre, il lance avec force par l'anus quelques gouttelettes d'un liquide caustique qui se vaporise immédiatement, en produisant une crépitation, assez vive pour effrayer une mouche et étonner un homme.

∴

Mais revenons à notre caravane.

Le 17 au matin, les six individus qui avaient disparu la nuit reviennent, avec des yeux très rouges, mais des jambes suffisamment équilibrées. Ils prétendent que leur

¹ *Brachinus crepitans*.

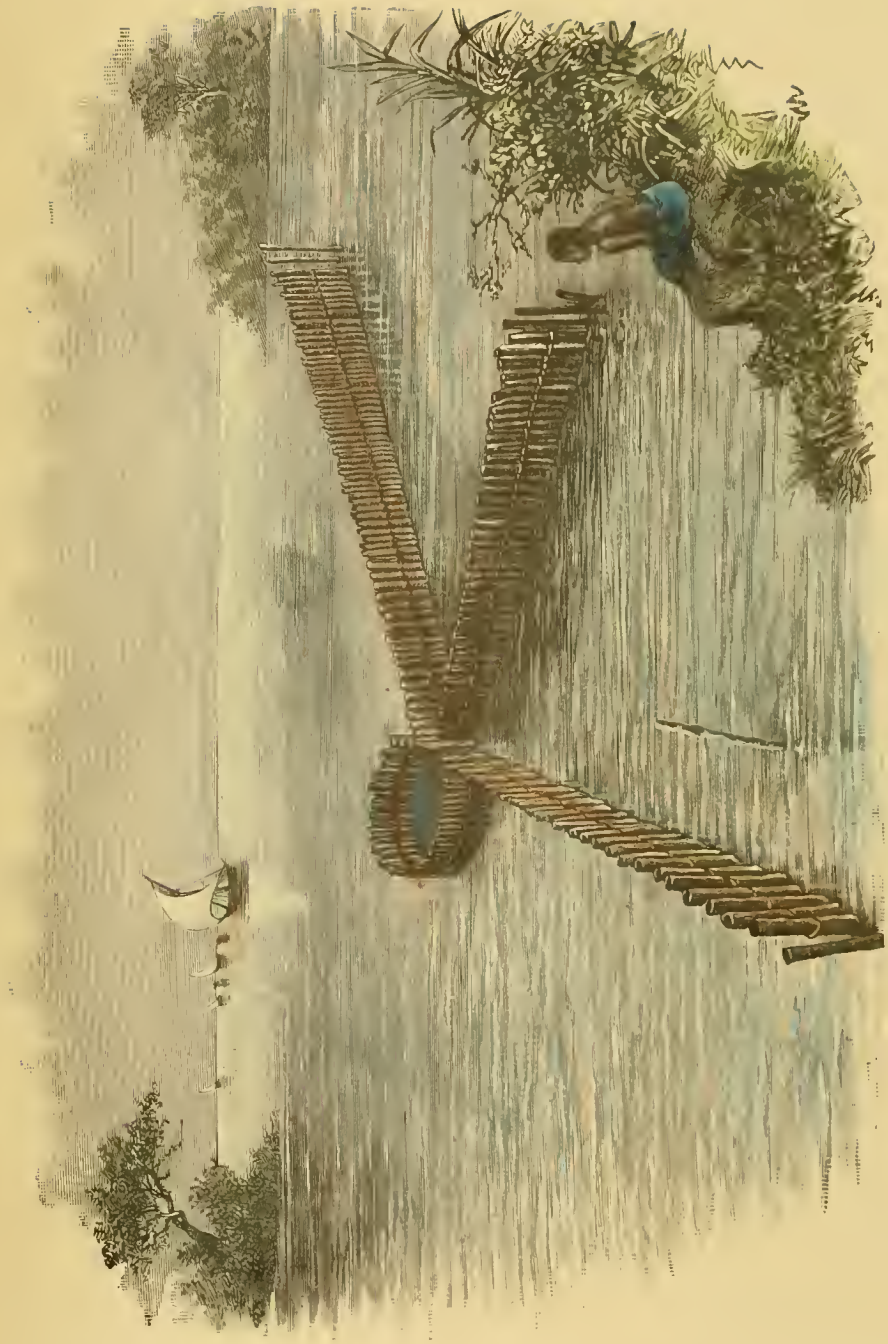


Fig. 3. — BARRAGE DES PÊCHEURS DANS LA BAYE DE MOMBASSA. — Dessin de Mgr Le Roy

bon cœur les a portés à aller faire leurs adieux à leurs chères familles. Il y a là un sentiment respectable : taisons-nous et partons vite.

Avec Mgr de Courmont, nous sommes deux missionnaires et deux jeunes chrétiens.

L'antique Séliman, notre fidèle et dévoué serviteur, est de la partie. Il fera la cuisine, et quand nos montres ne marcheront plus, c'est lui qui dira l'heure. Il a pour cela des aptitudes remarquables et rien ne le flatte autant que de lui demander où en est le soleil. Quant à la lune, c'est son affaire personnelle. Il était malade, le pauvre vieux, mais il a triomphé de tout pour nous suivre. Son mal ? Il souffrait, dit-il en son français culinaire, « d'un rhume à son jambon ». Les initiés comprendront qu'il s'agit d'un rhumatisme à la cuisse.

Les autres sont les porteurs, au nombre de quarante : chaque section a son chef. Que si vous voulez apprendre ce que peuvent bien porter ces quarante hommes, vous saurez que chacun, outre sa batterie de cuisine, ses provisions particulières et son fusil, a 30 kilos sur les épaules ou sur la tête, selon ses goûts. Il y a de la toile écrue de trois sortes ; deux qualités de linge rouge ; du petit calicot et du grand ; de l'indienne, des cotonnades variées ; des linges de formes et de couleurs particulières, dont j'ignore le nom en langue européenne ; des couvertures, des rouleaux de fil de fer, du gros et du menu ; des rouleaux de fil de cuivre, du rouge et du jaune ; des perles de verre, de forme, de couleur et de grosseur assorties — comme des pois, comme un grain de chènevis, comme une tête d'épingle — des rouges, des jaunes, des blanches, des bleues, des roses, des vertes, etc. ; puis des pioches, des haches, des couteaux, du savon, des flageolets, des limes, des chainettes d'or et d'argent (à 3 sous la douzaine) ; des miroirs, du fil,

des aiguilles, des clochettes, des colliers, des hameçons, de la ficelle, des allumettes, du pétrole, des bougies, des clous de fauteuil, que les dames se piquent sur le nez pour être belles; sans compter nos provisions, une phar-



Fig. 6. — Comment le bombardier se défait d'un importun.

macie, quelques conserves, du café, de l'huile, du vinaigre, du thé, du sucre, du riz, des haricots, trois tentes, un autel portatif, un hamac, trois barils de poudre, cent cartouches Gras, quatre bouteilles de rhum et une cruche d'eau, celle-ci renouvelable à toute rivière, ruisseau, tor-

rent, source, lac, étang, flaque ou mare. Toute une boutique dont nous sommes les boutiquiers.

♦♦

Depuis Zanzibar, les rôles sont distribués :

Mgr de Courmont se charge d'indiquer l'itinéraire général et de choisir le campement.

Le P. A. Gommenginger devra veiller à la cuisine, acheter nos vivres et traiter avec Séliman la grave question du menu quotidien.

Le P. A. Le Roy est chargé de la caravane et de la marche de l'expédition.

Tout est prêt. A neuf heures, on déjeune, on plie bagages et on part.

IV

AU PAYS DIGO

De Mombassa à Vanga. — Physionomie du pays. — Le peuple Digo. —
Chez le chef Koubo. — Armes et poisons.

De Mombassa à Vanga, le pays est occupé par la tribu des *Wa-digo*, ou, comme on peut dire en français, des *Digos*, qu'on trouve disséminés un peu partout, une colonie de Swahilis établie à *Gassi* et un reste d'anciens autochtones cantonnés dans une partie de la Côte qu'ils appellent *Voumba*. Nous passerons dans ces trois régions, rarement parcourues par l'Européen, fort peu connues et pourtant intéressantes.

∴

Au point de vue géologique, la contrée se compose comme de trois étages différents qu'on aperçoit distinctement de la mer, au large : une partie basse, une moyenne et une haute.

La première — c'est le littoral — est formée d'un lit d'anciens madrépores recouverts d'une couche de sable et d'humus, trop légère en beaucoup d'endroits pour

être fertile. Elle est alors occupée par des broussailles, des filaos¹, des palmiers doums, des vaquois². Un peu au delà, l'homme apparaît, avec les cocotiers. Quelques petits ports s'ouvrent sur cette côte, mais ils ne sont guère accessibles qu'aux boutres et aux embarcations indigènes. Ce sont *Tiwi*, *Gassi*, *Founzi*, *Pongwé*, *Tchouyou*, *Wassini*, *Vanga*, *Mwoa*. Vers le sud, la mer pénètre dans les terres et ouvre de larges lagunes bordées de palétuviers³. Les embarcations y entrent avec la marée et en sortent de même, chargées de bois pour cuire la chaux, de chevrons et de poutrelles. A l'exception de *Gassi*, de *Pongwé*, de *Wassini* et de *Vanga*, ce littoral est peu habité.

La contrée moyenne, plus élevée, est aussi plus fertile, plus cultivée, plus peuplée : c'est, à proprement parler, le pays digo, avec les districts de *Malouga*, *Tiwi*, *Ndiani*, *Oukounda*, *Mafisi*, *Mwa Dounda*, etc.

La partie supérieure s'élève, dans son ensemble, à une altitude d'environ 300 mètres, comprenant *Shimba* qu'on voit de Mombassa se dresser comme une table; *Longo*, qui lui fait suite; *Mwa-Bila*, aujourd'hui presque désert, mais arrosé et fertile; *Mwélé*, où se trouve une colonie d'esclaves de Mbaroukou, de *Gassi*. Enfin, au sud, se dresse une petite montagne de forme régulière, mais qui est inhabitée, parce qu'elle est sans eau : c'est *Dyombo* (fig. 7).

Derrière ce rebord de collines s'étend, entre le *Sambara Paré*, *Tovéta* et le *Kamba*, tout un immense pays qui, d'un lieu élevé, apparaît comme une forêt sans fin,

¹ *Casuarina equisetifolia*, Forst.

² *Pandanus odoratissimus*, L.; *Pandanus*, Sp.

³ *Rizophora mucronata*, Lam. *Cerriops Candolliana*, Arn.: *Bruguiera cylindrica*, Blum; *Avicennia officinalis*, L.; *Carapa Moluccensis*, *Heritiera littoralis*, Dryand; *Sonneratia*, Sp.; *Pemphis acidula*, D. C.; *Lumnitzera racemosa*, D. C.



Fig. 7. — MONTAGNE DU DYOMBO ¹. — Dessin de Mgr Le Roy.

¹ Le bâton que tient ici le singe a été libéralement ajouté par le graveur, pour l'effet. L'auteur du dessin tient à dire qu'il n'est pas darwiniste à point : jamais les singes ne se servent de cannes pour aller à la promenade...

terne et mélancolique, d'où surgissent seulement les hauteurs de *Kilibassi*, de *Kassigao*, de *Maoungou*, et, plus loin, les pittoresques montagnes de *Ndara* et de *Boura*. C'est le désert, non le désert de sable saharien, mais un plateau où le sol, les herbes, les arbres, les insectes, les oiseaux, les mammifères, y compris les hommes, ont cet aspect particulier, sec et triste, qu'on résume d'un mot : désertique. Peu ou point d'eau : c'est là la raison de tout le reste.

Cependant, quelques rivières sortent de la base de ce plateau et forment ainsi parallèlement à la mer une zone d'agréable verdure. Les principales sont : la rivière *Pemba*, qui se jette dans la baie de Mombassa; le *Mhwa-kwa*, qui passe à Tiwi; le *Mwa-Tchéma*, qui descend de *Mwa-Bila*; le *Mhouroumoudyi*, qui vient de *Mwelé*; le *Ramissi*, qui sort d'*Ada (Dourouma)* et dont l'eau est légèrement saumâtre. Il y a aussi, dans le moyen pays, un certain nombre d'étangs et de sources qui rendent de précieux services aux indigènes : c'est à leur proximité que s'établissent les villages.

..

Les Digos appartiennent, par leur type, leurs mœurs et leur langue, à la grande famille africaine dite *Bantou*. En général, ils sont plutôt petits que grands, maigres, dégagés et pas trop laids. Nous sommes restés huit jours chez eux, et partout nous avons été reçus avec une sympathie marquée. Les chefs apportaient leurs petits présents, les malades venaient en grand nombre offrir leur clientèle, et quelques enfants que la mort guettait ont été baptisés sur l'heure. Plus tard, nous les retrouverons au ciel où ils aident à réaliser la vision de saint Jean : *Turbam magnam quam dinumerare nemo*

poterat ex omnibus gentibus, et tribubus, et populis, et linguis.

Cependant, il y a Digos et Digos. La différence dépend du plus ou moins de prise qu'a eu sur eux l'Islamisme : au nord de Gassi, cette influence est presque nulle ; au sud, elle est sensible.

Prenons un village païen ou, si l'on veut, fétichiste (*fig. 8*). Il est en général établi dans un épais fourré de broussailles destiné à servir de refuge aux femmes, aux enfants et même à la population virile en temps de guerre : ce cas, disons-le tout de suite, n'est pas du tout chimérique. Un long couloir percé dans la forêt épaisse et fermé de deux ou trois portes qui se succèdent y donne accès. Près de l'entrée, un vase de terre maintenu par trois piquets. C'est le vase à la pluie (*fig. 12*). Il faut avoir soin d'entretenir un peu d'eau dans cette terrine, offrir de temps à autre un petit morceau de linge qu'on suspend au dessus, faire brûler quelques essences, etc. C'est le moyen, en ces pays secs, de ne jamais manquer de pluie. On en manque tout de même, et souvent. Mais, quand on en fait la remarque au sorcier, il répond que, sans son merveilleux vase, on en manquerait bien davantage.

Près de là, dans le fourré, est la petite case du Mwanza. C'est de là qu'à certains jours on entend sortir un bruit si effrayant que chacun, en l'entendant, va se renfermer dans sa maison : c'est le Mwanza qui passe.

Qu'est-ce que le Mwanza ? On ne sait pas bien, mais ce qu'il demande il faut le lui donner sans retard. Inutile de dire que cette espèce de loup-garou a pour interprète le sorcier du lieu ou le chef, deux personnages qui, souvent, n'en font qu'un. On lui fait parfois des sacrifices : c'est, par exemple, pour éloigner la guerre, la peste ou la famine, c'est pour se débarrasser d'un mal, c'est pour chasser des rêves importuns et troublants, c'est aussi



Fig. 8. — COIN D'UN VILLAGE DE DIGOS. — Dessin de Mgr Le Roy.

pour voir aboutir une affaire désirée. Mais comment parle-t-il, ce Mwanza ? C'est un grand secret, lecteur. Seulement, si vous me promettez de ne le dire à personne, je puis tout de même vous mettre dans la confiance. Je suppose un moment que c'est vous le sorcier. Vous prenez un tronc d'arbre facile à travailler, vous en faites un billot de 1 mètre de long, vous le creusez à l'intérieur, vous fermez l'un des bouts avec une peau bien tendue, comme celle d'un tambour; au milieu de cette peau passe par un trou une corde de boyau fixée à l'intérieur du cylindre et retenue à l'extérieur par un bâton qu'on manœuvre. Entre des mains habiles et dans les profondeurs de la forêt, l'instrument pousse des cris qui glacent d'effroi les simples et les amènent aux pieds du sorcier. « Que veut le Mwanza ? » L'homme de l'art, compatissant, se charge d'apaiser la bête en courroux, moyennant telle mesure qu'il faut prendre, tel sacrifice qu'il faut faire. Chose curieuse et qui prouve l'antiquité de cette institution : on la retrouve sous une forme ou sous une autre chez tous les *Nyikas* des alentours, dans la vallée du *Tana*, et jusque sur le Congo et l'Ogowé. Mais quel dommage que les chefs d'État, en Europe, n'aient pas à leur disposition pareil instrument pour faire peur à leurs Sénateurs et Députés et les disposer à voter les projets qu'ils leur soumettent !

Le village digo n'est pas très étendu. Sur le littoral, on voit souvent des cases isolées ou réunies en petits groupes. Plus haut, on en trouve vingt, trente, quarante, jetées là sans ordre, parfois très rapprochées l'une de l'autre, d'une forme originale qui n'est ni ronde ni carrée (*fig. 9*), et dont les branches tressées du cocotier font les murailles, la porte et la toiture. Quand le feu a passé dans une cité pareille, on se demande ce qu'il en reste. J'ai adressé cette question à un conseiller muni-

cipal du lieu : il a souri de ma simplicité occidentale, et, sans mot dire, il m'a montré les cocotiers qui balançaient leurs larges panaches au-dessus du village. Et j'ai com-



pris : quand les maisons sont réduites en un petit tas de cendres, les matériaux pour les relever sont toujours là.

Ces Digos sont peu travailleurs : le cocotier leur est une si bonne providence ! Ils y trouvent à manger, ils y trouvent à boire. Souvent l'arbre est haut, mais ces gens-là apprennent à grimper en même temps qu'à marcher. Du reste, ils ont leurs moyens. Les uns, près de la Côte,

pratiquent des entailles dans le tronc de l'arbre à mesure qu'il grandit : c'est une sorte d'escalier. D'autres, plus dans l'intérieur, attachent contre le cocotier deux longues



Fig. 9. — AU PAYS DIGO. — Conservation des haricots : une case.

perches qu'ils serrent de place en place avec des morceaux de lianes et dont ils font ainsi comme une échelle inamovible.

La cueillette du vin de palme est chez eux une occupation capitale. Cependant ils plantent aussi du manioc,

du sorgho, du maïs, des haricots, des pistaches, des ambrevades¹, des cucurbitacées diverses², parfois du riz, et un peu de sésame³. Quand ils le peuvent, ils ont des vaches, mais en tous cas ils élèvent des poules, des chèvres, des moutons et un chien de petite taille qu'ils dressent à la chasse.

Peu guerriers, de bon caractère, quoique passant pour ergoteurs, ardents buveurs, ils aiment beaucoup la parure, la musique et la danse, où ils excellent et qu'ils font figurer aux cérémonies les plus diverses : naissances, mariages, enterrements, anniversaires de deuil, fêtes de toute sorte. J'ai vu une fois, pour clôturer le deuil annuel d'un petit chef, celui de *Matouga*, une réunion de plus de deux mille danseurs accourus de tous côtés pour ce « service anniversaire ». Il y a pour ces occasions un costume spécial, plus ou moins pittoresque, selon le goût ou les moyens. Le cosmétique ne manque pas : c'est une ocre rouge détrempée dans de l'huile de ricin et qui donne aux têtes un air flambant fort apprécié. Mais, en temps ordinaire, l'habillement consiste pour les hommes en un simple pagne avec un linge jeté sur les épaules, et pour les femmes en une sorte de double jupon court : le tout sans compter les ornements, pendants d'oreilles en fil d'archal, colliers de perles, bracelets de cuivre, etc. Beaucoup d'enfants et de jeunes gens portent suspendue au cou une pince épilatoire : ils s'en servent pour s'arracher très fidèlement le poil des paupières.

¹ *Cajanus indicus*, Spreng.

² *Lagenaria vulgaris*, L.; *Cucumis sativus*, L.; *Citrullus vulgaris*, Schrad; *Cucurbita moschata*, Duch.

³ *Sesamum indicum*, L.

∴

Le pays digo est divisé en un grand nombre de petits cantons qui ont chacun leur chef particulier. Cependant tous ces chefs reconnaissent avoir au moins un président d'honneur dans la personne de Koubo qui demeure au sud, à *Kikoné*, et que nous avons voulu visiter (*fig. 10*).

Cet ancien, quand nous sommes arrivés chez lui, n'était point là. Nous nous sommes quand même installés sur la place qui est en dehors du village, autour d'un tamarinier dont la tête bienveillante ombrage d'ordinaire les désœuvrés de l'endroit. Une longue heure se passe : finalement, accompagné d'un nombreux cortège et précédé d'un artiste qui joue de la trompette, apparaît un grand corps, vieux et maigre, vêtu d'une houppelande rouge un peu usée et surmonté d'une tête ravagée sans pitié par la variole. C'est le corps et la tête de Koubo. Sa conversation est d'ailleurs assez intelligente, son accueil courtois, ses dispositions bienveillantes. Volontiers il nous fait part de ses sympathies et de ses haines : les premières sont pour le gouverneur arabe de Vanga, les autres pour le chef swahili Mbaroukou, de Gassi, qui lui a tué son oncle et ses trois frères, qui a ravagé tout le pays digo, et contre lequel il a de justes et terribles rancunes.

Mais nous remarquons tout de suite que la population n'est plus la même que plus haut. Les figures sont moins simples, les corps plus vêtus, et les procédés moins honnêtes : c'est qu'il y a ici un levain d'Islam.

∴

Les Digos ont pour armes des fusils, des lances, des casse-tête, de grands coutelas droits et larges, des arcs

(fig. 11). Ici encore on trouve le poison pour flèches en usage dans tant de pays sauvages d'Afrique, d'Amérique



Fig. 10. — KOUBO, CHEF HONORAIRE DU PEUPLE DIGO. — Dessin de Mgr Le Roy.

et d'Asie. Il est d'origine végétale. Malheureusement, je n'ai pas encore vu l'arbre qui le donne, et je ne suis jamais passé dans le pays au moment où il fleurit, —

c'est à la fin de la saison sèche. — Par ailleurs, un vieux guerrier, qui m'en a cédé une provision, m'a fourni sur l'origine de ce poison les détails pittoresques que voici :

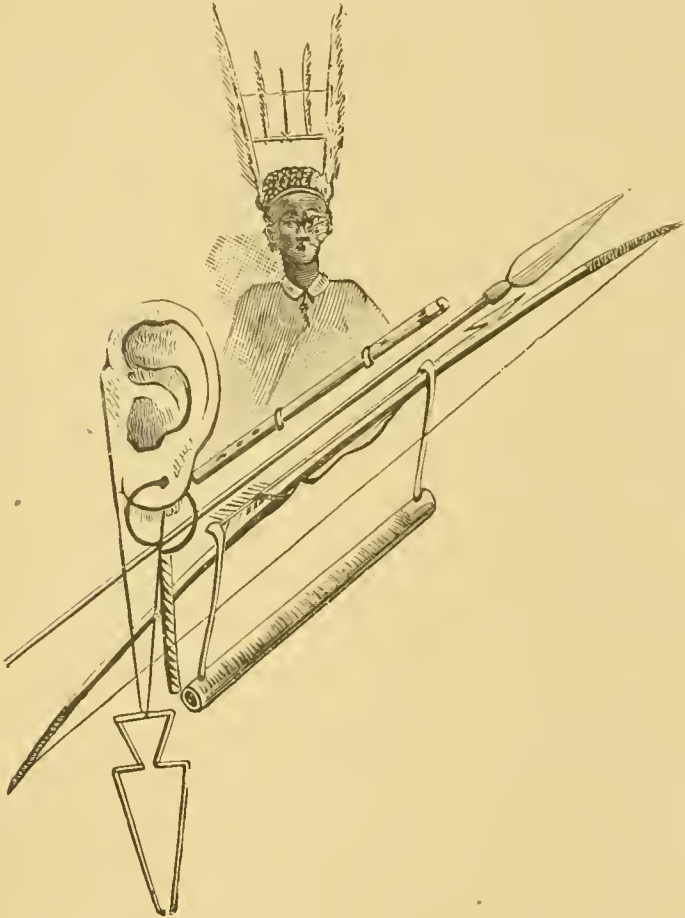


Fig. 11. — AU PAYS DIGO. — Coiffure de danse (enfant); flûte, lance, flèche, arc et carquois; pendant d'oreille et pince épilatoire.

« Ceci vient d'un arbre, disait-il, créé tout exprès pour cela. Les oiseaux le savent bien, — et les bêtes, en général, connaissent beaucoup de choses que l'homme est obligé de deviner : elles ne parlent point, c'est peut-

être pour ne point révéler leurs secrets. — Les oiseaux le savent, jamais ils ne se reposent sur ses branches, et l'on trouve à ses pieds quantité d'insectes morts. On prend de cet arbre le bois et les racines, on les coupe en menus fragments, on les fait cuire lentement dans un vase de terre avec de l'eau douce, en remuant toujours, toujours, avec un long bâton. Cette opération se fait au fond d'un bois, sans habits. De temps en temps, on jette dans le vase du venin de serpent et de la peau de crapaud, puis des feuilles des bois, de l'herbe des prés, de la poussière des chemins, de l'ombre...

« — De l'ombre?...

« — Oui, à seule fin que, pour l'homme ou la bête atteints par la flèche, tout soit poison, mort et perdition. Est-ce que l'animal frappé ne va pas se reposer à l'ombre des arbres pour y chercher soulagement? Eh bien! il faut que l'ombre lui soit poison. Est-ce qu'il ne s'étend pas sur l'herbe? L'herbe lui sera poison. Est-ce qu'il ne foule pas la poussière des chemins? La poussière aussi lui sera poison, et l'eau qu'il boira, et la feuille qu'il broutera. Rien ne peut le soulager : il est perdu, il est mort.

« — Alors pas de remède?

« — Il y a un remède; c'est une racine réduite en poudre que l'on porte sur soi en temps de guerre et qu'on avale dans de l'eau ou de la salive; mais souvent le temps manque pour l'administrer... Je te confie ce poison, puisque tu le désires; mais, si tu as de petits frères et de petites sœurs, ne le leur donne pas à garder... Tu ris? Eh bien! si on pique un arbre avec une flèche empoisonnée de cette matière noire, ses feuilles tomberont le lendemain.

« — Et si on pique un homme?

« — Il est déjà tombé! »

Conformément au conseil de mon vieil ami, je me suis gardé de remettre ma provision de poison entre les mains de « mes petits frères et de mes petites sœurs » ; mais je l'ai fait passer à un savant spécialiste de Paris, M. le D^r J.-V. Laborde, qui en a fait l'objet d'une étude minutieuse et d'un rapport détaillé. Il résulte de ses expériences que l'influence de ce poison s'exerce primitivement sur le système nerveux et amène ensuite la mort « en suspendant le mécanisme de la fonction cardio-respiratoire ». Le D^r Laborde croit peu à la vertu réelle d'un contre-poison quelconque, en raison de la violence extraordinaire de ce toxique.



Fig: 12. — CHEZ LES DIGOS. — Vase à la pluie.

V

A GASSI

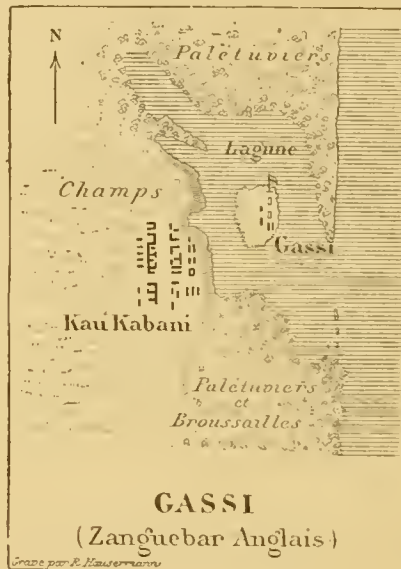
Chez un négrier de marque. — Un homme intrigué. — Le repaire. —
Un excellent guide à bon marché

Le peuple digo a toujours eu à se débattre entre deux ennemis : les Massaïs et les Swahilis, les Massaïs qui leur enlèvent leurs troupeaux, les Swahilis qui leur prennent leurs jeunes gens, leurs femmes et leurs enfants.

Ce dernier fléau du pays a son centre principal à *Gassi*, où il est dirigé par le fameux *Mbaroukou*. *Mbaroukou*, *Embareuk*, *Baraka* et *Baruch*, sont un même mot d'origine sémitique qui signifie *Bénédiction*. Appliqué au chef de *Gassi*, c'est une assez belle antiphrase.

Descendant de l'ancienne et puissante famille des *Mazroui*, qui avait été chargée du gouvernement de *Mombassa* par l'Iman de *Mascate*, au siècle dernier, et qui, à l'avènement des *Bou-Saïd* à *Zanzibar*, refusa de les reconnaître, *Mbaroukou* a passé sa vie à batailler contre *Séyid-Saïd*, *Séyid-Medgid* et *Séyid-Bargash*. Presque toujours réfugié dans l'Intérieur, sur les hauteurs de *Mwélé*, avec une bande de partisans, il accueillait les Arabes auxquels il fournissait des esclaves et

dont il recevait autant de poudre et de fusils qu'il lui en fallait pour opérer sans crainte contre les faibles villages digos. Lorsque les Européens commencèrent, il y a quelques années, à jeter un œil de convoitise sur cette partie de l'Afrique, Mbaroukou était tout désigné pour être leur homme. Il le fut, acceptant tour à tour les divers pavillons qu'on lui donnait. Finalement, la partie



qu'il occupe étant devenue zone anglaise, les Anglais lui ont donné Gassi comme sa capitale, servi une pension et attribué assez de soldats et de fusils pour qu'il se croie sultan du lieu.

J'ignore quel usage il fait actuellement de cette puissance. Mais, au témoignage unanime des Digos, il a jadis ruiné leurs villages, transformé en déserts solitaires des pays magnifiques et envoyé les trois quarts de la population en esclavage, à l'île Pemba ou en Arabie. On se demande parfois, en voyant si près de

la Côte tant de tribus peu entamées par l'Islam, comment et pourquoi elles sont restées fétichistes. La réponse est très simple. Les musulmans se sont volontairement abstenus de faire chez elles de la propagande religieuse, afin d'avoir le droit d'y pratiquer des coupes régulières et rationnelles. Pour eux, ces tribus voisines ne sont pas autre chose qu'un parc à esclaves, entretenu méthodiquement et exploité de même, où l'on donne à la famille les moyens de se perpétuer et dont on enlève, au moment voulu, quatre enfants sur six. Les deux qu'on laisse sont pour la reproduction.

Mbaroukou! Nous n'étions pas fâchés de voir de nos yeux ce vaillant homme. Un petit détour vers la Côte nous conduit à sa capitale. Aux environs, de nombreux esclaves sont occupés dans des rizières; nous traversons des champs de sorgho, et au delà d'une grande lagune que nous avons le bonheur de passer à pied sec, nous voyons bientôt apparaître deux rangées de maisons neuves, inachevées même, de style swahili : quatre murailles en carré long, avec une petite varangue sur la façade, et à l'intérieur nombre de compartiments séparés. Quelques-unes sont en pierres, mais la plupart sont en clayonnage garni de terre et couvert de feuilles de cocotiers. Une seule rue, mais, chose remarquable! elle est droite.

Nos porteurs s'établissent à l'entrée de la Cité sur un terrain vague, et nous, nous nous dirigeons immédiatement vers ce qu'on nous dit être la résidence du « Sheikh ». Longtemps il faut attendre dans une pièce intérieure où les notables du lieu sont assis sur deux lignes. La conversation est peu animée, cérémonieuse,

embarrassée, telle à peu près qu'on peut se la figurer avec des visiteurs qui vous feraient plaisir d'être à 400 lieues de là. Enfin, Mbaroukou paraît costumé à l'arabe : c'est un grand garçon d'environ quarante ans, au teint peu foncé, quoique sa mère soit une pure négresse, et n'ayant vraiment dans sa physionomie tranquille rien qui dénote les prouesses d'Ali-Baba qu'il a renouvelées dans ces pays, en compagnie des quarante voleurs qui l'accompagnaient et qui sont là.

L'accueil qu'il nous fait est celui d'un homme fort intrigué. Nous lui disons bien que nous sommes de passage, que nous allons à Vanga, et de là au Kilima-Ndjarô, que, traversant ce pays, nous n'avons pas voulu le faire sans venir lui présenter nos saluts. Il écoute, mais il ne croit pas. Il a déjà vu beaucoup d'Européens dans sa carrière, et comme chacun lui a fait des propositions politiques, il s'attend à nous voir sortir de nos poches, à tout moment, un drapeau quelconque. Il examine, tourne, retourne; ses questions deviennent nombreuses et légèrement indiscrettes :

« — Pourquoi choisissez-vous cette route? Qu'allez-vous faire au Kilima-Ndjarô? Est-il vrai que cette montagne soit couverte d'argent? Connaissez-vous les cachettes de pierres précieuses? Qu'est-ce que les Européens cherchent en ce pays? Les Français sont-ils toujours à Madagascar? Que pensez-vous du sultan de Zanzibar? N'est-ce pas qu'il est bien ladre? Croyez-vous que les Anglais aboliront l'esclavage? Sir Francis (l'Administrateur de la Compagnie) est-il un honnête homme? Quel pays allez-vous prendre, vous? Etes-vous riches? N'auriez-vous rien à me dire en particulier? Que voulez-vous de moi? »

Cette dernière question est la plus pratique, et à celle-là, du moins, nous pouvons répondre sans ambages :



Fig. 13. — ATTENDANT L'EMBARQUEMENT, A GASSI. — Dessin de Mgr Le Roy.

« C'est que tu nous laisses un peu tranquilles, grand Sheikh, car nous sommes fatigués (sous-entendu : de ton interrogatoire). »

Là-dessus nous nous retirons, nous installons nos tentes au milieu de nos hommes, et nous faisons aux alentours notre petite promenade d'inspection.

Ce village tout neuf est sorti de terre depuis que la paix semble assurée. Il porte le nom de *Kaou-Kabani*, savamment tiré du Coran, et il sera désormais la résidence de Mbaroukou. Le vrai Gassi se trouve en face, au delà d'une petite lagune que la mer recouvre à peu près tous les jours. Nous y allons : c'est aujourd'hui une simple réunion de quelques cases occupées par des pêcheurs. En somme, triste lieu, mais éminemment propice à servir de repaire à des négriers, caché comme il est et inconnu, inaccessible à des bateaux de fort tonnage.

De plus, quand le vent est favorable, une nuit suffit à des embarcations indigènes pour passer de là à l'île Pemba, où l'on trouve toujours dans les grandes campagnes de girofliers à placer avantageusement « la marchandise qui travaille et qui parle ». Au besoin, si un vapeur anglais fume à l'horizon, rien n'est simple comme d'attacher une pierre au pied de l'esclave et de le jeter par-dessus bord... Sous une varangue, voici tout juste une demi-douzaine de malheureux liés aux chevilles de solides entraves en fer, silencieux, l'air abruti, qui attendent sans doute leur passage. A côté, une badine en main, le surveillant regarde au large (*fig. 13*).

De retour au camp, nous trouvons un plat de riz et un autre de volaille. Chacun d'eux repose chaudement sous une sorte de couvercle conique, en paille tressée, orné de dessins en laine multicolore et en usage dans la haute société musulmane (*fig. 14*) : c'est un envoi du Sheikh.

Son riz est bon; mais, pour avoir mis trop de jus de citron, la cuisinière a gâté sa sauce.

Lui-même vient plus tard nous rendre la visite que nous lui avons faite et paraît enfin constater que, n'ayant ni annexion à préparer, ni drapeau à offrir, ni cadeaux souverains à présenter, nous sommes des Européens beaucoup moins intéressants que les autres.

Tout de même, n'y aura-t-il absolument pas moyen de rien tirer de ces Infidèles?

Quand il est parti, voici que s'avance doucement un petit bonhomme à figure ratatinée, souriante et madrée, le dos courbé, tenant d'une main un grand chapelet musulman, et de l'autre un long bâton. C'est Bohéro, qui fut, — devinez quoi? — le guide du baron von der Decken, en 1861, dans sa première expédition au Kilima-Ndjarô!... En ce moment même, il revient d'un voyage à l'Intérieur. Il dit connaître tous ces pays comme le creux de sa main, nous parle d'un endroit qu'il nomme Molok, chez les Massaïs, où se trouve une grotte mystérieuse dans laquelle il a pénétré un jour et qu'il assure être pleine de merveilles : de grandes pierres taillées et chargées d'inscriptions inconnues. Nous prenons grand intérêt à cette révélation, il le voit et s'offre tout de suite à nous servir de guide, — moyennant 100,000 piastres!

Oh! ce Bohéro! Sa conversation, qui promettait beaucoup, finit bientôt par devenir fatigante, écrasante, entrecoupée qu'elle est d'invocations perpétuelles qu'il lance vers le ciel en dévidant son chapelet, sans doute pour s'excuser près de son patron de s'entretenir si longtemps avec des Infidèles. Finalement, il nous quitte pour aller, dit-il, faire sa prière : il reviendra plus tard.

Plus tard il revient en effet, quand il fait nuit. Le malheureux! c'est pour demander cette fois une caisse de rhum.

« — Mais, Bohéro, Mohammed a défendu l'usage de ce liquide-là!

« — Oui, mais si j'en prends un peu — oh! bien rarement — ce n'est pas comme liqueur, c'est comme remède.

Et il tousse énergiquement.

« — Combien à la fois?

« — Peut-être une demi-bouteille, une bouteille...

Nous renvoyons l'affaire au lendemain, et, le lendemain, à notre grande satisfaction, nous prenons congé de Mbaroukou, de Gassi, de Bohéro, de tout ce trou infect de négriers et de voleurs.

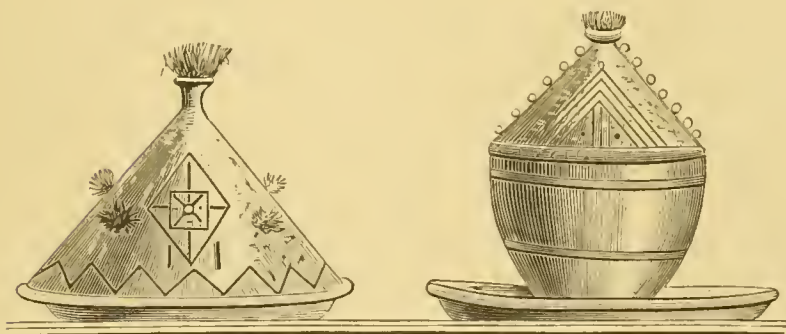


Fig. 14. — GASSI. — Service de Mbaroukou.

VI

PLUS LOIN

Un beau pays désert. — Attaqués par les Amazones. — Fourmis d'Afrique.
Le pays Voumba et ses palmiers. — Le puits du Diable.

En sortant de Gassi, nous remontons dans le haut pays pour éviter les lagunes et les embouchures des rivières que nous aurions à traverser sur le littoral. Nous avons hâte aussi de revoir nos chers Digos.

La contrée que nous parcourons est magnifique, faite de collines et de vallées, fertile, verdoyante, bien arrosée, couverte par endroits de grandes forêts, mais dépeuplée. Dépeuplée par qui? Par Mbaroukou.

Ci et là quelques tourterelles¹ font entendre leurs roucoulements sur notre passage, étonnées de voir des hommes. Sans doute, elles sont retenues dans ces solitudes par les épis de maïs et de sorgho qui poussent encore dans les champs abandonnés. Des perruches criardes volent d'arbre en arbre. Des bandes de singes² vont à la rapine, mais on n'aperçoit pas de gibier. Sur le sentier, beaucoup de fleurs et parmi les fleurs, beaucoup

¹ *Chalcopelia Afra*; *Peristera tympanistria*; *Turtur capricola*, etc.

² *Cercopithecus, rufociridi*; *Sp. Cynocephalus Babouin*.

d'orchidées¹ (fig. 15). L'une, toute petite et toute belle, tapisse une vaste clairière de la forêt; une autre, le *lissochilus* (fig. 18) jaune, croît au grand soleil, parmi les herbes; une autre encore, superbe, couvre dans un bois un grand, vieil arbre sur lequel elle croît et qui est tombé juste au travers du chemin. Plus loin, sur la lisière



Fig. 15. — UNE FLEUR D'ORCHIDÉE ÉPIPHYTE.
(*Ansellia africana*.)

d'une forêt, d'énormes fleurs odoriférantes, dont le calice mesure plus de 0^m,20 de longueur, pendent d'une sorte de liane et forment un bouquet magnifique : c'est un *gardénia*. Mais seuls les insectes paraissent l'apprécier; car on en trouve des centaines qui s'y roulent avec volupté.

..

Nous sommes à *Mafissi*, et voici enfin un village de purs Digos. Les bonnes gens! Ici du moins nous avons

¹ *Lissochilus*, Sp., *Disperis*, Sp.; *Ansellia africana*.

une hospitalité franchement cordiale, et nous en jouissons tout à l'aise.

La nuit vient, on fait la veillée, on se couche, on ferme l'œil... lorsqu'un cri, parti de la tente de Mgr de Courmont, met tout à coup l'alarme au camp. C'est une attaque en règle, une surprise : aux armes !

On court, et à la lueur des tisons dont chacun s'est armé, on aperçoit les bataillons pressés de ces grosses fourmis noires connues sous le nom de *Siafou*. Elles sont ici, elles sont là, elles sont partout : c'est une invasion. Mais déjà les porteurs qui étaient accourus sont envahis eux-mêmes. Ils sautent dans les herbes avec leurs torches en mains, ils crient, ils se frottent les membres, ils jettent au loin leurs habits, ils se roulent, ils se tordent, ils tempêtent, ils rient aux éclats : c'est, le soir, un spectacle fort intéressant. Mais pendant qu'on s'en régale, voilà qu'un vigoureux coup de pince vous fait porter la main à l'endroit attaqué, un autre suit, un autre encore ; à votre tour vous êtes envahi, et avant d'avoir pu mettre ordre à vos affaires, vous vous apercevez que ces bêtes endiablées ont gagné vos jambes, votre poitrine, vos bras, votre barbe, vos cheveux. C'est à devenir fou !

Car il faut vous dire que ces fourmis africaines sont d'une férocité incomparable. Leur rôle est de débarrasser le sol des débris animaux que la mort y sème ; mais si, dans ce travail, un être vivant les gêne, malheur à lui : les insectes, les lézards, les oiseaux, les serpents eux-mêmes sont entourés, attaqués, anéantis.

Comme beaucoup de leurs congénères, ces fourmis se présentent sous deux formes : l'une, petite, de 0^m,008 au plus, est d'aspect régulier et de mœurs à peu près honnêtes ; l'autre, d'une largeur double, a une tête proportionnellement énorme, armée d'une formidable paire de pinces, et douée d'une malice infernale. La pre-

mière est le mâle, la seconde la femelle, que, pour ses dispositions belliqueuses, les naturalistes appellent amazone. Parmi celles-ci, la république en choisit une qu'on entoure d'un soin spécial, qu'on nourrit grassement et qui devient énorme, grosse souvent comme un petit doigt et qui ne peut se remuer. Son occupation unique, sa fonction, est de produire de nouvelles fourmis, et elle s'en acquitte consciencieusement, perpétuellement : il y en a toujours une petite en train de sortir, happée aussitôt par une vieille bonne de confiance et mise en place. C'est une vraie machine à fourmis. Un jour, en renversant un vieux mur, j'ai trouvé cette reine-mère des *Siafou*, et comme j'avais à exercer sur sa tribu de légitimes vengeances, j'ai pris la liberté de le mettre en un flacon d'alcool : c'est ce qui me permet d'en offrir aujourd'hui le portrait authentique (*fig. 16*).

Souvent, dans les endroits humides, on rencontre la tribu dispersée, faisant la promenade, cherchant la provende quotidienne, vaquant à ses affaires. Mais, pour des raisons qu'elles connaissent — peut-être pour aller fonder une colonie nouvelle — souvent aussi elles se rassemblent, se disposent en colonne serrée et se mettent en marche. C'est alors qu'il faut les voir ! Un petit couloir, avec une double haie de sable fin, s'est formé par suite de l'attention qu'elles ont de marcher les unes derrière les autres. Dans ce chemin creux, s'avancent seulement les mâles, les innocents ; des deux côtés sont cambrées les amazones, avec leurs grosses têtes en l'air et leurs pinces toutes grandes ouvertes, menaçantes, terribles, protégeant les autres et rappelant par leur attitude cette fameuse *route d'acier* que les francs-maçons font avec des épées croisées au-dessus de la tête de leurs membres chéris. Au surplus, dans la société des fourmis, peut-être celles-ci représentent-elle les francs-maçonnnes,

ne fût-ce que parce qu'elles ne sont pas du tout franches et qu'elles ne maçonnet point. Quoi qu'il en soit, elles vont leur chemin et si, entrant dans une case parce que cette case se trouve sur leur route ou que quelque débris animal les y attire, on les laisse tranquilles, elles passeront toutes ainsi sans laisser d'autres traces que leur petit sillon. Mais, si par malheur on les gêne, on les froisse, on les bouscule, elles se dispersent aussitôt et se

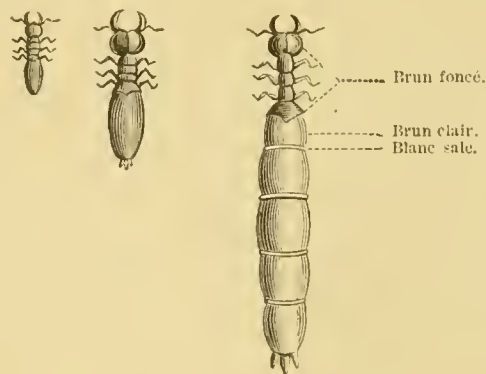


Fig. 16. — LA FOURMI SIAFOU

Le mâle, l'amazone, la reine-mère (Grandeurs naturelles).

lancent à l'attaque du Philistin avec une énergie furieuse. Déjà les pinces sont engagées dans vos bras, vos habits, votre peau, et vous voyez la petite bête qui se tord pour mieux mordre, qui se cramponne de toutes ses forces, qui se tue de fureur. Jamais je n'en ai vu lâcher prise : il faut lui arracher le corps premièrement, et la tête ensuite. Dans l'espèce humaine, une pareille armée d'amazones serait invincible!...

Dans tous nos voyages nous les rencontrons. Mais l'habitude de l'attaque a inspiré l'habitude de la défense. Si quelqu'un de nous a remarqué leur caravane, il la signale, et aussitôt, sans bruit, sans tapage, sans remuer les herbes qui, pour ces petites bêtes, représentent une

grande forêt, on prend de l'eau bouillante dans une théière et on la verse sur l'armée, tout du long. On peut aussi prendre des torches enflammées. Mais en tout cas gare à vos jambes !

Les *Siafou* ne sont pas les seules fourmis d'Afrique ; il y en a bien d'autres : une petite espèce rouge dont les troupes empesées couvrent parfois les chemins et les champs ; une autre, noire, plus petite encore, qui vit sous les troncs d'arbres, les écorces et les pierres. Celles-ci entretiennent souvent dans leur société de tout petits coléoptères, le Clavigère, et un autre un peu plus gros, le Paussus, qu'elles nourrissent tendrement et auxquelles elles demandent en retour la faveur de les lécher de temps en temps.

Une autre fourmi, d'un rouge transparent et d'une taille médiocre, se rencontre surtout sur la Côte et aime à habiter les orangers et les manguiers dont les feuilles rassemblées lui servent à faire son logis.

Une autre vit solitaire. Elle est grosse, longue, noire, et son odeur de parfaite charogne est si forte qu'une seule suffit pour révéler sa présence à 2 ou 3 mètres. J'en ai renfermé dans des flacons qui, débouchés ensuite et lavés, sont restés infectés pendant plus d'un an. L'essence de cette petite bête donnerait en parfumerie des résultats surprenants.

Une autre espèce également remarquable parcourt souvent les chemins. Elles sont un peu plus longues que les féroces *Siafou*, et très noires. Elles aussi marchent en colonnes serrées, larges de 0^m,02 ou 0^m,03, mais sans se donner de protection mutuelle ; dans cette société-là, chacun pour soi. Seulement l'espèce de bourdonnement qu'elles émettent alors est si fort qu'on les entend souvent avant de les voir. Mais, si déterminées qu'elles paraissent, il y a cependant un moyen simple

et curieux de les arrêter; c'est le P. Gommenginger qui nous l'a appris, Avec un bâton, on tue celle qui ouvre la marche et on laisse là son cadavre. Immédiatement, celles qui suivent s'arrêtent tout autour, une grande agitation s'empare de la bande, peu à peu on se retourne, on rebrousse chemin, et l'on rentre au logis. Pour cette tribu, paraît-il, un cadavre en travers du chemin est d'un mauvais présage... Mais où vont les longues processions? Souvent, Mgr de Courmont a voulu les suivre, et chaque fois nous a-t-il dit, il les a vues tomber sur un nid de termites ou fourmis blanches qu'elles mettaient littéralement au pillage. Ces fourmis sont donc bien-faisantes, et puisqu'on n'a jamais encore trouvé de remède contre les termites et leurs ravages, il serait intéressant de voir si en élevant près des bâtiments qu'elles dévastent une tribu de *Soungou-Soungou* — c'est leur nom — on n'aurait pas à se féliciter des résultats.

Mais voyez comme on s'égare : j'avais à parler des hommes, et je m'attarde au milieu des fourmis! Il est vrai que, dans nos pays, ces deux espèces de créatures ne sont point sans ressemblance; nos fourmis se font des guerres perpétuelles, nos hommes aussi; nos fourmis ont des esclaves, pareillement nos hommes; nos fourmis n'amassent point de provisions, nos hommes non plus.

*
* *

De Mafissi, trois heures de marche nous mènent à *Mwa-Dounda*, canton dont *Kikoné* est le chef-lieu et où nous trouvons le vieux chef Koubo dont il a déjà été question.

De là nous nous rapprochons de la mer et par une plaine basse et inculte, d'où s'élèvent tour à tour diverses

espèces de palmiers¹, le doum branchu, l'élégant cœlés, le majestueux borassus d'Ethiopie, nous arrivons à un petit village que nous trouvons à peu près désert et où nous nous installons. Nous sommes à *Madzoréni*, c'est-à-dire : « Aux Palmiers-éventail ». Ce nom est amplement justifié par l'énorme quantité de ces beaux arbres qu'on voit ici partout. Mais l'aspect en est des plus curieux. Dans le but de s'en procurer la sève fermentée, les braves gens de ce pays n'ont rien trouvé de mieux que de leur couper la tête et de creuser au sommet de ce qu'on appelle le *chou* un petit trou où le *vin de palme*, tant que le palmier en a eu, est venu se déposer chaque matin. Malheureusement, on ne vit pas bien longtemps sans tête, et les arbres sont morts. Seuls maintenant leurs longs stipes, droits et renflés vers le sommet, se dressent dans la plaine et, la nuit surtout, quand passe le vent de la plage et que la lune éclaire tristement ces ruines, on dirait les temples et les palais d'une ville antique dont les colonnes attesteraient la splendeur passée (*fig. 17*).

Nous sommes ici en face de *Wassini*, îlot habité et pourvu d'un bon port, mais pauvre d'eau douce. Les habitants ont leurs puits et leurs champs sur les terres d'en face, à *Tchouyou*, à *Pongwé*, à *Madzoréni*, où nous sommes, à *Vanga* où nous allons. Tout ce pays, dont l'ensemble porte le nom de *Voumba* et qui s'étend jusque vers *Pangani*, fut autrefois habité par des colonies persanes de *Shiraz* : les traditions l'affirment, les ruines le prouvent. Aujourd'hui la population vit assez misérablement : les uns cultivent la terre, d'autres pêchent, quelques-uns font du sel. Tous les trois jours, un marché réunit près d'ici les gens de la Côte et de l'Intérieur et

¹ *Hyphaene Thebaica*, Mart; *Elæis Guineensis*, L; *Borassus Æthiopicus*, Mart; *Phoenix Senegalensis*.



Fig. 17. — RESTES DE PALMIERS AU PAYS VOUMBA. — Dessin de Mgr Le Roy.

l'on échange les produits et les nouvelles. Ces marchés sont de mode dans le pays digo, et l'on y vient parfois de très loin.

∴

Or, nous étions arrivés depuis une demi-heure, lorsqu'une députation nombreuse aborde Mgr de Courmont, qui me la renvoie. Qu'y a-t-il?

« Il y a longtemps, commence le porte-paroles après avoir régulièrement toussé d'émotion, longtemps, bien longtemps, des hommes qu'on ne connaît point, mais qui devaient être des Européens, sûrement, passèrent ici. Nous n'étions point nés, ni nos pères non plus, ni les pères de nos pères. Il y a longtemps, et ces Européens bâtirent une ville, dont on voit les restes, et ils creusèrent un puits, un puits maçonné. Pourquoi, dans la suite, quittèrent-ils le pays? On ne sait pas; mais c'est encore leur manière, aux Européens, de circuler partout et, quand on les croit bien établis, de disparaître. Chaque tribu a ses mœurs. Nous autres, nous restons en place; vous, vous êtes nomades... Enfin, pour en revenir à eux, depuis leur départ, le Diable a gardé le puits, et c'est d'autant plus malheureux que l'eau en paraît bonne et que nous en manquons souvent.

« — Et alors?

« — Alors, en vous voyant aujourd'hui venir ici, vous les premiers Européens qui passent après ceux qui précédèrent nos ancêtres, nous nous sommes dit : C'est Dieu qui les « envoie! » De grâce, retirez le Diable que vos frères ont mis là — vous seuls pouvez le faire — et permettez-nous de puiser de l'eau de votre puits...

« — Allons, soit! Nous vous le permettons.

« — Merci, on n'attendait pas moins de votre bonté, mais chassez le Diable d'abord. »

Séance tenante, je rends compte de l'affaire à l'autorité épiscopale et demande pour le cas des pouvoirs extraordinaires; car évidemment nous sommes en présence d'une cause majeure.

« — Je vous les donne », dit Monseigneur.

Et tous ensemble, indigènes, porteurs, enfants, vieux et vieilles, nous voilà partis à la recherche du puits endiable. Ah! c'est une belle histoire!

Après un quart d'heure de marche, nous nous trouvons engagés dans un lacs de lianes, de broussailles et de grands arbres, où, finalement, nous nous heurtons contre des ruines d'origine persane probablement, mais sûrement point européenne. A côté, un trou maçonné, d'environ 6 mètres de profondeur et assez large, avec au fond une petite nappe d'eau verdâtre sur un tas de feuilles pourries. Le plus vieux de la bande me prend par le bras et d'un air mystérieux, me dit tout bas : « C'est ici. »

Le P. A. Gommenginger, qui rit comme un païen, rend mon sérieux très difficile. Mais enfin, dominant mon émotion, je commande qu'on cherche du bois mort et des feuilles sèches : on en apporte des brassées que je jette solennellement dans le trou infâme. Le silence est général. En face, un énorme tronc de baobab est étendu, et comme un étroit sentier y mène, je devine qu'il y a par là une de ces cases fétiches où les noirs vont faire leurs offrandes.

« — Si, dis-je, vous voulez que le Diable parte, il faut d'abord y renoncer. Y renoncez-vous?

« — Nous y renonçons, s'écrient-ils.

« — Eh bien, renversez la case que vous lui avez bâtie là et cessez d'y porter vos offrandes : Dieu seul y a droit. »

L'étonnement grandit :

« — Qui lui a montré cette case? dit quelqu'un. C'est sûrement un grand sorcier. »

Et pendant qu'un de nos enfants, un chrétien, se dirige vers l'endroit désigné, trouve le fétiche et le détruit, moi-même, entraîné peut-être par les circonstances, je fais un grand signe de croix sur le puits infernal... Chose curieuse! Un bruit extraordinaire se fait entendre derrière le vieux baobab, tout le monde recule instinctivement, et voilà que lentement, battant l'air de ses grandes ailes flasques, une énorme chauve-souris, un vampire, sort du trou et s'en va, d'un vol irrégulier, se perdre dans les arbres. L'assistance est muette, comme si, effectivement, elle avait le Diable en face... Sans perdre de temps, nous jetons dans le fond du trou quelques poignées de paille allumée, les feuilles mortes s'enflamment, le feu s'étend, la fumée monte en gros tourbillons noirs et le puits du Diable ressemble véritablement alors à un soupirail de l'enfer.

On a déjà compris que cette opération a pour but de chasser non le mauvais esprit, à qui le feu n'est point inconnu, mais le mauvais air; car j'ai eu l'imprudence d'avancer que je descendrais dans le puits et boirais de son eau: après quoi il serait livré au public reconnaissant.

Le feu terminé, une sorte d'échelle faite séance tenante est adaptée contre le mur et je descends dans l'abîme. Puis je remonte sain et sauf sur la terre des vivants, emportant dans une coupe de coco un peu d'eau fangeuse, dégoûtante et gardant une assez riche odeur d'œufs pourris ou, si l'on veut, d'acide sulfhydrique. Mais, justement, l'odeur et le goût s'expliquent à merveille par le long séjour que le liquide a fait sous le siège du démon. Après nous, l'assistance trempe ses lèvres émues dans la coupe, cinq ou six travailleurs descendent dans le puits et le curent, et j'aime à croire que depuis lors l'esprit malin n'en a point éloigné les pauvres mortels.

Le soir, on nous donna un vieux coq pour récompense. Quel journaliste français, dans le bulletin qu'il doit chaque jour servir à ses lecteurs contre l'Église, osera bien m'accuser de ne l'avoir pas gagné?



Fig. 18. — LISSOCHILUS JAUNE (Orchidée terrestre).

VII

A VANGA

A qui est Vanga? — La ville et son monde. — Le secret d'un grand sorcier.
Sauvetage d'un innocent. — En grève. — Une porte de prison.

Quatre heures de marche à travers des lagunes désolées, des marigots boueux et des lambeaux de forêts, nous amènent à *Vanga*¹. C'est une petite ville faisant partie de l'ancien pays Voumba, encore représenté ici par un vieux chef impotent, un *Diwani*, répondant au nom de Mohammed. Il dit sa famille originaire de Djeddah (Arabie) et se prétend suzerain de toute la population du littoral, jusqu'à Pangani, quoi qu'en disent le sultan de Zanzibar, les Allemands et les Anglais. Hélas! qu'il y a par le monde de princes auxquels il ne manque que leurs trônes!

¹ Le baron von Der Decken, qui était Allemand, a le premier écrit *Wanga* (par un W), le W ayant en allemand la valeur du V français et le simple V celle de F. Mais, après lui, tous les cartographes français et anglais écrivent religieusement *Wanga*, que tous les Anglais résidant dans le pays même prononcent *Ouanga*, dans la pensée peut-être que les indigènes connaissent moins bien le nom de leur pays que les auteurs de leurs cartes. Ces erreurs, du reste, sont innombrables, et ce qui est remarquable, c'est que les savants n'admettent pas là-dessus de remontrances.

De fait, à qui Vanga appartient-il? Quand l'Angleterre et l'Allemagne se partagèrent le pays, ce fut entre les deux une question intéressante. On s'était fié à la carte, comme on se fie à la science. Or, la carte mettait Vanga au sud du fleuve *Oumba*, dans les possessions allemandes, tandis que la nature l'avait placé au nord, dans la zone anglaise : ce que le premier voyageur, auteur de la première carte, avait pris pour l'embouchure de la rivière-limite, n'était en réalité qu'une lagune! Quand on ne s'accorde point et que pourtant on ne veut pas de guerre, on soumet le différend à un arbitrage, et c'est ainsi qu'il fut question, à cette époque, de charger de l'affaire le commandant d'un aviso français qui se trouvait alors en rade de Zanzibar.

« — A Vanga, demanda celui-ci, y a-t-il de l'eau salée?

« — Beaucoup, répondit le délégué allemand.

« — Alors, c'est aux Anglais! »

Mais comme on réclamait :

« — Alors, ajouta le commandant, recourons à la justice de Salomon. Quand, à marée haute, Vanga sera entouré d'eau, Vanga sera anglais; à marée basse, il deviendra allemand. »

Mais il paraît que cette décision n'a pas été regardée comme définitive, et il a été statué que le fleuve *Oumba* qui se jette dans la mer à une demi-heure de marche au sud de la ville serait la limite entre les deux sphères d'influence.

Vanga appartient donc à l'Angleterre ou à son « protégé » le sultan de Zanzibar; il y est représenté par un gouverneur, vieux soldat béloutchi, peu lettré — vu qu'il ne sait pas encore lire — mais d'honnête apparence.

..

Bâtie sur un terrain un peu plus élevé que les lagunes qui l'entourent, la ville est, à l'époque des grandes marées, entourée d'eau de tous côtés et serait, je crois, un séjour peu enchanteur aux Européens qui voudraient y venir dépenser leurs rentes. Elle renferme actuellement peut-être deux ou trois mille habitants, arabes, swahilis, noirs libres et surtout esclaves, plus un Banyan qui tient la douane et quelques Hindous qui font le commerce. Le port est fréquenté par de petits boutres indigènes, et la ville, il y a quelques années, a été entourée d'un mur en pierres et de forme quadrangulaire pour la mettre à l'abri des attaques du fameux Mbaroukou, la terreur de toutes ces contrées.

Nous campons à l'ombre des cocotiers, dans un endroit sec et frais, où la brise de mer vient nous caresser doucement. Nous resterons ici deux jours.

Tel qu'il est, avec son mauvais port et sa malaria, Vanga a cependant son importance relative. D'abord, c'est, comme on vient de le dire, la ville qui limite au sud les possessions anglaises, et un agent de la Compagnie réside en face, à Tchouyou. Ensuite, c'est, entre Mombassa et Tanga, le point de la Côte le plus fréquenté par les embarcations indigènes, les commerçants du pays et les populations de l'Intérieur : Digos, Séguédyou, Parés, Taitas, Kambas, chacun arrivant avec ses produits, ses besoins, son costume et son originale physionomie.

..

Naturellement, notre arrivée, signalée comme toujours par les coups de fusil de nos hommes, cause une cer-

taine émotion dans la place et nous sommes bientôt entourés par une foule de curieux qui assistent à l'installation de notre campement : hommes, femmes, chèvres, poules, moutons et enfants.

Dans le nombre, nous distinguons tout de suite un grand gaillard de type assez peu banal, d'allure éminemment sauvage, et, malgré tout, de tournure sympathique. Origine : pays Kamba, là-bas, au nord, loin dans l'Intérieur. État : vagabond. Profession : sorcier. Son costume est un vrai magasin de chiffons, de peaux, de besaces, de gourdes, de cornes, de griffes, de coquillages, de morceaux de bois et de curiosités ethnographiques de toute espèce : impossible avec cette taille, cet air, cette tête et cet accoutrement de ne pas imposer le respect aux populations (*fig. 49*). Depuis sa tendre enfance, il parcourt le monde africain et peut vous nommer en détail tous les villages et les campements qui se trouvent échelonnés du Kénya au Kilima-Ndjaru, de Vanga au Kavirondo. Tout de suite, il nous indique un chemin de traverse pour passer d'ici à Taita et de là à Tovéta, où nous allons, à travers le grand plateau désert dont il a été parlé. Ce chemin est inconnu ; du reste, nous ne le prendrons pas. Mais pour l'homme, peut-être pourrions-nous le choisir comme guide, car ici il nous en faut un...

Or, pendant que je réfléchis à la chose, il me prend à part, m'emmène derrière ma tente et, de l'air le plus engageant du monde :

« Écoute, dit-il, je vois que tu es mon ami, et je suis le tien. Tu es sorcier chez les Blancs, je le suis chez les Noirs : il faut nous entr'aider.

« — Entr'aidons-nous !

« — Souvent, on me demande un peu de médecine pour celui-ci ou celui-là. Tu comprends.



Fig. 19 — LE VIEUX SORCIER DE KAMBA. — Dessin de Mgr Le Roy.

« — Oui, pour le guérir.

« — Au contraire, pour le tuer.

« — Ah!

« — Oui. Et je serais bien content, bien reconnaissant, — si c'était un effet de ta bonté — de recevoir de ta main la médecine qui tue le monde sans bruit, sans trace, et sans faute... »

A cette requête extraordinaire, je ne puis m'empêcher de manifester mon étonnement indigné et me mets tous de suite en devoir de donner à mon « confrère » une petite leçon de morale; mais à peine ai-je commencé qu'il a déjà disparu. Que de professions tout de même il y a dans ce monde!

..

Le soir de ce jour, c'est un autre cas. Un jeune homme d'aspect simple et bon vient nous trouver :

« Je suis, dit-il, de Paré — un pays de montagnes où nous passerons — fils du chef Kimbouté, et je serais heureux si je pouvais me joindre à votre caravane pour rentrer dans mon pays. Seul, je serais pris en chemin; avec vous je n'ai rien à craindre.

« — Volontiers. Tu es fatigué de Vanga?

« — J'ai des misères.

« — Quelles misères?

« — C'est que Bohéro, l'homme de Mbaroukou, de Gassi, est venu chez nous le mois dernier, là-bas. Et il a dit à mon père : « Si tu me donnes des bœufs pour le « grand Mbaroukou, et une dent d'éléphant, je les lui « remettrai de ta part, et il t'enverra du linge gros comme « une maison. » Alors, mon père a donné l'ivoire et les bœufs, puis cinq hommes pour rapporter le linge. A Gassy, Mbaroukou a dit : « C'est bien. Voulez-vous « faire une promenade en bateau? » Moi, j'étais malade,

mais les camarades ont dit oui, et ils sont partis, et ils ne reviennent plus...

« — Où sont-ils allés ? »

« — On dit que c'est à Pemba, une terre qui se trouve en mer, de ce côté-là... Et moi je suis venu ici, et voilà qu'un Arabe veut aussi m'envoyer promener à Pemba. Je préfère rentrer à Paré... »

Ce pauvre innocent l'a manqué belle ! S'il ne nous avait pas rencontrés, lui aussi aurait été embarqué pour l'île inconnue où ses amis ont été conduits par surprise, et vendus. Pemba, c'est le tombeau des esclaves !

Il est donc convenu que ce brave sauvage restera dans notre camp jusqu'à notre départ et suivra notre caravane.

..

Notre caravane ! (*fig. 20*), je n'ai encore rien dit de la manière dont elle se comporte. Ce n'est pourtant pas que nos recrues de Mombassa laissent couler les jours sans incidents. Dès les premiers pas, c'est un abruti, né à Maka — les Français disent La Mecque — qui déclare en soufflant ne pouvoir porter sa charge et qu'il faut renvoyer; ailleurs, c'est un esclave engagé sans autorisation et que son maître fait réclamer; ici, c'est un porteur perdu de dettes qui par un hasard malheureux rencontre en chemin son créancier auquel il faut l'abandonner; chaque jour, c'est une conversation amicale qui dégénère tout de suite en dispute et une dispute qui finit par des coups; souvent, dans les villages, c'est un cas d'ivresse criarde et scandaleuse, avec accompagnement de tapage nocturne, joyeusetés bruyantes, insultes, bris de vases et aplatissements de nez; enfin, sur la route ou dans le camp, ce sont des propos auxquels il faut d'office faire mettre un terme, étant tels qu'ils feraient rougir des



Fig. 20 — PORTEURS DE LA CARAVANE SOUS LES COCOTIERS DE LA MISSION DE BAGAMOYO, d'après une photographie de Mgr Le Roy.

gorilles et même des journalistes. Mais la nuit dernière, c'était bien autre chose ! Toute cette infecte bande musulmane de Mombassa — nos hommes de Bagamayo sont relativement sages — s'est promis de nous mettre une bonne fois à l'épreuve en essayant une grève : car en Afrique la grève a cours aussi. La Civilisation pénètre... Donc, ce matin, quand je distribuerai le *posho*, le prix de la nourriture de chaque jour, le premier appelé, qui est toujours Hamisi le Borgne, devra le refuser et réclamer le double. Je suis au courant de la manœuvre par quelques mots entendus au hasard et des ouvertures explicites que m'a faites un témoin, membre de ma police secrète.

Le moment de l'appel est venu :

« — Hamisi le Borgne !

« — Présent.

« — Voici tes *pessas*. »

Hamisi, qui a bu un coup de trop pour se donner de l'énergie, prend son argent d'un air dédaigneux et le jette à travers les cocotiers en disant : « Tout ça ? Alors, va chercher des porteurs où tu voudras ! » Un instant de silence, de ce silence où l'on entend voler une mouche, se fait sur la troupe. Mais comme Hamisi allait savourer intérieurement la satisfaction d'avoir produit sa phrase, une formidable paire de gifles l'a déjà tout ébloui — il est des cas où l'Écriture dit « de se fâcher sans pécher » — et avant qu'il ait complètement repris la libre possession de ses sens bouleversés, nous sommes tous les deux devant le vénérable gouverneur, suivis de la bande qui crie : « Nous irons tous ! Nous irons tous ! » Sans que j'aie eu le temps de m'expliquer, sur un geste du vieux Béloutchi, ses soldats se précipitent sur leurs armes, et trois minutes après, tout notre monde était en prison. Ah ! lecteurs d'Europe, si chez vous vous éprouvez des retards avec la justice, je vous recommande le gouverneur de Vanga !

Mais, en somme, les plus embarrassés de cette mesure énergique, c'est encore nous; car si tous les gens nous quittent, comment les remplacer ici, où l'on ne trouve personne? Mgr de Courmont et le P. Auguste sont restés au camp. Alors n'ayant personne à qui demander conseil, j'essaie une de ces harangues antiques, comme on en trouve dans le *Conciones* et que les généraux du temps passé s'amusaient, paraît-il, à composer à l'usage de leurs soldats révoltés. Aujourd'hui que j'écris ces Commentaires, j'ai totalement oublié le texte exact de mon improvisation; mais je me rappelle vaguement que, après avoir accablé de reproches amers ce pauvre Hamisi, le plus bête de tous, je fis semblant de croire que les plus méchants étaient les plus innocents, que je pourrais les faire mettre aux fers pour le reste de leurs jours, qu'il ne tenait qu'à moi de les laisser mourir sur la paille humide des noirs cachots, mais que, ayant reçu un magnifique mouton du gouverneur, j'hésitais à les en priver tous pour la faute d'un seul... »

Ce mouton fit beaucoup d'effet.

Des avis particuliers, des remontrances amicales, de petites tapes familières distribuées sur le ventre de quelques chefs de file achevèrent la conquête de cet auditoire factieux. Bientôt Ali, un ancien matelot qui se prétendait citoyen français parce qu'il avait passé quinze jours à Mayotte et que nous avons recueilli sur notre chemin dans une *dèche* complète, Ali jura que, pour sa part, il nous suivrait jusqu'au sommet des cieux et au fond des enfers; et tout le monde en fit autant. Mais Hamisi passa, comme de juste, sa journée en prison : tant il est vrai que l'histoire est partout la même et qu'il est dangereux, quand on est un peu sot, de faire des révolutions.

Cependant nous ne devions pas avoir une paix de longue durée. Le soir de cet épisode émouvant, quand, à

la clarté des feux qui s'éteignaient, tout commençait à dormir au camp, nouveau tapage.

Nous nous levons en toute hâte et sortons des tentes. Cette fois, c'est le gouverneur en personne qui vient à nous, suivi de tous ses soldats et escorté d'une foule considérable criant à tue-tête. « Ça des hommes? hurle une voix. Ce sont de sales vaches. Je suis lié par des vaches! Ah! Sakerrapoute! » Et Ali — car c'est notre fameux Ali — les mains liées derrière le dos, se précipite à nos pieds en criant comme un possédé : « Un citoyen français! Sakerrapoute! Ah! Sakerrapoute! »

« — Qu'est-ce que tu dis, Ali? Allons! du calme...

« — Ben? je me fâche en français, comme à Mayotte. Sakerrapoute! c'est comme ça que disait le gouverneur quand ça lui arrivait... »

A quoi le gouverneur, celui de Vanga, ajoute que ledit Ali est très coupable parce qu'il a été rencontré en ville en état d'ébriété manifeste.

« — Mais il fallait le mettre en prison!

« — C'est ce qu'on a fait.

« — Et alors!

« — Et alors, un quart d'heure après, il a enlevé la porte de sa prison et il est venu la cogner contre la mienne. »

Cette histoire, qui éclaire d'un jour spécial celle de Samson, ennue beaucoup le vieux Béloutchi. Tout n'est pas rose et violette, allez! quand on est en place et qu'on a charge d'âmes. Finalement, on arrive à découvrir une maison particulière plus solide que la geôle du Gouvernement, on y loge Ali, et, le lendemain,, le calme étant fait partout, nous prenons congé de cet excellent fonctionnaire et de sa dangereuse cité.

VIII

LES PREMIÈRES MONTAGNES

Le cours de l'Oumba. — Autre physionomie de pays. — Bwiti. — Séguédyou et Taitas. — Le passage de la montagne. — La savane africaine. — A. Dalouni. — Un gros enterrement.

A 2 kilomètres à peine de Vanga, coule la rivière Oumba, profondément encaissée entre ses deux rives, à cause de l'apport considérable de sable et de limon qu'elle y a successivement déposé. En ce moment, il y a peu d'eau; mais, à la saison des pluies, elle draine le produit d'une immense vallée, à droite et à gauche, et se répand au loin sur ses bords qui sont ainsi devenus, près de la Côte surtout, de fertiles alluvions soigneusement cultivées. Nous avons pensé que, dans notre passage de Vanga à Paré, nous n'aurions guère qu'à remonter cette rivière inexplorée, ce qui aurait eu l'avantage de nous procurer tous les jours de l'eau et des vivres, sans faire de détour considérable. Mais fiez-vous donc aux intuitions géographiques, aux cartes et à la science! Nous apprenons ici que, au delà du village de *Gondja*, peuplé de Digos, les deux rives de l'Oumba sont complètement inhabitées, les Massaïs ayant pris

l'habitude de piller très fidèlement les villages qui avaient tenté de s'y établir. Du reste, de chaque côté de la rivière, la bande fertile et cultivable est assez étroite. En prenant cette direction, nous serions donc forcés de nous faire un chemin dans la forêt et de ne vivre que d'eau claire; c'est insuffisant pour nos hommes et pour nous.

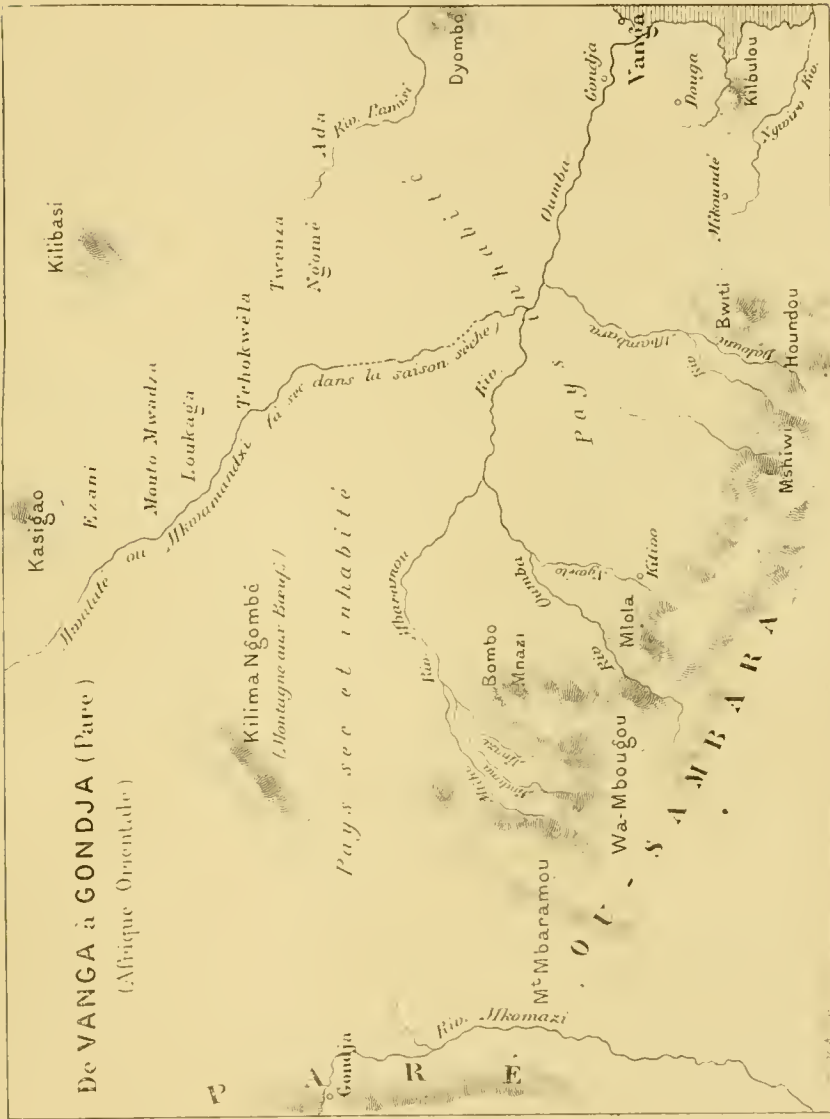
En conséquence, nous nous orientons vers le sud-ouest pour aller rejoindre la base des montagnes du pays Sambara, que nous devons longer jusqu'à Paré.

Avec notre caravane qui va lentement, il nous faut trois jours pour en atteindre les premiers contreforts, à *Bwiti*. Jusque-là, par *Douga* et *Mikoundé*, nous traversons un pays généralement sec, peu fertile, où passent de rares cours d'eau, plus ou moins saumâtres, d'où s'élèvent quelques collines, où s'étendent les grandes solitudes peuplées d'arbres souvent rabougris et croissant péniblement dans une terre rouge; çà et là, émergent le schiste et un gneiss grossier. Beaucoup de broussailles, d'épines, d'acacias, d'euphorbes, d'ampélidées, ornées parfois de quelques belles têtes de cycas¹. Dans les vallées, aussitôt qu'il y a de l'eau, surgissent les grands arbres, les lianes et les dattes sauvages². Nous trouvons cependant des villages pour camper et vivre : villages de Digos, établis ici sur des hauteurs et entourés d'estacades faites de solides morceaux de bois. En général, un sycamore ou un tamarinier est là tout près, abritant de son ombre amie le repos des indigènes et leurs propos divers. Dans ces pays du soleil, la maison, en effet, ne sert guère qu'à protéger le sommeil de la nuit, et c'est pourquoi, peut-être, elle

¹ *Encephalartoe villosus*.

² *Phoenix Senegalensis*.

est si rudimentaire. A quoi bon ces immuables maisons



de pierre, quand on a si peu de chose à y mettre, qu'on n'a point d'hiver et qu'on est si bien au grand air?

Quant à nous, c'est un vrai soulagement lorsque, après une dernière et pénible marche à travers une forêt désertique où nous n'avons rencontré, en fait d'êtres vivants, que deux magnifiques troupeaux d'antilopes — à les poursuivre inutilement, j'ai même perdu une vénérable calotte de paille qui me servait depuis sept ans! — c'est un vrai bonheur de nous trouver tout à coup en face d'une vallée où tout est verdure. Voici de l'eau enfin, de l'eau douce, claire et courante; une vraie forêt de cocotiers; du riz; des fleurs qui s'épanouissent, des insectes qui crient, des grenouilles qui chantent et là, sur notre passage, une plante qui croît en abondance et attire l'attention : c'est la Larme de Job¹, une graminée singulière, dont je n'avais encore vu les graines, d'un gris luisant, qu'enfilées dans des chapelets ou des colliers.

En face, se dresse une montagne, peuplée tout en haut de gens de Taita et plus bas de Séguédyou : c'est chez ces derniers que nous campons, au milieu d'un village. Nous sommes à *Bwiti* (fig. 21).

Ces Séguédyou sont une tribu dispersée, originaire, dit-on, des bords du fleuve Tana, d'où les Gallas les auraient autrefois chassés et qui ont formé de petites colonies en divers endroits de la Côte, au nord de Lamou, au sud de Gassi, surtout dans les environs de Tanga, où nous sommes. Ils se livrent généralement à l'agriculture ou au commerce, et presque tous ont embrassé l'Islamisme, dont ils prennent au reste ce qu'ils en veulent prendre. Leurs noms, leurs habitations, leur costume et leurs habitudes les rapprochent par là même beaucoup

¹ *Coix lacryma. L.*



Fig. 24 — VUE DE LA MONTAGNE DE BNITI (*Sambara*). — Dessin de Mgr Le Roy.

des Swahilis et n'offrent rien de particulièrement intéressant. Ils nous reçoivent bien, d'ailleurs, mais en insistant pour que nous les recommandions aux autorités allemandes de Tanga, dont ils ont une peur salutaire. De Bwiti, ils ont fait un petit centre où se tient un marché et où les indigènes des environs viennent à certains jours échanger leurs produits contre ceux de la Côte; c'est le dernier point où l'argent a cours.

Les Taitas qui sont venus s'établir ici, fuyant de chez eux les incursions et les guerres, ont choisi les anfractuosités de la montagne pour y faire leurs nids, car ce ne sont guère que des nids, ces petites cases rondes, misérables et déséquilibrées qu'on aperçoit là-haut. Leurs propriétaires cependant y vivent à peu près heureux, sauvages et libres, avec quelques chèvres, des moutons, des vaches, des haricots, du maïs, des bananes bien au-dessus des cinquante codes, des impôts, des prestations, de la surveillance paternelle de l'État et de l'explosion de dynamite.

..

Le soir, grand conseil.

Dalouni, où nous devons aller le lendemain, se trouve juste derrière cette montagne qui s'avance dans la plaine comme un énorme contrefort du pays Sambara. Prenons-nous le chemin direct par-dessus cette muraille, ou vaut-il mieux en faire le tour? D'abord, les porteurs penchent en majorité pour ce dernier parti; mais quand ils nous voient décidés à prendre le sentier de chèvres qui se déroule là-haut devant nous, peu à peu ils se décident tour à tour à nous suivre. Nous les laissons d'ailleurs parfaitement libres, et c'est pourquoi, sans doute, ils se montrent si intrépides.

Le lendemain matin, tout est prêt pour l'ascension.

Nous avons d'abord à traverser le petit torrent qui s'épanche dans la vallée, sautant gaiement à l'ombre des grands figuiers sycomores et battant de ses eaux claires les roches au milieu desquelles il a creusé sa voie. Longtemps nous le suivons, pour le laisser ensuite, et nous engager sur des pentes escarpées que nous gravissons, nous, sans trop de peine, mais où nos porteurs, avec leurs charges de 30 à 35 kilos, ahaient pitoyablement. Mais n'importe ! Est-ce pour faire les braves, est-ce pour se tromper eux-mêmes, est-ce pour oublier la fatigue ? Toujours est-il qu'ils ne cessent d'envoyer à tous les échos de la montagne des cris, des apostrophes, des rires et des chants, qui confondent d'admiration les femmes qui récoltent en ce moment leurs haricots, les enfants qui gardent leurs chèvres.

Cependant le soleil, parfois si doux dans les matinées d'Europe, commence ici de bonne heure à piquer sans merci. De plus en plus abondante, la sueur roule sur les peaux noires, le souffle devient plus bruyant dans les poitrines haletantes, finalement les plus braves se taisent.

Mais la Providence est généreuse. Au bon moment, dans un coin tout plein de verdure, où les mousses et les fougères se mêlent aux ronces et aux bananiers, voici une cuvette de granit en laquelle tombe en courant une eau si pure, si fraîche, si cristalline, qu'on ne l'échangerait pas, dans la circonstance présente, contre une égale quantité du plus fin Médoc, créé par les procédés scientifiques les plus nouveaux.

Courage ! Nous voilà sur le plateau. Le même sentier qui nous a menés jusqu'ici par des pentes plus ou moins déboisées, passe maintenant à travers une végétation libre et luxuriante, des lianes superbes, des arbres droits comme de gigantesques mâts de navire (*fig. 22*). Au



Fig. 22. — MONTAGNE DE BWITI, ARBRE ENVAHI PAR LES LIANES. — Dessin de Mgr Le Roy.

milieu de cette nature exubérante, de cette ombre, de ces paysages, de ce gazon et de ces fleurs, la marche est un repos.

Malheureusement, toute montée suppose une descente. Et c'est en trébuchant dans les racines qui, de l'autre côté de la montagne, barrent le sentier, en donnant de ci de là de vigoureux coups d'orteil contre les pierres aiguës, en roulant, en soufflant et en geignant que la caravane arrive finalement en bas, à Dalouni, saine et sauve tout de même, ou à peu près, et fière d'elle-même.

Mais je n'ai rien dit encore du panorama qui se déroule là-haut : il est magnifique dans sa sauvage grandeur.

Sur le plateau, le sol est humide, l'air frais, la végétation superbe. De ce poste d'observation qui s'avance comme un gigantesque promontoire, dominant tout, vous avez derrière vous, au sud et à l'ouest, l'énorme paquet de montagnes du Sambara; à droite, la vallée ombreuse de Bwiti où nous avons passé; à gauche, celle de Dalouni, toute pareille, où l'on va descendre, et au delà, et en face, partout ailleurs, aussi loin que la vue peut s'étendre sous ce ciel sans nuage, sur cette terre sans vapeurs, là-bas, là-bas, l'immense forêt de la savane africaine, d'un gris uniforme relevé de taches rouges, avec quelques pics isolés, jetés çà et là comme pour servir de points de repère aux éléphants qui traversent ces solitudes. Seule la rivière Oumba marque d'une ligne verdâtre son cours silencieux, d'où ne s'élève la fumée d'aucun village, où ne mûrit nulle culture et dont les eaux ne servent qu'aux troupeaux de bêtes qui, du fond de la savane, viennent la nuit s'y abreuver.

En Europe, une aussi grande étendue de pays renfer-

merait toujours quelque souvenir historique, quelque vestige du passé; il y aurait des traditions, des légendes, et parallèlement à la perspective dans l'espace une perspective dans le temps. Ici, rien de pareil : tout est sur le même plan, tout est nouveau et tout est éternel. L'homme a passé là sans doute, mais sa main n'y a rien laissé, ni palais, ni ruines, ni colonnes, ni tombeaux. A peine un étroit sentier qui, d'une saison à l'autre, se déplace ou disparaît, des villages qui se renouvellent, des champs conquis sur la forêt et que la forêt vient plus tard recouvrir, voilà l'Afrique. L'homme y passe comme la barque dans l'Océan, comme l'oiseau dans l'air.

Mais cette manière d'entendre la vie a aussi sa grandeur et nous rappelle mieux notre originelle pauvreté. Ne nous attachons pas trop à la terre : nous la foulons si peu de temps, nous y faisons si peu de chose et nous lui laissons de nous-mêmes de si tristes débris!

..

A Dalouni, nous retrouvons dans la vallée une nouvelle forêt de cocotiers magnifiques sous laquelle nous apercevons les restes d'un campement, et où nous nous établissons à notre tour. Sous les cendres des foyers abandonnés, le feu brûle encore, dans les huttes provisoires, la vermine attend de nouveaux hôtes, on ne pouvait arriver plus à propos.

Une remarque en passant. On dit qu'il faut au cocotier la proximité de la mer pour atteindre tout son développement. Peut-être; mais ici, nous sommes déjà à trois jours de marche du rivage, et ces arbres sont superbes, en plein rapport. On en a aussi sur les bords du Tanganyika. Il semble donc que le cocotier, s'il est planté dans un sol léger et frais, peut vivre et prospérer loin de la

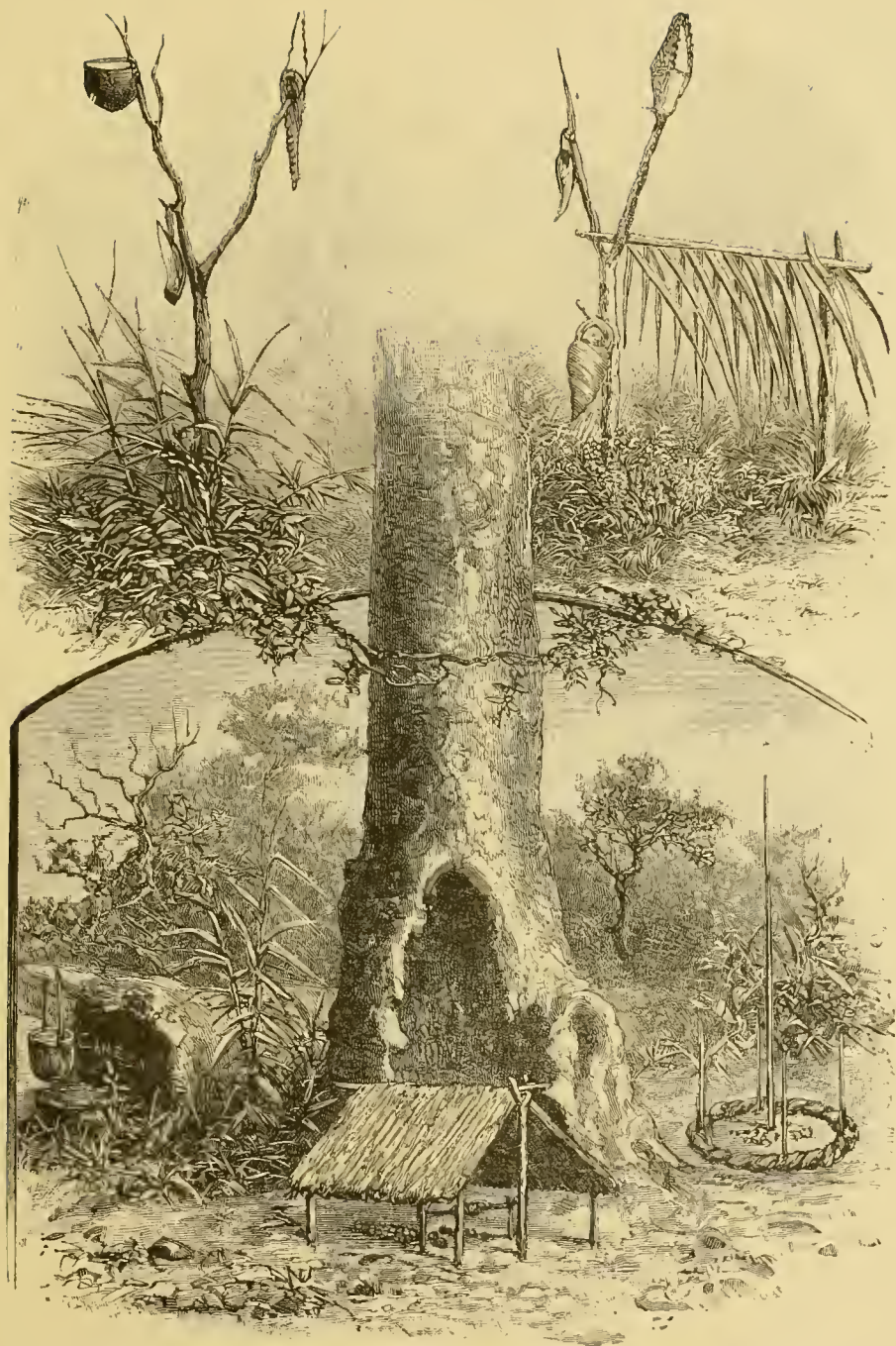
mer : ce qu'il lui faut avant tout, c'est l'eau et la vapeur d'eau.

La population de cette vallée est une petite colonie de Digos, dispersée en cinq ou six villages, mal famée et digne de sa réputation, superstitieuse à l'excès, inhospitalière, exigeante et obtuse. L'agriculture a cependant l'air d'être en honneur : les cocotiers sont très beaux, de grands champs de cannes s'étendent à côté, et les indigènes savent en extraire, en les pilant, le jus précieux qui chez les civilisés se convertit en sucre et en rhum, et chez eux en sirop et en *pombé*. Plus haut, dans les terrains moins arrosés, on cultive le sorgho, le maïs, le manioc, la patate, diverses espèces de haricots. Du reste, si les champs ne rapportent pas, ce n'est point faute d'amulettes ; on en trouve partout (*fig. 23*).

C'est, par exemple, au pied d'un grand arbre creux, une petite case destinée au *Mzimou*, à l'ombre vagabonde de quelque ancêtre ; elle y vient s'y reposer et pour s'y fixer, on lui offre un épi de maïs, quelques grains de riz, une libation de bière de sorgho ; c'est, au carrefour de deux ou trois chemins, un tortillon de paille fixé avec des piquets et renfermant une pincée de grains pour les esprits en peine ; c'est, d'ailleurs, une petitealebasse pleine de vin de palme, suspendue à un tronc d'arbre et destinée au mystérieux gardien de la cocoterie, afin que, par malice, il n'en fasse point tarir la sève ; c'est, dans les champs, un morceau de bois fourchu et garni d'objets bizarres pour effrayer, non les oiseaux, mais les maraudeurs ; c'est, à l'entrée d'un chemin de service conduisant à une plantation, une feuille de cocotier mise en travers sur deux piquets, avec coquillages et morceaux de bois taillés, pour dire que, si l'on franchit le passage, on sera infailliblement pris de maladies terribles, dévoré par les crocodiles ou mordu par les serpents.

J'ai dit plus haut que nous arrivions à propos en ce pays de Dalouni; il faut ajouter que nous arrivons pour un enterrement. Aujourd'hui même, en effet, on rend les derniers devoirs à un vieux petit chef qu'on ne paraît pas regretter démesurément, mais qui, tout de même, ayant vécu avec quelque solennité sur la terre, ne doit pas s'en aller sans pompe au pays des morts. En conséquence, son voisin, qui doit diriger la cérémonie, vient nous demander des fusils, de la poudre et du linge, le tout, dit-il, pour relever les funérailles et faire plaisir à l'ancien; nous lui accordons cette politesse qui nous en vaudra d'autres, espérons-le. Bientôt, le cortège passe, avec son mort enroulé dans une quantité considérable d'étoffes variées, les tams-tams battent aux champs, les femmes envoient vers le ciel, par intervalles réglés avec art, des roulades de cris stridents, les coups de fusil se succèdent, et l'on s'achemine ainsi vers la tombe où ce petit grand de la terre dormira son sommeil. Nos porteurs, toujours prêts à se gaudir des « sauvages » — car il est bien entendu que eux seuls dans le monde sont civilisés — seraient bien heureux d'aller prendre part à la cérémonie pour y essayer quelque sarabande de leur façon; mais nous les consignons tout exprès.

Cependant, nous ne pouvons éviter la fin. Pendant que les hommes, là-bas, remplissent la tombe de terre et rentrent au village, un nombreux groupe de vieilles créatures, ridées, parcheminées, hideuses, avec de maigres figures de sorcières, arrive se planter dans un carrefour de trois chemins en face du campement, quoique un peu loin, et là nous donne un spectacle gratuit comme Shakespeare n'en a jamais rêvé. Elles viennent



Contre les maraudeurs. Case de Mzimou (cambre d'ancêtre). Pour fermer un passage.
 Offrande de vin de palme. Offrandes de grains de maïs.

Fig. 23. — FÉTICHES DE DIGOS, DE DALOUNI. — Dessin de Mgr Le Roy.

de laver le linge du mort et le leur; et la coutume veut qu'en cette occasion elles ne soient guère habillées que de leur peau; mais — il faut se hâter de le dire — à cette distance et à cet âge leur costume n'est un danger pour la modestie de personne. Plusieurs portent des vases de terre dans lesquels elles poussent des hurlements épouvantables, d'autres ont des instruments spéciaux, et toutes obéissent à une antique mégère qui tient une corbeille remplie de coquilles et dirige les cris, la danse et la marche. En ce moment, elles sont arrivées au carrefour où doit s'achever la cérémonie. La vieille commande, son grand bras de guenon élevé vers les montagnes, ses longs doigts écartés et tremblants, sa maigre face transformée, ses yeux dilatés, sa voix aiguë sortant en ondulations étranges auxquelles répondent les cris et les gestes des femmes qui l'accompagnent.

Que disent-elles? Ah! c'est un singulier *Libera!*

Dans des termes variés et parfois si injurieux et si comiques qu'elles en rient elles-mêmes, elles enjoignent au *Mzimou*, c'est-à-dire à l'ombre du mort, de rester là où elle est, au pied de son arbre, et de ne jamais venir les tracasser dans l'existence où elle les a laissées. On lui donnera du maïs, du riz, quelques trognons de cannes à sucre, un peu de ce vin de palme qu'il a tant aimé; s'il veut courir la pretantaine, qu'il aille dans les montagnes, qu'il se divertisse au désert, qu'il s'amuse dans les baobabs de la forêt, qu'il aille roupiller de jour et de nuit dans les bois, mais qu'il laisse désormais tranquilles les hommes, les femmes et surtout les petits enfants du village! Sa place est prise!...

Ces tendres objurgations durent longtemps, et l'on peut même deviner que, dans cet étrange monologue entrecoupé régulièrement d'une sorte de refrain variable répété par le chœur des assistantes, il y a place pour

nombre d'allusions fines et de brûlantes épigrammes à l'adresse du vieux chef qui cependant, lui aussi, « fut bon père et bon époux ». Mais à la fin, la maîtresse des cérémonies, recueillant toutes ses forces et lançant une dernière bordée de cris stridents auxquels répondent immédiatement d'épouvantables hurlements dans les terrines, jette aux quatre vents du ciel les blanches coquilles de son panier, on brise tous les vases, et la bande se disperse.

Un grand devoir est accompli!

IX

LA MARCHÉ AU DÉSERT

Médecin et dentiste. — Chez les voleurs de grand chemin. — La marche de nuit. — Sur un pavé de fer, à midi. — Le désert de Gourouva.

Nous nous sommes arrêtés deux jours à *Dalouni*, dans le but principal de nous procurer des vivres et des calchasses, ces dernières pour y mettre des provisions d'eau, car nous avons devant nous un redoutable désert à traverser. Vivres et calchasses ont été difficiles à obtenir chez cette population mal commode, incivile et mendicante. Le plus calme de nos porteurs a même cru de son devoir de m'adresser à ce sujet des observations respectueuses.

« — Comment! m'a-t-il dit, voilà des sauvages qui ne veulent rien nous vendre, et quand ils viennent ici promener leurs maladies, tu les guéris pour rien! C'est ridicule, à la fin... »

Il est certain que, dans le pays digo, la médecine gratuite a un succès marqué. Les malades, c'est-à-dire ceux qui le sont, l'ont été ou craignent de l'être, viennent nous trouver en foule, et ils ont en nos petites bouteilles une foi si touchante! Voici, par exemple, un vieux

lépreux, qui m'amène sa digne épouse. Elle est aveugle. « Il y a huit ans, dit l'ancien, que ses yeux sont éteints; il faut que tu nous les rallumes! » Je confesse modestement que je n'ai pas ce pouvoir; on ne me croit pas. J'ajoute que j'ai d'ailleurs oublié à Zanzibar la médecine qu'il réclame : « Et cette bouteille, reprend le bonhomme en me montrant un flacon d'acide phénique, est-ce que c'est pour les singes? » A bout d'arguments, j'applique à la vieille un peu de coton mystérieusement passé dans de l'eau claire, je donne à son mari trois pilules de biscuit détrempé, et j'annonce que, si dans huit jours, ils ne sont pas guéris l'un et l'autre, c'est que probablement ils ne le seront jamais. Pauvres bonnes gens! Ils auront au moins dans leur vie toute une semaine d'espérances!

Mais il n'est pas toujours possible de satisfaire ainsi sa clientèle. Hier, un enfant s'est approché : sans mot dire, il a ouvert devant moi sa petite bouche toute ronde, fermé un œil, fait une grimace et donné un coup de langue sur une dent qui branlait. Ce cas était moins compliqué que le précédent, et il a suffi de cueillir le petit morceau d'ivoire entre le pouce et l'index. Immédiatement le bruit de cette merveille se répand, et en moins d'une demi-heure, j'ai devant moi toutes les mâchoires du pays. La plupart de ces bonnes gens n'ont aucune plainte à formuler contre leur double râtelier, mais on me prie d'arracher quand même pour les douleurs à venir. Ah! le beau pays pour les artistes sur dents!

Mais voilà que, à la fin, une pratique se présente à laquelle je n'aurais jamais osé penser : c'est Séliman en personne, notre antique et glorieux cuisinier. Depuis cinquante ans environ, affirme-t-il, il y a par là une dent qui lui fait mal, par instants, et puisque l'occasion s'en présente, c'est aujourd'hui qu'il est décidé à la

remercier de ses services. A l'appui de son assertion, il ouvre une bouche épouvantable; je recule d'horreur. Il fait un pas en avant. Grand Dieu! serait-il devenu anthropophage!

Rassuré enfin, je me porte devant l'ouverture et considère à loisir ce musée étrange. Il y a de tout là-dedans : une langue extraordinaire, rappelant assez bien la semelle d'un soulier de gendarme, se meut frétilante sous un palais en ruines; des molaires énormes, jaunes, blanches, rouges, vertes, s'en vont dans toutes les directions comme des souches de vieux bois taillis; d'autres dents de formes inconnues dans l'anatomie humaine poussent ici et là; puis de larges espaces vides; et là-bas, tout seul en son coin, l'objet hors d'usage qu'il s'agit d'extirper.

En un moment rapide comme l'éclair, la pensée se reporte aux jours lointains où, petit garçon déjà bien aventureux, on aimait tant à parcourir les foires du pays bas-normand et à s'arrêter devant ces voitures superbes où un grand homme, surmonté d'un grand casque qui l'était d'un grand panache, parlait si éloquemment aux foules assemblées. Poussé par l'irrésistible passion d'être utile à l'humanité souffrante, il parcourait ainsi l'univers pour arracher les dents gâtées. Et je le revoyais qui, d'un geste magnifique, plongeait la main dans une vaste corbeille et en retirait des milliers de molaires, d'incisives et de canines, preuves de ses exploits : « En voici une de la reine Victoria!... Celle-ci, Messieurs, vient du Sultan de Constantinople. Et cette autre, à qui croyez-vous qu'elle ait appartenu? Eh! bien, vous ne le devinerez jamais : vous êtes trop bêtes! C'est une dent fossile que j'ai retrouvée dans la mâchoire de Noé!... »

Et il ajoutait, ce grand homme, en remuant par

poignées des louis d'or que j'ai soupçonnés depuis être des centimes et des sous tout neufs, il ajoutait : « N'allez pas croire au moins que je suis amené ici par un vain désir du lucre ! Messieurs-Dames, je suis un philanthrope, je fais le bien pour le bien. Donc, gardez vos sous, mais donnez-moi vos mâchoires !... »

Et pendant que les tambours et les trombones de l'artiste grondaient tout en haut de la grande voiture, un petit bonhomme montait, avec sa blouse bleue passée sur un paletot noir, avec son chapeau rond posé modestement sur le ventre, avec sa tête originale, d'une naïveté si expressive. Et l'ayant fait asseoir, l'artiste lui tenait la bouche ouverte toute grande devant l'assistance émue : « Messieurs-Dames, vous voyez cette ouverture ? C'est une infection !... C'est l'authentique étable d'Augias, ouisque dans laquelle, pour l'approprié, Hercule aurait besoin de faire passer le fleuve du Mississipi !... »

Ah ! qu'il y avait de belles choses dans ce temps-là dans les foires du pays et que les dentistes y étaient éloquents ! Pour ma part, jamais je n'aurais osé ambitionner, à cet âge, de partager un jour la gloire d'un si grand homme. Et pourtant !... Voici devant moi une foule pareille à celle qu'il rassemblait, et, comme son petit homme à la blouse bleue, Séliman attend, bouche béante. Mais la grimace est telle que Mgr de Courmont s'est retiré sous sa tente pour ne pas compromettre la situation par des rires intempestifs ; le P. Auguste, moins réservé, part en un éclat prolongé et bruyant ; les porteurs en cercle ne peuvent retenir une manifestation de douce gaieté ; les indigènes des villages voisins, massés par groupes sous le grand tamarinier qui nous prête son ombre, participent à la joie commune. Enfin, en présence de cette assistance aussi nombreuse

que joviale, je retrousse solennellement mes manches, je m'arme d'une pince à insectes, je presse, je tire, et... Séliman fait par terre une culbute épouvantable! — Mais je l'ai, la dent. Avec une vivacité juvénile, son propriétaire se relève, se jette dessus, la lie solidement dans un vieux morceau de linge et, tout en crachant largement sur les pieds de l'assistance, court immédiatement à sa cuisine où l'appelle une forte odeur de brûlé. « Pourvu, fait alors Monseigneur en manière de conclusion, que, dans le gigot de chèvre de ce soir, nous ne retrouvions pas, en guise d'ail, cette vieille molaire! »

..

En sortant de *Dalouni*, nous traversons d'abord la petite rivière de ce nom et, une demi-heure après, celle de *Mbambara*; les deux se réunissent et coulent vers l'*Oumba*, mais sous ce soleil et sur cette terre, elles n'ont vraisemblablement la consolation de l'atteindre que pendant la saison des pluies.

Et maintenant préparons-nous; le pays qui s'ouvre est le désert. A notre gauche, de hautes montagnes jetées par paquets l'une sur l'autre; à droite, la plaine sans eau; et, sur l'aride sentier que nous suivons, des arbres rabougris, clairsemés, une herbe jaune et rare, par endroits des bosquets étranges faits d'un enchevêtrement épouvantable de lianes, d'euphorbes, de buissons de tout genre, où les épines paraissent avoir remplacé les feuilles. L'une de ces plantes est surtout caractéristique : c'est une Passiflorée¹, dont le pied tuberculeux, rond, énorme, couché sur le sol comme un potiron de grande taille — il y en a d'un mètre de

¹ *Adenia globosa*, Engler

diamètre — donne naissance à plusieurs lianes d'un beau vert de houx qui couvrent parfois une étendue très grande sur laquelle elles rampent, se tordent, montent, redescendent, s'entrelacent et forment à elles seules une jungle si compacte qu'un oiseau même a peine à y pénétrer; là-dessus, des épines à profusion, longues et droites, et, à la base de chacune d'elles, deux feuilles rondes, mais si petites, si rudimentaires, que l'œil les cherche et les distingue à peine. La fleur est blanche et peu apparente; le fruit est de la taille d'une groseille.

Le sol qui produit ces horreurs est sablonneux, pierreux, reposant sur des roches de grain très grossier et de couleur uniformément grise. Parfois cependant on trouve de grands espaces rouges, chargés d'oxyde de fer.

Vers 11 heures, nous arrivons à un petit torrent ombragé de grands sycomores, où je tue quelques pigeons verts qui nous serviront de diner; l'endroit s'appelle *Kikoumbi*, c'est-à-dire *Passage (des Massaïs)*. Le lit de la rivière est à sec, encombré de pierres énormes; mais on dit qu'en la remontant nous trouverons de l'eau — ce qui est vrai. — Dans la montagne de *Mshivi* d'où elle descend, des *Taitas* qui s'y sont établis pour piller les petites caravanes nous fourniront des vivres. On tire en conséquence quelques coups de fusil pour avertir ces obligeants détrousseurs que nous sommes là et les inviter à nous faire une petite visite.

Vain espoir. A la fin, cinq ou six porteurs s'aventurent dans ces gorges reculées et le reste de la caravane s'installe pour prendre un repos sommaire et repartir ce soir pour une marche de nuit.

Nous passons ainsi l'après-midi, sans nouvelle aucune des hommes qui sont allés là-haut; ces montagnards les auraient-ils pris, retenus, mangés? C'est possible, puis-

que c'est leur métier. En conséquence nous nous disposons à aller faire de ce côté une reconnaissance armée, lorsque tout à coup nous entendons des cris et des chants sortir du torrent; ce sont nos explorateurs qui reviennent chargés de vivres, de grains, de miel, de poules, de citrouilles et de Calebasses. Les coups de fusil que nous avions tirés avaient convaincu ces gens qu'une forte expédition venait venger les Arabes qu'il leur était arrivé de détrousser dernièrement, et ils s'étaient enfuis, mettant en sûreté les troupeaux de chèvres, de moutons et de vaches qu'ils entretiennent sur ces hauteurs. Et c'est à les rappeler que nos hommes avaient passé tout leur temps.

A 6 heures du soir nous partons. En face, le soleil disparaît derrière une montagne que nous devons tourner. Comme un œil immense, son globe rouge nous jette un dernier regard par-dessus la grande muraille, puis s'enfonce tout d'un coup, laissant les ombres indécises couvrir encore quelque temps l'espace, jusqu'à ce que la lune le remplace au ciel pour nous guider dans cette marche aventureuse.

Mwalimou, notre guide, a eu grand soin de faire à sa troupe ses recommandations :

« *Wangwana*, mes frères, écoutez bien.

« Nous allons passer une nuit de misères. Mais il le faut pour abréger la marche de demain et traverser le grand désert de *Gourouva*. Écoute-moi donc, *Toumbo-Roumbo!*... Le grand désert de *Gourouva*... Suivons-nous tous, l'un derrière l'autre, doucement, sans une parole, sans un bruit, sans éternuer, sans cracher. Si l'un ou l'autre a besoin de s'arrêter, un vrai besoin, il dira : « J'ai un vrai besoin ! » Et tout le monde s'arrêtera. Et quand

il repartira, tout le monde repartira. Car ce serait dommage s'il était gobé par un lion; comment ferait-on pour porter sa charge? Qu'est-ce qui réclame?... Sans un bruit, sans éternuer, sans cracher... Car si les buffles nous entendent, ils vont se dire : « Qui est-ce qui passe là? » Et ils vont se jeter sur nous, et ils vont nous éventrer... Sans un bruit... Les rhinocéros de même, avec leurs cornes. Ah! je voudrais t'y voir, toi, *Toumbo-Roumbo*, dans une corne de rhinocéros, de part en part, grand sot!... Allons, *Wangwana*, mes frères, c'est entendu : tous à la file, doucement, sans un bruit, sans tousser, ni éternuer, ni parler, ni siffler, ni cracher!... »

Après cette improvisation brillante, la caravane se met en marche dans un ordre parfait. Malheureusement, à vingt pas de là, un porteur s'empêtre dans une racine et roule avec sa charge sur son voisin qui roule sur un autre qui roule sur un troisième, comme dans un jeu de quilles; d'où cris et rires à réveiller tous les échos. Le guide se fâche, recommence sa harangue, et l'ordre se rétablit pour ne se plus troubler que de temps à autre, quand, par exemple, un homme s'endort tout en cheminant et tombe sous son fardeau.

Marche intéressante cependant que celle d'une nuit pareille, à travers cette forêt et ce silence! A nos pieds, le sentier paraît à peine, là-haut le ciel se couvre d'étoiles innombrables, les nuages qui passent en courant devant la lune jettent tour à tour devant nous l'ombre et la clarté, les arbres prennent des formes fantastiques, la vue plonge dans des profondeurs inconnues et mystérieuses, les chansons variées des insectes s'élèvent de partout, douces, perçantes, saccadées, monotones; c'est un vrai concert. Parfois le cri de l'hyène, comme un long ricanement, nous arrive de loin, ou, plus rapproché et plus sinistre, un bruit sourd, indistinct, quelque chose

comme un grognement, un souffle, des herbes froissées, font penser à la présence de quelque grand fauve. Et la caravane, silencieuse, glisse toujours, toujours, doucement, les pieds nus sur l'étroit sentier, comme une longue procession d'ombres...

Alors l'esprit se recueille sans effort et l'âme monte d'elle-même vers Celui qui créa toutes ces choses, qui du commencement jusque aujourd'hui les a suivies dans leurs développements séculaires et les recouvre encore de sa paternelle Providence.

L'activité de l'Univers ne connaît pas de repos. Et pendant que, dans sa liberté simple et fière, le missionnaire s'en va au cœur de l'Afrique, le long des chemins que la lune éclaire, voilà que l'herbe respire et l'arbre pousse, l'insecte chante, l'oiseau se repose, le fauve cherche sa pâture, les Noirs dans leurs villages dansent au son des tambours et, par le reste du monde, dans les grandes villes et les riches campagnes, l'un dort pendant que l'autre travaille, le malade appelle les premières heures du jour, l'ouvrier est à son œuvre, le soldat à son poste, le financier à son coffre, le moine à sa prière, l'impie à son blasphème. En ce moment-ci, pendant que j'aligne mes pas dans la nuit silencieuse, il se commet peut-être des atrocités sans nom; l'un jouit grassement de la vie, l'autre attache au clou la corde où le désespoir va le pendre, un enfant naît, un vieillard meurt, ici l'on adule, là on conspire, ailleurs on danse, ailleurs on s'égorge... Que sais-je encore et qui donnera la somme de tout ce qui se fait sur terre, à la même minute, pendant que la lune l'éclaire d'un côté et le soleil de l'autre? A la fin des temps, Dieu fera l'addition de ces pensées, de ces paroles, de ces actes : l'important est que notre compte y fasse bonne figure...

..

Vers minuit, nous arrivons à une sorte de grande clairière où nous nous arrêtons enfin.

En un instant, les feux flambent de toutes parts, chacun s'est vite trouvé un lit provisoire, et en moins d'un quart d'heure les ronflements consciencieux témoignent déjà de la bonne volonté qu'on a de dormir.

..

A trois heures du matin, Mgr de Courmont est de nouveau sur pied : comme tous les jours, il dit la sainte messe sur son autel portatif, et quand il a fini, les francolins gloussent déjà dans les herbes, les porteurs s'étirent et Séliman présente une potion noire qu'il affirme être pour l'usage interne : c'est du café selon sa formule. Nous absorbons le plus clair de ce breuvage, et le soleil n'a pas encore paru derrière nous que nous sommes en route.

*
* *

La fraîcheur du matin dure peu. Point de rosée sur les feuilles : la journée sera dure. Au reste, à mesure que nous avançons, le paysage devient de plus en plus triste. A droite, c'est toujours la même chaîne de montagnes; mais ici elle s'élève comme un mur, sans rien qui en tapisse l'uniformité désolée. La plaine a une physionomie pareille. Partout le sable roulé des montagnes s'y mêle au minéral, on marche péniblement sur ce sentier en coupant des lits de torrents desséchés où l'eau a passé comme dans des canaux, et l'œil se fatigue vite d'avoir toujours devant lui ces étendues

stériles, couvertes de rouille, pavées de fer. Quelques



Fig. 24. — SOUS L'ACACIA PARASOL, DANS LE DÉSERT DE GOUROVA.
Dessin de Mgr Le Roy.

maigres touffes de graminées se dressent çà et là; des acacias parasols (*fig. 24*) étendent seuls dans le désert

leurs têtes à peu près vertes; des euphorbes arborescentes, spéciales à ces solitudes (*fig. 25*), se dressent parfois devant nous; une flore particulière s'est acclimatée en cet affreux pays, mais les feuilles grillées, recoquillées, faisant peine à voir, en disent assez les souffrances. On ne voit aucun animal courir dans ces plaines, nul battement d'ailes ne trahit la présence de l'oiseau, aucun bruissement d'insecte n'anime ce morne paysage, la brise elle-même se fait.

..

A mesure que le jour avance, le soleil devient plus ardent, la route surchauffée brûle la plante des pieds, le regard fatigué ne distingue devant lui qu'un étrange miroitement, le sol est rouge, la brousse est grise, et là-dessus, tout en haut, le ciel lui-même semble réfléchir les rayons implacables de son astre en feu comme un immense bouclier d'argent.

..

La caravane, dispersée, avance avec une sorte de désespoir, lentement, sans un mot. Seulement, de temps à autre, un porteur à bout de forces jette son fardeau et tombe dessus : le malheureux a trouvé l'ombre d'un acacia et il espère que, comme celle de la tombe, elle lui sera légère. Hélas! elle est bien légère, en effet, l'ombre de l'acacia. Mais enfin c'est un prétexte pour reprendre haleine, et nous en usons nous-mêmes quelquefois.

Peu à peu cependant, le sol paraît devenir moins dur à la végétation qui l'habite, et vers midi on nous signale à l'horizon une ligne qui paraît verte.

C'est *Kilivo* et sa rivière où l'on a dit que nous devons camper : Courage!



Fig. 25. — EUPHORBE DU DÉSERT GOUROVA. — Dessin de Mgr Le Roy.

Les plus intrépides pressent le pas, et à mesure qu'ils

arrivent, s'étant désaltérés, nous les renvoyons avec des Calebasses pleines d'eau à la rescousse de leurs camarades épuisés.

Dans la soirée, tout le monde a rallié le campement : nous avons traversé le désert de *Gourouva*.

X

LA VALLÉE DE L'OUMBA

Les sources de l'Oumba et son cours. — La vallée, son aspect, ses habitants. — Une réunion contradictoire. — L'Islam.

A partir de *Kitivo*, le pays change complètement d'aspect. Ici, les rivières descendent de la montagne et elles apportent avec elles la fraîcheur, la fertilité, la verdure et la joie, parfois aussi la fièvre. L'*Oumba* ramassant toutes ces eaux, les distribue libéralement à qui veut en prendre et emporte le reste dans le désert qu'il coupe en deux; elles ne serviront plus désormais qu'à abreuver les troupeaux de bêtes sauvages et, tout près de la mer, à fertiliser les champs de Vanga.

La vraie source du fleuve (*fig. 26*) est sur le plateau Sambara, là-haut, dans la grande forêt de *Handei* : il descend le long de la montagne dans une gorge qui se voit très distinctement d'en bas et reçoit trois principales rivières : le *Ngwélo*, le *Kivingo* et le *Mbaramou*, qui en emportent beaucoup d'autres.

A *Kitivo*, le baromètre anéroïde donne une altitude de 389 mètres.

Ainsi arrosées, toutes ces vallées ont une végétation

superbe. Dans les lambeaux de forêt qui restent encore, on peut marcher tête nue sur un sol uni; le soleil se devine mais ne se montre pas. Seules les lianes barrent le passage, et il y en a parfois d'énormes; on en voit le pied, mais il est impossible de dire jusqu'où elles vont tendre leurs câbles, leurs cordes et leurs fils. Dans la tête des grands arbres qu'elles enlacent et sur lesquels elles s'en vont chercher la lumière, on les perd de vue.

L'homme n'a pas manqué de venir utiliser le riche humus que la végétation dépose. Chaque année, il abat un bout de la forêt, quitte à la laisser repousser derrière lui. On coupe le sous-bois, on coupe les herbes, on coupe les lianes, on coupe tout ce qui est accessible à la faucille, au couteau, à la serpette et à la hache. Mais les grands arbres défient ces petits moyens; alors, on leur enlève une bande circulaire d'écorce et on les laisse mourir, ou, s'ils tardent trop, on ramasse en tas, à leur pied, des branches sèches, de l'herbe, des feuilles, et on y met le feu. Nous avons passé à travers une forêt exploitée de cette façon; le sol était nu et les grands arbres se dressaient desséchés, droits comme des mâts, magnifiques, sans une feuille, sans une brindille verdoyante, sans un oiseau, blancs et tristes. Cela fait peine à voir; mais nul Africain n'a jamais eu pitié des arbres, rarement des bêtes, et pas souvent des hommes.

La population de la vallée est très mêlée; on trouve des villages de *Sambaras*, de *Zigouas*, de *Kambas*. Les uns et les autres vivent même parfois dans la même enceinte. Chaque région a son chef distinct auquel s'adresse l'étranger qui veut s'établir en cette fertile oasis; mais la naturalisation s'obtient aisément. Au reste, les divers villages se ressemblent à peu près; une estacade les entoure, avec généralement un fourré impénétrable d'épines et d'euphorbes; en dehors, un hangar ouvert,

parfois remplacé par un grand arbre à la tête ombreuse, sert de lieu de réunion aux hommes qui s'y rassemblent



Fig. 26. — LES SOURCES DU FLEUVE OUMBA. (*Sambara*). — Dessin de Mgr Le Roy.

pendant la chaleur du jour pour parler, plaisanter, discuter, philosopher et médire du prochain, tout en tressant des nattes, des sacs, des paniers, etc.; pendant ce temps

les ménagères sont à l'ombre des cases sous les varan-
gues, écosant des pois et mouchant les enfants, comme
partout.

Les maisons sont rondes. Par endroits, se dresse au
village un tronc d'arbre chargé de grains, maïs en pa-
quets, haricots en sacs, qu'on conserve à l'air libre (*fig. 27*).



Fig. 27. — Réserve de maïs, conservé à l'air libre, à l'abri des insectes
et des rats.

A l'entrée de la cité, devant la porte (*fig. 28*), une longue
perche armée d'un coquillage défend la population contre
les incursions de l'ennemi. Malheureusement, il en est de
cet épouvantail comme de ceux qu'on met dans les
champs pour effrayer les oiseaux; il y a des oiseaux peu
scrupuleux qui viennent piller le champ en se moquant
du bonhomme de paille.

Ces gens ne nourrissent que très peu de gros bétail,
afin, disent-ils, de ne point attirer les Massaïs, car les

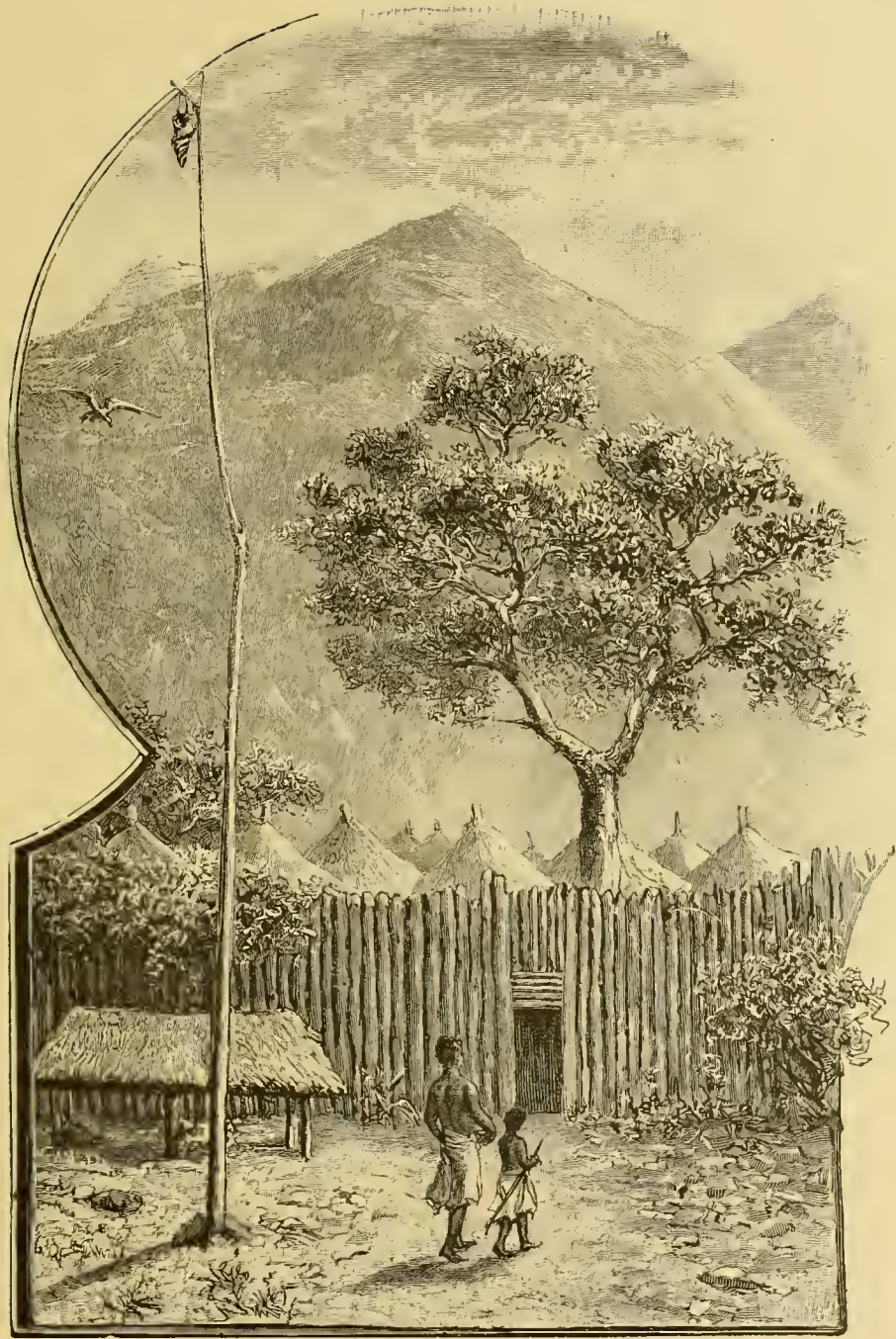


Fig. 28. — ENTRÉE DE VILLAGE A KITIVO (*Sambara*). — Dessin de Mgr Le Roy.

vaches attirent les Massaïs comme le lait fait des serpents. Ils ont des chèvres, des moutons, des poules, des petits chiens. Parfois une antilope du désert, un sanglier du bois, un rat des champs vient rehausser leur menu qui, du reste, est souvent arrosé d'un excellent *pombé* où entre le jus de la canne à sucre.

..

Sur le haut plateau du *Sambara* que nous apercevons d'ici, erre une autre population très peu connue : les *Mbougous*. Ils parlent, dit-on, un mélange de *paré* et de *massaï* et se livrent presque exclusivement à l'élevé du bétail. Ce sont de beaux hommes, maigres et élancés; mais on les voit rarement dans la plaine, où la fièvre les attend. Hélas! quand pourrons-nous les voir de plus près pour leur porter la seule chose qui leur manque, et la seule nécessaire?

..

Nos hommes vont mieux. L'influence de la Côte est fatale à cette pègre musulmane : nous le voyions, nous le savions, mais nous ne pouvions rien y faire. Maintenant que nous avons mis le désert entre Vanga et nous, nous n'avons plus à craindre qu'ils nous quittent, d'autant que, au fond, ils se trouvent excellemment bien en notre compagnie. La plupart d'entre eux ont déjà couru l'intérieur avec des explorateurs européens, avec Stanley, Thomson, Téléki, etc., et leur dos porte encore les traces des coups de cravache qui s'y sont abattus : ils s'étonnent, cette fois, de n'avoir point jusqu'ici reçu d'avances de cette nature. Mais on ne saurait leur promettre qu'il en sera toujours ainsi.

En paix avec nous, entre eux ils sont en guerre. L'ori-

gine de la querelle est cette fois de nature théologique ; elle remonte à quelques jours déjà et a commencé par une chèvre. Il faut raconter cela.

Nous avons donc reçu cette innocente dans un village ami, et, par bonté de cœur, nous l'avions donnée à nos hommes : Séliman s'était seulement réservé un gigot pour nous, et, vu l'état de sa mâchoire, un morceau de foie pour lui. Tout le reste devait être partagé entre les divers carrés ou *Kambis* de la caravane, qui sont au nombre de cinq :

Le carré de *Fardjattah*, composé de huit vieux esclaves musulmanisés des campagnes de Bagamoyo, gens calmes un peu bêtes et pas méchants ;

Celui de *Mpenda-Safari*, comprenant des jeunes gens de l'Intérieur, remuants, tapageurs, dernièrement arrivés à la Côte où, pour la forme, ils se sont laissé enrôler dans l'Islam ;

Celui de *Daringo*, groupe d'indépendants ;

Celui de *Mbéga*, païens réfractaires au Coran, bons enfants ;

Enfin celui de *Hamis*, ramassis de Mombassiens crapuleux, musulmans enragés, les purs des purs.

Ainsi, chaque carré a son chef, son campement, son esprit, ses principes et sa marmite. Quand on distribue du linge et des perles de verre, c'est au chef qu'on les donne pour qu'il les répartisse ; quand on remarque un manquement, c'est à lui qu'on s'adresse ; quand on tue une bête, c'est à lui que revient la part cédée, toujours faite proportionnellement à l'importance de son groupe.

Or, cette première chèvre ayant été abandonnée à la caravane, Ali, du carré de Mombassa, celui-là même qui renouvela dernièrement à Vanga les merveilles de Samson, Ali s'en empara, l'égorgea et la divisa, sous le prétexte modeste que lui, seul avec les camarades de son

groupe, possédant la plénitude de la perfection musulmane, l'animal devait être tué de ses mains, pour ne pas être souillé. Seulement, les parts étant faites, on remarqua que cette chèvre extraordinaire n'avait ni cœur, ni foie, ni poumon, ni pattes, ni tête...

Le jour d'après, un mouton nous ayant été pareillement donné par un chef, les néophytes de Mpenda-Safari, heureux de s'exercer et de partager à leur tour, égorgèrent la bête. Là-dessus, grand tapage. « Sale charogne! s'exclament les gens de Mombassa : elle est crevée entre des mains impures. Plutôt mourir que d'en manger! » Les vieux esclaves de Bagamoyo ont bonne envie d'y mettre la dent, mais, par respect humain, ils affirment que cette viande est aussi contraire à leur conscience. Les indépendants trouvent la bête belle et bonne. Les païens affirment avec une audace scandaleuse que lors même qu'elle serait morte depuis quatre jours, ils ne la laisseraient pas perdre pour si peu. D'où discussion, discorde et injures.

Une autre fois, nous recevons un vieux bouc. Les purs de Mombassa l'égorgent, mais, pour se venger de l'affront qu'on leur a fait, les autres crachent dessus.

Aujourd'hui, voici la querelle qui recommence, les Mombassiens tenant pour abominable tout animal que leurs mains sacrées n'ont pas tué. Mgr de Courmont dit son bréviaire, assis sur un tronc d'arbre; le P. Auguste montre à Séliman la manière d'éplucher des oignons sans pleurer; pour moi, j'écoute le débat et insensiblement m'y trouve mêlé.

« — Par ainsi, mes garçons, vous ne mangez que de la viande pure?

« — Toujours.

« — Et la viande pure, c'est...

« — C'est celle d'une bête qu'un vrai musulman a

égoûcée, en se tournant du côté de *Maka* (la Mecque) et en disant : *Bismillah!*

« — Ah! oui, par exemple, un cochon que je tourne du côté de *Maka*...

« — Oh! là! là! de n'importe quel côté, celui-là ne vaut jamais rien!

« — Il y a donc des animaux purs et des animaux impurs?

« — Mais oui!

« — Les rats, les chats, les chiens, les singes?...

« — Impurs.

« — Le chameau?

« — Pur, tout ce qu'il y a de plus pur : c'est la viande de Mohammed!

« — L'hippopotame?

« — Pur... Non! impur... Enfin... »

Ici, le cas est embarrassant et les avis sont partagés. Hamis, le chef de la bande, vient à la rescousse et donne le principe :

« — Écoute bien, me dit-il, voici la règle qui t'éclairera : toutes les bêtes sont pures qui, après avoir mangé, font de la bouche comme ceci; — et il fait les mouvements d'une vache qui rumine; — les autres, non.

« — Alors, dis-je, pourquoi manges-tu les poules?

Cette question jette l'argumentateur dans une grande perplexité. Les musulmans sont visiblement gênés, les païens exultent, et mon ami Mbéga reprend triomphalement :

« — C'est cela, pourquoi manges-tu les poules?

« — Et pourquoi, fait un autre, n'égoûtes-tu pas les poissons?

« — Les poissons, reprend Hamis qui a retrouvé son aplomb, ce ne sont pas des bêtes; et quant aux poules, eh bien! les poules ruminent!

« — Les poules ruminent ?

« — Aussi sûr que c'est sûr; elles ruminent un peu; mais, comme elles ne font cela que la nuit, nous ne les voyons pas bien.

« — Au fond, conclut Mbéga d'un air goguenard, cela peut tout de même leur arriver de temps en temps, quand elles tetent!

Sur cette remarque ingénieuse, je continue :

« — Voyons, Hamis, qui est-ce qui a fait toutes les bêtes, pures et autres ?

« — C'est Dieu.

« — C'est Dieu, tu as bien dit. Or, Dieu qui est tout grand, tout parfait, tout bon, peut-il faire quelque chose d'essentiellement sale? Il ne le peut pas. Si quelqu'un fait une chose sale, c'est qu'il est sale lui-même. Lors donc que toi, Hamis, et toi, Ali, et toi, Abdallah, vous dites des bêtes créées par Dieu : celle-ci est pure et celle-là ne l'est pas, vous jugez l'œuvre de Dieu et vous blasphémez. Dieu a bien fait tout ce qu'il a fait; seulement, c'est à nous à voir ce qui nous convient et ne nous convient pas comme nourriture, médecine, boisson et le reste. »

Après un silence embarrassé, Ali, qui est un malin, répond avec assurance :

« — Ce n'est pas nous qui avons fait la loi, c'est Mohammed. Il n'y a rien à dire à cela!

« — Il y a beaucoup à dire, Ali. Qu'est-ce que Mohammed lui-même pour faire à Dieu des observations sur les animaux qu'il a créés? Diras-tu que Mohammed a reçu cette loi de Dieu?

« — Précisément, maître, je n'y avais pas pensé!

« — Eh bien, s'il a reçu cette loi de Dieu, il aurait dû nous en donner des preuves, faire des miracles, ressusciter des morts... Au lieu de cela, il n'a jamais fait que piller des caravanes, rêver que la lune lui passait dans la

manche, monter au ciel sur une jument. Après quoi, il disait : « Si vous ne me croyez pas, je vous coupe le « cou ! » Est-ce là une manière de faire les choses, voyons ! quand on est véritablement envoyé de Dieu ? »

Silence général. Les païens sourient d'aise, mais les musulmans sont consternés. Je reprends :

« — Puisque vous ne pouvez pas répondre, je vais le faire pour vous ; écoutez bien. Il y a longtemps, très longtemps, Dieu créa le monde et tout ce qu'il y a dedans, dessus et dessous. Et tout ce qui tomba de sa main est bon, du moins, pour ce qu'il a voulu en faire. Et au-dessus des pierres, du plomb, du fer et de l'argent, au-dessus des herbes, au-dessus des bêtes, il plaça l'homme et il lui dit : « Tout cela est pour toi. Sers-t'en, soit pour te nourrir, « soit pour te guérir, soit pour embellir ton séjour qui « sera, par ailleurs, bien assez triste. Mais pas d'excès : « prends ce qui t'est bon pour une fois, laisse le reste « pour plus tard. Voilà une femme, rien qu'une : elle sera « ta compagne dans la vie, mais pas ton esclave. Les « chèvres marcheront en troupeau, avec le bouc ; mais « les hommes iront famille par famille, le père, la mère « et les enfants. Et vous serez tous frères, et vous m'ado- « rerez, et vous me servirez, et vous ne tuerez point, et « vous ne volerez point, et vous ne ferez point d'adultère. « Et, à mesure que chacun mourra, je demanderai compte « à son âme de ce qu'il a fait pendant son passage à « travers la vie. » Écoutez donc, têtes de citrouilles ! »

Cette dernière observation, toute paternelle, était devenue nécessaire ; car toutes les fois qu'on cause morale avec un musulman, incontinent son attention faiblit.

« — Donc, mes amis, les hommes se multiplièrent ; et, en se multipliant, en se dispersant, en suivant chacun leur genre de vie, les uns devinrent blancs, les autres jaunes et d'autres noirs ; mais nous sommes tous des

mêmes père et mère, dont je n'ai jamais vu la couleur. C'est comme les pois : il y en a de gris, de rouges, de blancs, de petits, de moyens et de gros, mais ce sont tout de même des pois... (*Assentiment général.*)

« Seulement, voilà, en devenant plus nombreux, les gens devinrent moins bons.

« — Toujours comme cela, fait un assistant.

« — Et Dieu se choisit sur la terre une tribu pour garder ses enseignements et, dans cette tribu, un chef pour la diriger. Or, la tribu fut celle des Juifs, et le chef s'appela Moïse, *Moussa*, comme vous dites.

« — C'est juste, interrompent quelques-uns : c'est incroyable comme il connait notre religion!

« — Ah! notre religion, dit Ali, ils la connaissent mieux que nous, mais ils n'en veulent pas. Leur cœur est endurci.

« — Non, dis-je, mon pauvre Ali, notre cœur n'est pas endurci. J'ai étudié ta religion et j'ai étudié la mienne : c'est à cela que nous passons notre vie. Et c'est parce que nous les connaissons très bien toutes les deux, c'est parce que nous voulons sauver notre âme, c'est parce que nous voyons la vérité, que nous ne sommes point musulmans, mais chrétiens.

« — Et Moussa?

« — Bien. Dieu dit à Moussa : Un jour, j'enverrai quelqu'un dans le monde qui lui donnera la religion parfaite, définitive, universelle, et après lequel il n'y aura plus rien à dire; on le reconnaîtra à tel et tel signe. Mais, en attendant, c'est toi, Moussa, qui seras le chef de cette tribu et tu lui donneras une loi particulière, afin qu'on la distingue parmi toutes les autres.

« Et il fut fait ainsi. Et, dans la loi que Moussa donna aux Juifs, il était défendu de manger les poissons sans écailles, le hibou, le lièvre, le porc, ainsi que les autres animaux morts de maladie, étouffés, non saignés. Pour-

quoi? Ce n'est pas notre affaire. Peut-être voulait-on former ces gens-là à l'obéissance et les séparer nettement des tribus païennes qui les environnaient. Ces prescriptions, d'ailleurs, étaient excellentes pour la santé et le développement du peuple.

« Plus tard, Dieu envoya lui-même Celui qu'il avait promis : ce fut Jésus, que vous appelez *Iça*.

« — C'est vrai. » *A part* : « Ce diable d'Européen connaît tout. Pour sûr, il a lu le Coran? »

« — Et l'on sut bien qu'*Iça* était l'envoyé de Dieu, parce que toutes les prophéties qui avaient été faites à son sujet depuis des centaines et des milliers d'années se trouvèrent réalisées dans sa personne. De plus, pour prouver que Dieu était avec lui, au nom de Dieu, il guérit des malades d'un seul mot, il ressuscita des morts, il fit les choses les plus extraordinaires.

« Alors, il dit : Jusqu'à présent, vous aviez deux choses, la Religion et la Loi. La Religion est pour tout le monde et il faudra s'en aller l'enseigner à toutes les tribus de la terre, aux Blancs et aux Noirs. C'est ce qu'on fit : on l'enseigna d'abord aux Blancs, et maintenant les Blancs viennent l'enseigner aux Noirs. Et c'est pourquoi nous voilà, nous trois, au milieu de vous, mes chers petits amis! (*Marques d'étonnement : les païens sourient de bonheur, les Musulmans montrent un dépit visible.*)

« Done, la religion de Dieu et d'*Iça*, c'est pour tout le monde. Quant à la loi des Juifs, eh bien! c'est la loi des Juifs. Les Arabes, qui sont leurs frères, en ont pris une partie, et c'est pourquoi eux non plus ne mangent pas telle et telle viande. Mais ni vous ni moi ne sommes ni Juifs ni Arabes; nous ne sommes donc pas obligés de suivre les Arabes et les Juifs. Chaque tribu a ses coutumes. Est-ce que, parce que les Banyans ne tuent pas leurs puces, vous devez respecter les vôtres? »

Une voix : « Moi, je tue toutes les miennes! »

Pendant qu'on rit de cette confidence, je cherche à lire sur les têtes qui m'entourent, l'effet de mon homélie : « Sortons d'ici, dit Ali à l'oreille de son voisin. Il est capable de nous pervertir! »

« — Te pervertir, Ali? Tu l'es depuis longtemps, des pieds jusqu'aux cheveux, mon pauvre ami!... Voyons, qui est-ce qui fait la pureté de l'âme?

« — C'est de ne jamais manger de viande souillée!

« — Non, Ali. La viande souillée ne souille que le ventre! Tu confonds ton ventre avec ton âme, Ali! *Rires et approbations bruyantes de la part des païens et des indépendants.*)

Je reprends :

« Ce qui souille l'âme c'est de faire autrement que Dieu ne l'a établi. Par exemple quand Dieu maria Adam, qui fut le premier homme, combien lui donna-t-il de femmes?

« — Une, répond quelqu'un.

« — Eh bien! alors, pourquoi vous autres Musulmans lui en donnez-vous quatre, et lui en permettez-vous, à côté, tant qu'il en peut rassembler?

« — C'est, répond Ali, un privilège des Musulmans...

« — Oui, un privilège que les Musulmans se donnent, mais que Dieu ne permet pas... Voilà ce qui souille l'âme! Ce qui souille l'âme encore, c'est, par exemple, de s'en aller dans l'intérieur piller des villages paisibles, voler de l'ivoire, ramasser hommes, femmes et enfants sans défense, les mettre à la chaîne et les vendre ensuite à la Côte, comme des troupeaux de bêtes, eux qui sont vos frères et les créatures bien-aimées de Dieu. Ce qui souille l'âme, c'est de commettre tous ces vols et tous ces adultères. Ce qui souille l'âme, c'est de tenir entre vous, comme vous faites, des propos capables de ren-

verser des singes. Hypocrites, vous vous lavez le corps jour et nuit, et jour et nuit vous salissez votre âme. Iça a bien parlé de vous quand il vous a comparés à ces tombeaux que vous couvrez de chaux dans vos cimetières; vus du dehors, ils sont tout resplendissants de blancheur; ouvrez-les, vous n'y trouverez que pourriture et infection... »

« — Avec tout cela, reprend mon adversaire après un long silence, nous oublions d'aller manger...

« — Oui, je te comprends, mais réponds-moi d'abord.

« — Eh bien! dit Ali en se levant, la réponse est facile. Quand un Musulman a péché, tout simplement il se lave les mains en répétant la formule de sa foi : « *La Ilaha il Allah, wa Mohammad rassoul Allah!* » (Il n'y a de Dieu que Dieu, et Mohammed est l'envoyé de Dieu!) Voilà, et le péché est effacé!... Quant aux sauvages de l'Intérieur, Dieu nous les a livrés comme esclaves, car il est écrit : « Le païen dessous, le Musulman dessus!... »

Mais à peine Ali a-t-il achevé de proférer cette fière maxime avec une satisfaction supérieure, que mon ami Mbéga ramassant une poignée de bouse de vache la jette à la figure de l'orateur en s'écriant :

« Tu mens : le Musulman dessous, et *maxi* par-dessus! »

C'est le résumé et la fin de la réunion contradictoire qui se termine, comme à Paris, dans une bagarre pittoresque.

∴

Eh bien! lecteurs, voilà l'Islam.

Certes, nous sommes remplis de vénération pour l'antique patriarche Abraham, celui qui mit au monde Ismaël et Isaac, *unum de ancilla et unum de libera*. Mais, révérence gardée, il faut tout de même convenir que cette

progéniture, dans la personne des Arabes et des Juifs, nous cause bien du tintouin, à nous les Gentils, pauvres enfants de Cham et de Japhet!

D'un côté, les Chamistes africains joignent à une bonne nature le sentiment de leur infériorité relative auquel s'ajoute encore la couleur humiliante de la peau.

D'un autre, les Japhétiques, les Aryens, les Européens si l'on veut, éblouis par l'éclat de leur civilisation matérielle, vaniteux, jouisseurs, intelligents sans doute, mais distraits, sont par-dessus tout supérieurement naïfs.

Enfin, à côté de leurs frères puînés, ou parmi eux, les Sémites sont pétris d'une hypocrisie si profonde qu'elle ressemble à la loyauté même, d'une rouerie si naturelle qu'on la confond avec la simplicité bonasse, d'un sentiment si intime de leur supériorité surnaturelle que rien jusqu'ici n'a pu le réduire. Et ils s'en vont parmi nous, les Noirs et les Blancs, écrasant les faibles, minant les forts, profondément convaincus que tout est licite, souvent méritoire, contre ceux des hommes qui ne sont pas « Fidèles », c'est-à-dire qui ne sont pas Juifs ou qui ne sont pas Musulmans. C'est là leur force.

Et chose singulière! Ces hypocrites et irréconciliables ennemis ont parmi nous des partisans. Beaucoup d'hommes politiques, d'orateurs, d'écrivains — et pas des moindres — disent que l'Islam doit être favorisé en Afrique comme un étage vers la Civilisation...

Entendons-nous. Si par Civilisation africaine, on comprend un état dans lequel les Noirs porteront de longues chemises blanches, l'Islam peut contribuer à amener ce résultat; mais si l'on pense que la Civilisation doit être un développement intellectuel et une amélioration morale, l'Islam est fatal à la race noire. Après l'avoir soulevée légèrement et dégagée de quelques pratiques païennes, il la fixe éternellement dans un fanatisme orgueilleux, une

irréconciliable défiance, une hypocrisie souveraine et une immoralité crapuleuse.

Les païens, fétichistes, anthropophages, sauvages, tout ce qu'on voudra, peuvent être hostiles aussi à la Civilisation européenne — et comment ne le seraient-ils pas quand cette Civilisation est parfois si étrangement représentée? — mais au fond, ils aiment l'Européen, et s'il a soin de se montrer constamment au milieu d'eux comme un être juste, digne et bon, ils l'aiment avec enthousiasme : les païens, en Afrique, sont une réserve précieuse pour la Civilisation et la Foi, les Musulmans y représentent un champ à jamais stérilisé. C'est là qu'est la différence et tout véritable ami du progrès l'appréciera.

Cependant, disent les théoriciens, lorsque l'Islam triomphe en un point du continent noir, il y met pourtant fin à de grands maux : à l'ivresse, par exemple, à l'anthropophagie.

Que l'Islam supprime l'ivresse, la meilleure preuve à donner du contraire est ce fait que dans la ville de Zanzibar, où la population est musulmane, des chargements entiers de gin et d'alcool frelaté s'écoulent avec une rapidité effrayante. Seulement, tout cela s'absorbe de nuit et à la maison : les Européens qui passent n'en voient rien. Ils sont les seuls à tomber dans la rue...

Quant à l'anthropophagie, il ne faut pas croire qu'elle soit universelle en Afrique : l'horrible coutume est localisée en certaines tribus connues, spéciales, et ce sont précisément ces tribus-là que les Musulmans respectent, et pour cause.

Mais l'Islam aurait l'avantage de diminuer sinon de supprimer ces habitudes vicieuses ou criminelles, en quoi la Civilisation s'en trouverait-elle mieux s'il les remplace par ce fanatisme irréductible, cette immoralité dégradante et ces maladies honteuses, fatales aux races

qui en sont infectées, et dont il a la triste spécialité? Et d'un autre côté, qui nous dira lesquels font le plus de victimes des quelques tribus anthropophages destinées bientôt à cesser leurs pratiques devant les forces européennes grandissantes, ou des Musulmans eux-mêmes qui considéreront toujours les « Infidèles » comme autant de troupeaux à exterminer ou à réduire en esclavage, à capturer, à exporter et à vendre?

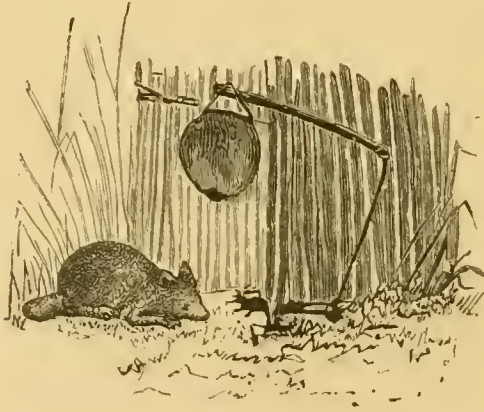
Il existe un autre préjugé. On pense qu'il est naturel que les missionnaires chrétiens et les Musulmans soient mécontents les uns des autres à cause du choc de leurs opinions religieuses. Mais, dit-on, prenez un « libre penseur » qui sache faire des concessions et au besoin des avances aux idées confessionnelles des fils de Mohammed; vous verrez le succès! — J'entends bien : implacable contre l'exercice de la foi et de la charité chrétiennes, on sera plein de déférence pour la propagande musulmane, on la favorisera, on la paiera. Eh bien! en cela encore, en cela surtout, le « libre penseur » qui, pour le dire en passant, a son dogme à lui d'autant plus tolérant qu'il n'en a pas conscience, sera supérieurement joué. Le Musulman en effet respecte encore, même il admire, souvent il aime le missionnaire catholique dont il sait la foi et le dévouement: mais tout en profitant de l'aide qu'il en retire, il est plein du plus profond mépris pour ces apostats du Christianisme dont les uns contrefont mal les Musulmans et dont les autres affectent vis-à-vis de la Religion et de Dieu une inexplicable indifférence. Que de fois on nous a dit : Vous, les *Padri*, vous serez encore sauvés sans doute, par la grande miséricorde d'Allah! Car vous croyez en lui, vous le servez, vous l'invoquez, vous adoptez même en son nom un genre de vie dont nos plus grands saints ne seraient pas capables. Mais ces Européens vos frères, qui ne prient jamais, quelle diffé-

rence y a-t-il entre eux et la bête? Et comment Dieu, que ces infidèles n'ont jamais voulu reconnaître pendant leur vie, les reconnaîtra-t-il à leur mort? Eh bien! maudits d'Allah, ils sont méprisés des Croyants. »

Voilà la vérité.

Et cependant, le Musulman a des manières qui séduisent : il sait être poli, hospitalier, prévenant, serviable, généreux. A ces qualités de circonstance, le naïf Aryen se laissera toujours prendre : « Baise, dit un de ses proverbes les plus caractéristiques et les plus aimés, baise la main que tu ne peux couper. »

Vis-à-vis des *Kafiri*, de vous, de moi, toute la ligne de conduite du Musulman est là.



Un piège à rats.

XI

LE PASSAGE DU COL DE MBARAMOU

En garde contre l'ennemi. — Face au danger ! — Sur le col de Mbaramou.
Une nuit de misères.

Nous voici au 3 août. Au dernier village où nous sommes, sur une petite rivière qui descend des montagnes et va se jeter au loin dans l'Oumba, on nous dit :

« — Prenez garde, les Massaïs sont sur votre chemin, descendant chez les Digos pour y porter la guerre et y voler des bœufs. Tenez-vous prêts à leur faire face, car, en campagne, les Massaïs attaquent tous ceux qu'ils rencontrent.

Ceux qui nous parlent ainsi sont des courriers qui prétendent avoir vu l'ennemi; ils paraissent sincères et nous devons prendre nos précautions en vue de tout événement.

A ceux des hommes qui sont armés de fusils à répétition, on fait donc une distribution extraordinaire de cartouches; les autres, qui n'ont que de simples fusils, reçoivent un supplément de poudre, de balles et de capsules. Après quoi l'ordre du jour, l'exercice et la harangue :

« Hommes de Bagamoyo, de Mombassa et de partout, écoutez bien !

« On dit que les Massaïs sont sur le chemin. C'est leur affaire; mais nous y sommes aussi... Nous marcherons tous ensemble, l'un derrière l'autre, le long du sentier. Toutes les heures, arrêt : en dehors de là, défense de se mettre en retard ou de s'écarter dans les brousses... Silence en marchant : pas de cris, pas de chants, pas de tapage. Le guide nous précédera de vingt pas, suivi de deux hommes. Aussitôt que vous l'entendrez pousser le cri : « Attention ! » vous vous arrêlerez tous, et, tranquillement, posément, à la place que je vous montrerai, vous vous formerez en cercle étroit, chacun derrière sa charge. Et ainsi, accroupis à l'abri des caisses et des ballots d'étoffes, vous laisserez venir les Massaïs avec leurs lances, et, au commandement, quand ils seront tout près, feu ! Ils tomberont comme des lapins... Mes amis, lorsque je vous ai inscrits à la Côte sur mon papier que voici, vous m'avez tous donné des noms d'hommes; cependant, si, par erreur, une femme se trouvait parmi vous, qu'elle se déclare ! Elle restera ici; quant à nous, les autres, nous allons à la bataille ! »

Des acclamations formidables saluent cette proclamation renouvelée des beaux jours de l'Histoire. Les enivrantes fumées de la gloire militaire commencent à me monter à la tête et j'ai l'idée d'ajouter, comme cet héroïque général haïtien, que, au moment de l'action, plus de quarante singes les contempleront du haut de leurs arbres.

Mais Mgr de Courmont, à qui je demande son avis, me fait observer que ce souvenir classique aurait un effet déplorable, et je dis simplement :

« Passons à l'exercice ! »

L'exercice se fait, donne des résultats satisfaisants, et

il est prouvé théoriquement que, si nous sommes attaqués, nous nous couvrirons de gloire.

Il est midi. Nous nous mettons en marche.

*
**

Au sortir de cette riche vallée de l'Oumba, le pays que nous avons à traverser reprend un aspect peu enchanteur, mais moins affreux cependant que dans le désert de Gourouva, de sinistre mémoire. Ici et là, des baobabs¹, des ébéniers², des strychnos³, des broussailles touffues où, parmi les épines, des euphorbes en lianes et en arbres⁴ se mêlent à de grosses ampélidées quadrangulaires⁵; de beaux groupes d'*adenium*⁶ à fleurs rouges, superbes, et partout cette passiflorée étrange hérissée d'épines, que nous avons déjà rencontrée et dont un seul pied forme des masses entières de verdure. Doucement, nous montons vers un col que nous devons franchir, le col de *Mbaramou*. Le soleil est relativement modéré. A gauche, la montagne; à droite, la plaine. Pas l'ombre d'un Massai.

Nous avançons encore, montant toujours.

Tout à coup, à vingt pas en avant de la caravane, le guide s'arrête, lève la main bien haut, fait signe de rester en place et s'accroupit sur le chemin...

C'est le moment de nous former en cercle. Il y a là, tout à côté, un petit tertre qui convient à merveille pour nos opérations, d'autant qu'il est couvert en arrière

¹ *Adansonia digitata*, L.

² *Dalbergia arbutifolia*, Baker; — *D. melanoxylon*, Guill. et Per; — *D. saxatilis*, Hook; — *D. bracteolata*, Baker.

³ *Strychnos spinosa*, Haw.

⁴ *Euphorbia tirucalli*, L.; — E. Spec.

⁵ *Vitis quadrangularis*, L.; *V. crassifolia*, Baker; *V. Mossambicensis*, Kl. etc.

⁶ *Adenium speciosum*, Fenzl.

par des broussailles épineuses qui diminueront l'aire à défendre; mais, à vrai dire, nos hommes ont maintenant l'air beaucoup moins valeureux qu'à l'exercice. Plus n'est besoin de recommander le silence : chaque guerrier ne le trouble même pas de son souffle.

Enfin, voyant toujours le guide inspecter le sentier, comme hypnotisé devant un point précis, nous nous demandons s'il ne consulte pas les sorts, et, un pas entraînant l'autre, nous le rejoignons tout doucement :

« — Qu'est-ce? » lui demande-t-on?

Et, d'un air profondément anxieux, il nous montre du doigt... une bouse de vache!

Un grand éclat de rire accueille cette révélation surprenante.

« Il n'y a pas de quoi, reprend-il indigné; cette bouse ne s'est pas faite toute seule! »

A l'appui de cette observation, très judicieuse au fond, nous distinguons bientôt des traces de pas nombreuses, pas d'hommes et pas de bœufs. Des herbes broutées, des branches cassées, et enfin de petits sentiers tout frais ouverts et s'enfonçant dans la plaine de l'Oumba nous convainquent bientôt qu'on ne nous avait pas trompés : ce matin, les Massaïs ont passé par ici, emmenant avec eux, comme ils le font toujours, quelques vaches pour leur entretien, et c'est en cet endroit qu'ils ont laissé le chemin pour s'enfoncer dans le désert et gagner la rivière en droite ligne.

A cette constatation, nos courageux guerriers respirent bruyamment, parlent tous ensemble, rient, exultent et se disent mutuellement : « C'est dommage. Nous les aurions exterminés! »



Fig. 29. — EUPHORBE DES MONTAGNES (*Col de Mbaramou*). Dessin de Mgr Le Roy.

Avançant toujours et toujours montant, nous nous trouvons bientôt sur la crête du contrefort que nous avons à passer. Là, le spectacle est magnifique.

Derrière nous, nous avons, depuis Bwiti, laissé trois demi-cercles de montagnes orientées dans leur ensemble du sud-est au nord-ouest : le premier de Bwiti à *Bombo*, le second de *Bombo* à *Panga*, le troisième de *Panga* au col de *Mbaramou*, où nous sommes. La plaine s'étend au loin, grise et immense. Au nord, les pittoresques montagnes de Taita dont la silhouette bleue se perd dans le bleu du ciel. En face, la chaîne de Paré que nous devons rejoindre et dont une grande plaine nous sépare.

Assis sur les pierres, délivrés des Massaïs, contents d'apercevoir enfin ce nouveau pays où nous allons nous engager et que nous dominons du regard, nous nous reposons volontiers à l'ombre des maigres arbustes de la montagne (*fig.* 29). Malheureusement, il n'y a point d'eau et le sol, très pierreux, ne nourrit guère qu'une grande euphorbe arborescente, d'un aspect pittoresque et sauvage.

Sur la pente que nous avons maintenant à descendre, le paysage est plus fourni et plus gai. A chaque instant, des bandes de cailles, de francolins et de pintades s'envolent à tire-d'aile et tout le monde marche allègrement vers le campement où Mgr de Courmont, qui est à l'avant, a fixé sa tente : c'est au milieu de la plaine déserte où seuls quelques acacias étendent çà et là leurs branches épineuses et leur feuillage délié. Pas d'eau, pas de bois. On s'arrête, parce que la nuit qui tombe ne permet pas

d'aller plus loin et on s'installe tant bien que mal dans l'espoir au moins de passer une bonne nuit.

Or voilà que tout doucement les nuages qui couvraient le ciel semblent descendre vers nous, se fondant en une pluie qui, faible d'abord, devient de plus en plus dense. Qu'allons-nous devenir? Ici, pas un arbre, pas un arbuste, pas une broussaille pour s'abriter. Peu à peu les feux s'éteignent sous l'eau qui tombe. Les porteurs rassemblés par petits groupes, accroupis, présentent leur dos à l'inclémence du ciel; d'autres, plus familiers, se glissent sous nos tentes d'où nous n'avons pas le courage de les chasser; ils s'enhardissent, se pressent, se ramassent, c'est comme une nichée de rats dans un trou. Mais la fatigue est telle qu'on dort quand même, de temps en temps, tout en roulant l'un sur l'autre parmi les caisses qui croulent et les ballots qu'on pince, les prenant pour des dormeurs gênants et obstinés.

Et sur la tente encombrée la pluie tombe, tombe, tombe toujours, jusqu'au matin...

XII

A GONDJA

Un campement Massaï. — Le village de Gondja. — Un traitement contre le diable.

Le réveil — pour ceux qui ont dormi — ne se fait pas longuement attendre, ni la fin du déjeuner matinal, ni les préparatifs du départ : tout le monde a hâte de secouer sur le chemin ses membres mouillés et engourdis.

Lentement le ciel gris s'éclaire, et nous revoyons devant nous les montagnes de Paré (*fig. 30*), se dressant comme un mur gigantesque.

En face de nous et tout en haut, voici une longue traînée blanche qui se détache sur le vert sombre des forêts : c'est, nous dit-on, le *Mhomazi* qui tombe en cascade et que nous devons franchir aujourd'hui pour arriver à *Gondja*. Quant à la plaine que nous traversons maintenant, elle est toujours la même uniformément plate, noire dans son ensemble, crevassée, misérable, avec quelques affleurements de gros morceaux de quartz blanc qui s'y détachent avec vigueur. Par ailleurs elle est couverte de graminées courtes et légères, au milieu desquelles s'élèvent par places des asclépiadées singu-

lières, et presque uniquement ombragée d'acacias divers, de mimosées, qui plus loin forment de vraies forêts d'épines.

Le guide revient encore à la charge avec ses menaces de Massaïs; mais, depuis qu'on l'a vu si agité en face d'une bouse de leurs vaches, la considération respectueuse qu'on lui portait est bien tombée; on ne l'écoute plus... Lui, froissé, marche en grommelant. Puis, tout d'un coup, nous le voyons s'arrêter; penché en avant, il parcourt l'horizon du regard et de sa main étendue indique une ligne rougeâtre qui, là-bas, semble se mouvoir à travers la claire forêt d'acacias. Derrière lui la caravane s'arrête et regarde :

Enfants, voici les bœufs qui passent :
Cachez vos rouges tabliers.

Car cette fois, ce sont eux, les bœufs des Massaïs; ils passent, passent, passent toujours, se suivant en longues files, lentement. Il y en a des centaines, il y en a des milliers.

Aussitôt que les trainards nous ont rejoints, nous reprenons notre marché le long du sentier, tous ensemble, comme en une procession. En tête le guide, qui parle suffisamment massaï, suivi immédiatement de Mgr de Courmont et du P. Auguste; puis, la caravane; et tout au bout, derrière le dernier porteur, je ferme la marche. Nous allons ainsi, graves et silencieux; et subitement, nous nous trouvons en face du camp. Le guide salue, on lui répond, et la caravane passe...

*
*
*

Il faut dire de suite que tout autre est le jeune guerrier massaï en expédition, dont nous n'avons vu que les

traces, et le Massaï civil en son campement ordinaire, chez lui, avec les anciens, les enfants et les femmes, tel que nous le trouvons ici.

A l'arrière-garde où je me trouve, les intentions de ces fameux écumeurs du désert paraissent tellement paci-



Fig. 30. — PARÉ. — Profil d'un groupe de montagnes.

ifiques et leur rencontre est pour moi si intéressante que je ne puis résister au désir de me porter vers eux, sans autre arme qu'un très long bâton, la main tendue et le sourire aux lèvres. Immédiatement je suis entouré. Quels superbes sauvages ! Jamais les champs de foire, en Europe, n'en exhibèrent de pareils. Tout près, en avant de leurs tentes en peaux de bœufs, de vénérables matrones, habillées de cuir et chargées d'ornements en cuivre et

en fer, sont en train de déchiqeter un mouton. Elles me présentent en souriant leurs grandes mains d'où le sang ruisselle. Je répons bravement à leurs avances, et pour un peu je me ferais inviter au repas pantagruélique qui se prépare et qu'attendent patiemment, sur les arbres voisins, des familles de vautours, de corbeaux et de marabouts, puis en dessous, de beaux petits enfants chassieux et morveux. Tout de même, il faut en convenir, ces derniers me regardent d'un air ressemblant beaucoup au dédain, un peu à l'intérêt, pas du tout à la peur, l'air de jeunes Européens de « bonnes familles » qui, dans le parc du château paternel, verraient un beau jour surgir un petit bonhomme de mauvaise mine. Mais les auteurs de leurs jours ont de ma vagabonde personne une impression plus favorable, sûrement, et quand le guide, effrayé de la légèreté avec laquelle j'entre en relations avec du monde que je ne connais pas, vient me ressaisir d'une autorité sévère, nous nous quittons dans l'effervescence d'une admiration réciproque.

Une heure après, nous étions à Gondja.

∴

Gondja est un fort village au pied des montagnes de Paré, presque au milieu de la chaîne, et sur la route très fréquentée de Pangani au Kilima-Ndjaru et au pays massai. A l'est, coule le Mhomavi, petite rivière qui se jette dans le *Rouvou*, un peu en avant de *Maourwi*, et que nous voyons là-haut, dans la montagne, tomber en cascade. Les bords, formés d'un humus lentement accumulé par les siècles, sont d'une fertilité qui rappelle la vallée de l'Oumba; mêmes restes de forêts, mêmes bananiers plantureux, mêmes cultures, même verdure.

Mettant la rivière entre nous et l'indiscrétion des Massais, nous nous établissons sur l'autre bord, près du village.

Celui-ci est fortifié d'une estacade en troncs d'arbres, garnis partout de buissons, d'euphorbes et de cette petite asclépiadée¹, dont la sève abondante, très corrosive, s'échappe au moindre coup qu'on frappe sur elle et, tombant dans les yeux de l'assaillant, l'aveugle et le réduit à rien.

..

Les maisons sont assez mal tenues, les unes rondes comme dans l'Intérieur africain, les autres carrées comme à la Côte. C'est que c'est ici, sur cette route de Pangani, le point terminus de la pénétration de l'Islam; c'est la dernière étape où l'on voit la longue chemise blanche, symbole de la civilisation musulmane, laquelle, il est vrai, pour être chemise et pour être blanche, dissimule étonnamment plus de malpropretés que le simple pagne de toile ou de peau des simples sauvages. Quoi qu'il en soit, la population actuelle, qui a conquis le pays sur les *Parès*, se compose de *Zigouas* et de *Sambaras*, parle le swahili couramment, mêle quelque teinture d'Islamisme à ses vieilles pratiques africaines et obéit à *Mwasi*, l'un des fils de *Semdoya* qui, lui, réside plus bas à *Mazindé* et est devenu le chef le plus en vue du *Sambara*. Ce *Mwasi* est en ce moment parti pour la Côte et nous ne voyons que son *ahida* ou lieutenant : circonstance heureuse d'ailleurs, qui, au lieu d'un bœuf, ne nous vaut qu'un mouton. Car, pour un bœuf qu'on reçoit, on doit honnêtement rendre en valeur un bœuf; pour une

¹ *Sarcostemma*.

chèvre, une chèvre; une poule pour une poule; un œuf pour un œuf, et rien pour rien.

∴

Cependant, il y a des exceptions, et quand le cœur s'en mêle, on se laisse tout de même aller à faire de petits cadeaux. Par exemple, dans la soirée, voici que nous arrivent trois énormes gaillards, suivis de deux petits enfants. Ce sont des Massaïs; l'un d'eux surtout a certainement plus de 6 pieds de haut, des membres comme des pièces de fonte, et, avec une peau noire, un type apollonien : en main de superbes lances; sur les épaules, une peau de veau. Il y a cinq ou six jours, nous dit-on, ils ont pris un bœuf et sont allés faire un pique-nique dans la forêt, en bons camarades. Aujourd'hui, de tout cet animal, il ne reste plus que la peau, qu'ils traînent derrière eux, et ayant su que les Blancs étaient dans le pays, ils viennent leur faire une petite visite. En un instant, il ont traversé la rivière, et les voici dans notre campement, regardant tout avec une curiosité grande et une pointe d'envie mal dissimulée. Puis, subitement, voilà ces grands corps qui s'agitent, tressautant en l'air, en même temps que de leur gosier part un chant d'un étrange accent. Après dix minutes de cette danse, simple et sauvage, le guide passe au cou des jeunes hommes un morceau de linge rouge, il donne aux enfants quelques perles bleues, et nos hôtes nous quittent en nous promettant — ce à quoi nous ne tenons guère — de nous amener tous leurs camarades pour le lendemain. Telle fut notre première entrevue avec cette extraordinaire tribus de Massaïs; nous les retrouverons plus tard.

..

Cependant, la journée ne devait pas se terminer ainsi; soit que la fatalité de la chose me poursuivit, soit que l'indiscrétion d'un porteur eût averti le public que je jouissais de pouvoirs surnaturels, voilà que sur le tard un grand bonhomme du lieu m'aborde d'un air suppliant, expliquant que sa pauvre vieille épouse est possédée du Diable depuis un temps immémorial et que je rendrais grand service à eux deux si je les débarrassais de cet étranger. Une centaine de personnes sont là qui confirment l'authenticité du cas, ajoutant que les plus grands sorciers du pays ont toujours échoué devant ce démon exceptionnellement tenace.

On amène la patiente. C'est une particulière d'environ cinquante ans d'âge, grande, forte, droite, raide, aux yeux roux, aux traits réguliers. Debout devant elle, je la regarde fixement, m'appêtant à l'interroger sur l'origine et le développement de sa maladie, que je suppose être une névrose quelconque. Or, voici que peu à peu, sans mot dire et sans changer d'attitude, la vieille se met à trembler doucement, puis plus fort, puis très fort, puis à sauter, puis à danser, mais tout d'une pièce, comme si elle était mue par un ressort interne; on dirait une bonne femme de carton, au théâtre de Guignol.

A vrai dire, je commence à être fort embarrassé de ces gambades.

« — Tirez-vous de là », me crie Mgr de Courmont.

« — Vous avez la spécialité », ajoute le P. Auguste Gommenginger.

A ces invitations moqueuses de mes supérieur et confrère, — eux qui cependant devraient me réserver leur bienveillant appui! — s'ajoute l'attente anxieuse de la

foule, et je sens que, si je n'agis pas immédiatement, mon autorité en la matière va subir un désastre. Pendant que la vieille saute toujours, je prends donc la parole pour expliquer que cet état ne vient point du Diable — au fond, je ne sais pas du tout d'où il vient — mais que, si on continue à lui offrir des sacrifices pour le prier de sortir, il pourrait bien venir et ne partirait plus. J'ajoute, puisque l'occasion s'en présente, une explication sommaire concernant les cinq ou six vérités religieuses de nécessité première, et finis en disant que, malheureusement, je n'ai pas apporté dans ce voyage le remède propre à ce genre de maladie.

« — Cependant, mère, je ne t'abandonnerai pas, tu boiras ce breuvage, et cette nuit, avant que le coq ait chanté, tu sentiras qu'une révolution s'opère en toi et tu sortiras promptement. Gens du village, tenez la porte ouverte! »

Et, séance tenante, je donne la chose à boire; la patiente l'avale religieusement.

Or, ce breuvage était un purgatif énergique... Évidemment, le Diable sortit pendant la nuit.

XIII

PARÉ

La chaîne de Paré. — Un salut mélodieux. — A Kisiwani. — Le Roi de la création. — En vue du lac Dyipé. — Les Indigènes.

De Mombassa à Vanga, nous avons constamment marqué du nord au sud; de Vanga à Gondja, la caravane avait tourné à l'ouest; de Gondja au lac Dyipé et à Tovéta, nous devons prendre la direction générale du sud au nord, en suivant d'abord la base des montagnes de Paré.

C'est, dans sa plus grande partie, une chaîne granitique de même formation que le massif du *Sambara* à l'est et du *Ngourou* au sud. Elle se divise en trois sections séparées par des gorges, où passent les indigènes : *Paré*, proprement dit, *Paré-Ousanghi* et *Paré-Ougwéno*. A notre droite, s'élèvent aussi quelques montagnes, formant ainsi comme une sorte de large couloir, pierreux, sec et peu engageant, que nous mettrons cinq jours à longer.

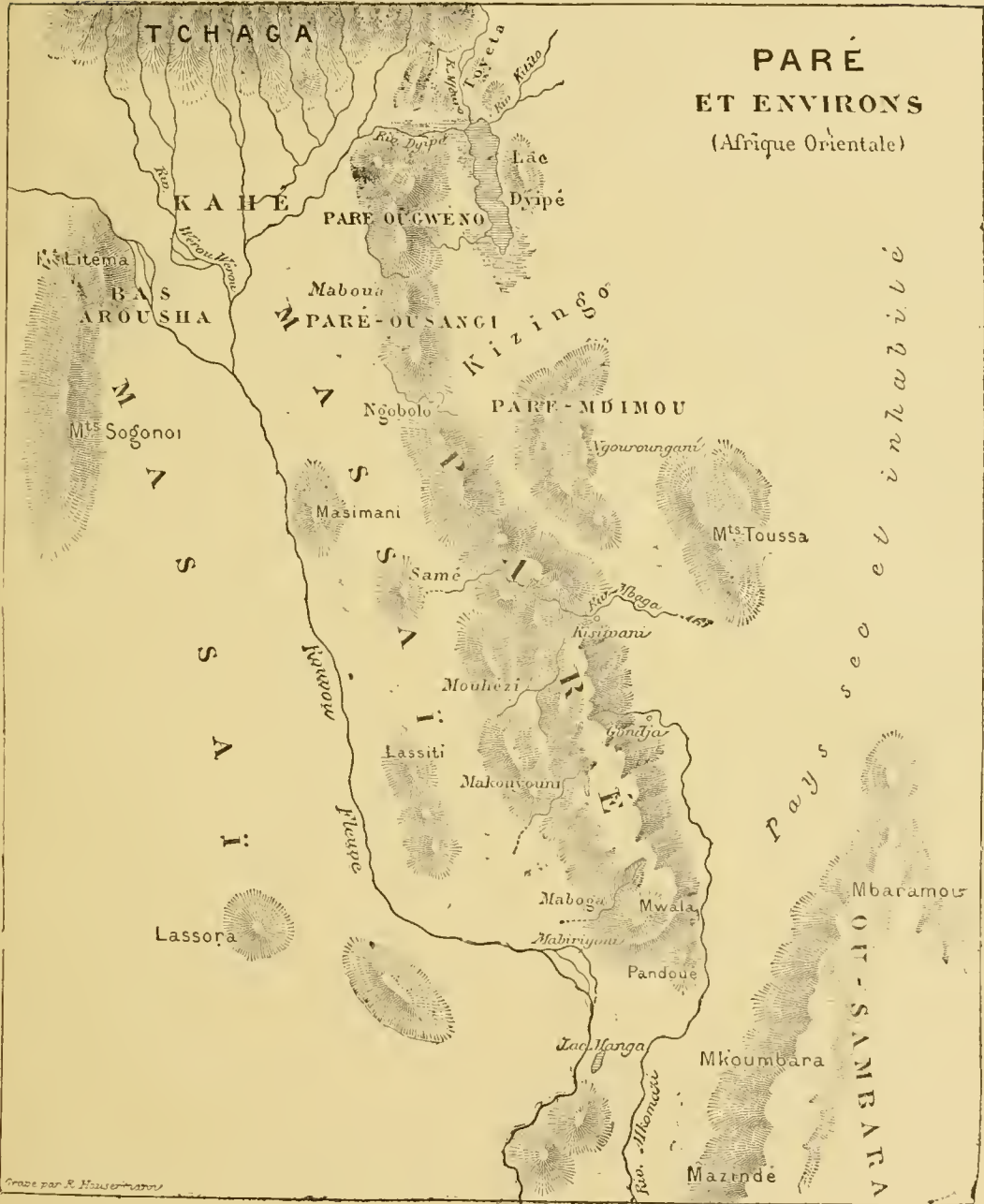
Avez-vous souvenir que, lors de notre passage à Vanga, nous avons recueilli dans notre caravane un

jeune homme de ce pays-ci ? Il s'appelle *Pouré*, c'est-à-dire *Grain de Maïs*. Pour un joli nom, c'est un joli nom. Chez les musulmans de Bwiti, Grain-de-Maïs a retrouvé quatre de ses cousins qui, eux aussi, étaient en train de prendre le chemin de la Côte, où d'honnêtes industriels, sous prétexte d'une promenade en mer, devaient les faire passer à Pemba et les y vendre. Ces jeunes gens, très simples, très naïfs, nous ont rendu de vrais services en remplaçant, de temps à autre, ceux de nos porteurs malades ou fatigués qui ne pouvaient plus faire honneur à leurs charges. Maintenant, nous arrivons chez eux. Leur village est précisément celui que nous trouvons après Gondja, et Grain-de-Maïs est bien, comme il nous l'avait dit, le propre fils du chef, le vieux Kimbouté. Qu'il est content, ce brave patriarche, en revoyant sa progéniture ! Mais qu'il est désappointé en apprenant que le fameux Mbaroukou de Gassi, au lieu de lui envoyer les mirifiques présents qu'il lui avait promis, lui a gardé ses veaux et qu'il a voulu vendre ses enfants.

∴

Mais qu'est-ce qu'on entend là ?

A peine ont-ils déposé leurs charges sur la place du village, que nos jeunes gens de Paré sont entourés de leurs parents, amis et connaissances. Et voilà que, de tous côtés, s'élèvent dans l'air tranquille comme de petits soupirs prolongés en forme de chant, doux et tendres, *piano*, *pianissimo*. N'est ce pas la voix atténuée d'un maître de musique qui, dans un pensionnat bien tenu, donne le *la* à ses élèves et à qui ses élèves répondent ? On dirait une cinquantaine de diapasons qui résonnent.



Eh bien, ce sont les gens de Paré qui se saluent. Oh! ce salut, je vous le recommande! Tout près, voici Grain-de-Maïs que sa femme vient de reconnaître. Il arrivait avec sa charge de linge, la sueur au front; elle s'en allait à la fontaine, la cruche sur la tête; or, les deux s'étant aperçus, déposent leur fardeau, s'avancent l'un vers l'autre, se donnent la main, puis détournent la tête, lui vers le Levant, elle vers le Ponant. Et, sans une parole, sans un sourire, sans une trace d'émotion quelconque, les voilà qui commencent cette musique ineffable, véritable roucoulement perfectionné par l'homme, tout en se balançant la main qu'ils prennent d'abord près du poignet et abandonnent ensuite peu à peu, en pressant la paume, puis les phalanges, puis l'extrémité des doigts. Après seulement, on se regarde, on se sourit, on se parle, on devient humain : la politesse de convention étant finie, le naturel reprend ses droits.

..

L'étape suivante nous mène à *Kisiwani* (A l'île), où nous nous arrêtons deux jours pour faire des vivres; car d'ici Tovéta, nous ne trouverons plus de villages.

Kisiwani (fig. 31) est, comme Gondja, un endroit fertile et peuplé, grâce, comme Gondja, à une rivière qui descend de la montagne et s'en va dormir en une large dépression de terrain encombrée de papyrus. Les Égyptiens, on le sait, se servaient des pellicules membraneuses de sa hampe pour y écrire leurs comptes de cuisine et leurs Mémoires, mais les gens de *Kisiwani*, parmi lesquels on trouve peu d'antiquaires, n'ont pas l'air de se douter de l'intérêt rétrospectif que présente ce végétal célèbre, répandu dans toute l'Afrique tropicale. Dans la saison des pluies, il paraît que la rivière

qu'on appelle *Mbaga*, va parfois rejoindre le Mkomazi; mais c'est à tort que les cartes la dirigent vers le désert après l'avoir grossie d'un fleuve imaginaire qui partirait de *Ngouroungani*, où l'on trouve à peine quelques restes d'eau de pluie dans des bassins de pierre.

Nous sommes ici à 600 mètres d'altitude, et le froid des montagnes environnantes nous impressionne assez vivement; pendant la nuit, le thermomètre est descendu à 8 degrés; à Zanzibar, nous l'avions laissé à 30.

..

Le 8 août, on nous avait annoncé cinq heures de marche jusqu'à un campement situé quelque part au pied des monts et près duquel nous trouverions peut-être de l'eau. Nous partons à six heures du matin et nous allons ainsi jusqu'à deux heures de l'après-midi, traversant une large plaine desséchée et grise, où le paysage n'est relevé que par la vue de quelques troupeaux de zèbres et d'antilopes, sur un terrain ingrat, sous un soleil implacable. A la fin, nous nous laissons tomber de fatigue et de désespoir sous un petit arbre épineux et rabougri, comme ils le sont tous en ce triste pays. Le guide, qui ne se reconnaît pas bien, mais qui n'ose l'avouer, part en reconnaissance du côté de la montagne, avec ordre, s'il trouve de l'eau, de tirer un coup de fusil pour nous avertir.

Une heure se passe, quelques porteurs nous rejoignent, le coup part enfin, très loin, et nous nous dirigeons dans la direction indiquée. Voici en effet les restes d'un campement; nous nous y établissons. L'eau se trouve près de là, dans le creux d'une roche où elle descend en filet de cristal, ombragée d'un large sycamore; doux abreuvoir ménagé par la Providence aux troupeaux

de bêtes qui peuplent ces solitudes et aux hommes qui, d'aventure, les parcourent. En arrivant, nous prions quelques gazelles de vouloir bien nous céder la place; car ce sont elles en réalité, qui, par les chemins qu'elles ont tracés, ont donné au guide la direction de ce bassin d'eau fraîche.

Personne ici, A la longue cependant, là-haut dans la montagne, nous arrivons à distinguer quelques carrés qu'on dirait être des champs, puis trois huttes misérables, et enfin, vers le soir, une petite fumée qui s'élève timidement d'entre les pierres et les broussailles et trahit la présence de l'homme, roi de la Création. Pauvre souverain!

∴

En marche!

On nous a dit ce matin, au réveil : « Aujourd'hui vous verrez le grand Lac où vous courez, vous verrez le Dyipé! » Après l'affreuse étape d'hier cette espérance nous donne encore des jambes; toujours la plaine devant, des montagnes à gauche, des montagnes à droite, des antilopes partout. Enfin, trois heures après avoir quitté notre campement, nous montons sur un arbre qui se trouve là tout exprès, sur le sentier, et là-bas, là-bas, tout au bout du désert, par-dessus les feuilles, par-delà la plaine, voilà comme un long miroir couché à l'horizon dans les grandes herbes : c'est le Dyipé (*fig. 32*), mes amis! Hourrah pour le Dyipé!

Aussitôt les coups de fusil partent tout seuls, comme dans les révolutions parisiennes, mais c'est ici dans le double but d'informer les échos de l'endroit de la joie qu'on a et les habitants de celle qu'on aurait, s'ils nous faisaient le plaisir de nous apporter de l'eau et des vivres. C'est là le signe employé par toutes les caravanes

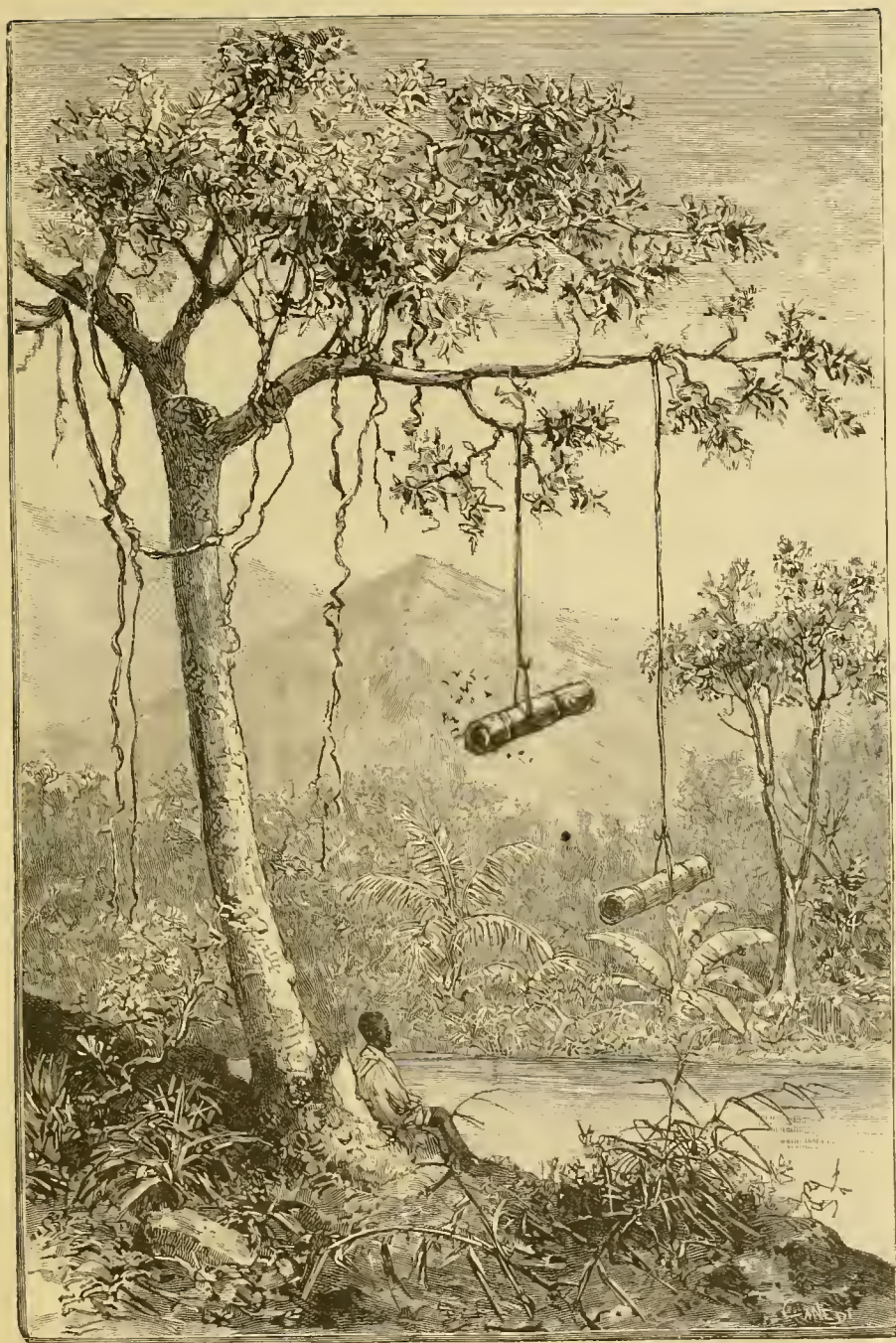


Fig. 31. — AU PIED DES MONTAGNES DE PARÉ (*Kisiwaxi*). — Dessin de Mgr Le Roy.

de Pangani, qui s'en vont chercher de l'ivoire au lointain Intérieur.

Une petite heure s'écoule, après laquelle les Indigènes descendent dans un accoutrement tout à fait pittoresque, apportant tout ce dont nous avons besoin; de l'eau fraîche dans de grandes calebasses qu'ils ont sur le dos, retenues par une courroie qu'ils passent autour de la tête, des poulets par paquets, des haricots par paniers. Ils veulent, en retour, du linge, des perles et du fil d'archal; on s'entendra (*fig. 33*).

Ici, les Parés de divers villages qui ne se sont pas vus depuis quelque temps se rencontrent, comme au marché, et naturellement les saluts mélodieux dont ils ont la spécialité recommencent. Nos porteurs, en gaieté, se donnent mutuellement la main, se saluent à leur tour à la mode du pays, et cette petite comédie finit par de grands éclats de rire, signe que, de part et d'autre, on fera de bonnes affaires.

..

Cette population du Paré est des plus intéressantes.

Répartie sur toute la chaîne, elle s'est peu à peu retirée dans les hauteurs pour plusieurs raisons excellentes : éviter les Massaïs qui venaient en bas faire raffe des troupeaux, mais qui n'osent guère s'aventurer en haut dans des défilés traîtres et mal connus; fuir les mauvais voisins — il y en a partout — principalement les *Zigouas*, les *Sambaras*, les *Taitas*, les *Tchagas*, les *Aroushas*, qui, poussés par les Musulmans de la Côte, esclavagistes enragés, s'en vont faire des razzias périodiques chez ce peuple simple et mal armé; enfin, mettre à profit les plateaux supérieurs, plus frais, plus fertiles, plus avantageux à bien des titres que les versants et les val-

lées où la sécheresse du désert voisin se fait déjà sentir.

Les Parés, noirs, point difformes, mais en général petits, maigres et nerveux, appartiennent à la grande famille dite des *Bantou*, un mot qui signifie *Hommes* et qu'on a donné, faute de mieux, à toute une population d'origine commune et couvrant l'Afrique d'un Océan à l'autre, entre le Cap et le Soudan.

Ils ont dû être jadis plus répandus qu'ils ne le sont aujourd'hui, car on trouve des traces de leur langue au Sud, sur les hauts plateaux du Sambara, et au Nord, dans les plaines de Tovéta, Kahé et Arouha. Cette langue est, comme l'indique leur origine, agglutinative, avec préfixes indiquant les genres que d'autres appellent les classes, et a des rapports de grammaire et de vocabulaire avec celles des tribus congénères, du Zanguebar au Congo.

Ils sont à la fois agriculteurs et pasteurs, vivent par villages ou par familles, et irriguent leurs cultures au moyen de canaux fort bien faits. Mais l'eau qui n'est pas captée pour leurs besoins est généralement dirigée, quand elle n'est pas en trop grande abondance, dans les forêts et les rochers où elle se perd, afin que, en bas, les Massaïs ne soient point attirés par les courants d'eau claire où leurs troupeaux, venant s'abreuver, se grossiraient aux dépens des Parés. Ce plateau est froid et humide : tout n'y peut pousser. On y a cependant des bananiers en grand nombre, du maïs, des haricots, des ignames, des patates, des citrouilles, etc. On y élève des poules, des chèvres, des moutons, des vaches. On s'y est ménagé la compagnie d'un chien, un petit chien rouge et hargneux, aux oreilles en pointes, qui n'aboie point, mais qui crie, qui mord et qui chasse. Il y a beaucoup d'abeilles, moitié domestiques, moitié sauvages, comme le peuple. Celui-ci leur dresse des ruches



Fig. — 32. EN VUE DU LAC DYPIÉ. — Dessin de Mgr Le Roy.

faites de troncs d'arbres évidés, qu'on pend aux branches des arbres avec des lianes (*fig. 34*). Les abeilles y fixent le siège de leur gouvernement, y accumulent leurs familles et leurs biens, et, quand le tout prospère à souhait, la race humaine l'enlève.

Au nord, le Paré-Ousanghi renferme beaucoup de fer, et les indigènes le travaillent parfaitement, font eux-mêmes leurs pioches, leurs couteaux, leurs lances, leurs hachettes, leurs pointes de flèche, et en fournissent leurs voisins.

Chaque district de la montagne a son chef, parfois chaque village. Et, malgré la mélodie enchanteresse des saluts, les disputes sont fréquentes, les jalousies point rares, les guerres perpétuelles. Enfin, c'est comme en Europe, et partout.

Par ailleurs, le goût de la parure, les attrait du goût, les exigences de la mode, les divers états d'âme par lesquels passent à ce sujet les enfants, les jeunes, les mères, les mûrs, les vieux et les décrépits; le besoin de danser, de faire de la musique, de se rassembler dans des repas où l'on dépasse parfois les justes bornes de la tempérance, vertu cardinale; le respect des choses surnaturelles; l'observance des lois morales; les cérémonies plus ou moins compliquées qui accompagnent la naissance, la puberté, le mariage et la mort, tout cela se retrouve chez les Parés, car tout cela est humain, tout cela est un peu d'idéal!

Le linge a beaucoup de peine à pénétrer jusqu'à ces hauteurs : on l'apprécie, mais sans fanatisme, et, s'il vient à manquer, on le remplace sans trouble par des peaux tannées et apprêtées, dont la solidité et la résistance n'ont jamais été égalées par les meilleurs produits de Manchester. Sur le rebord de ces peaux, les femmes arrangent avec des coquillages et des perles de verre

aux couleurs variées des dessins qui témoignent d'une bonne intention. Quant aux colliers de fer et de cuivre, gros et menus, la mode en a mis partout : aux cous, aux bras, aux reins, aux genoux, aux pieds.

Les hommes ne sont pas non plus sans sacrifier aux Grâces, comme on disait si bien au siècle passé, entre deux guillotines. D'abord, s'il y a du linge à la maison, ce sont eux qui le prennent : à tout seigneur, tout honneur. Les jeunes gens sont, en outre, fidèles à se tresser les cheveux en forme de petites cordelettes, qu'ils enduisent en même temps de terre rouge délayée dans de l'huile de ricin. Ce produit végétal, dont le nom seul rappelle à celui qui en usa des heures difficiles, est, dans toute cette partie de l'Afrique, fort apprécié, mais pour l'usage externe. Partout on cultive le ricin, on en recueille le fruit, on le fait bouillir dans l'eau, on l'écrase au besoin, et on recueille goutte à goutte l'huile qui surnage pour préparer divers cosmétiques et s'en frotter le corps. Le Noir a besoin de cela : les matières grasses lui lubrifient la peau, diminuent la chaleur des jours, préservent du froid des nuits. Les mères de familles apprécient ces soins pour leurs enfants presque à l'égal de la nourriture. Aussi, les tribus qui n'ont pas de cultures, comme les Massaïs, emploient le beurre; celles qui n'ont ni cultures ni troupeaux, comme les *Ndorobos* et les *Bonis*, y mettent la graisse des animaux qu'ils tuent.

Le pendant d'oreille est aussi, chez les hommes de Paré, d'un usage universel : ajoutez-y, pour être complet, quelques colliers et bracelets, une longue pipe, une tabatière en bambou, un couteau à la ceinture, un arc, un carquois en cuir rempli de flèches, parfois une lance, et enfin, chez les gens qui se respectent, un meuble qui mérite une mention spéciale. C'est un siège, mais un siège qui les suit partout, d'une simplicité merveilleuse,



Fig. 33. — INDIGÈNES DE PARÉ, VENANT VENDRE DES VIVRES. — Dessin de Mgr Le Roy.

d'une utilité incontestable et d'un effet décoratif puissant. Cet ustensile fait partie de l'habillement et supprime l'encombrement des escabeaux, tabourets, bancs, stalles, chaises, fauteuils, canapés, divans, berceuses, causeuses, bergères, volaires et trônes divers; s'il était présenté dans un pays civilisé, comme la France, par un industriel intelligent et progressif, il serait immédiatement breveté, avec garantie du gouvernement. Il consiste en une épaisse peau de bœuf découpée en forme ovale, avec les dimensions voulues, et ajustée une fois pour toutes, au moyen d'une simple ficelle, à cet endroit que l'homme ne se voit jamais, mais que, par toute la terre habitée, il a judicieusement deviné avoir été fait pour s'asseoir dessus.

Tel est ce cher peuple de Paré. Hélas! nous ne pouvons maintenant que passer en courant au pied de ses montagnes, en priant Dieu de hâter le jour où il nous sera donné d'aller lui apprendre tout ce qu'il a fait pour lui!

XIV

AU LAC DYIPÉ

Perdus et retrouvés. — Sur l'antilope. — Le bonheur des premiers âges.
— Une rude étape. — Double alerte. — Le Dyipé et ses bords. — Le
Diable dans le corps du guide. — Un coucher de soleil.

Si distinctement qu'on aperçoive le lac *Dyipé* du haut de notre arbre, il paraît que pour l'atteindre il faut bien marcher dix ou douze heures : c'est trop pour une seule traite, notre caravane étant chargée et fatiguée comme elle l'est. Il est donc réglé que, après avoir repris quelques forces à cette halte de *Mdimou*, nous continuerons notre course en avant et nous en irons coucher dans le désert de *Kizingo* qui s'étend sous nos yeux : ce sera diminuer d'autant l'étape du lendemain.

Laissant donc la plupart de nos porteurs prolonger leur repos et leur repas — l'un complète l'autre — nous prenons les devants avec quelques fidèles. Il est deux heures. Comme on nous a dit qu'il n'y a qu'un sentier, nous le suivrons indéfiniment jusqu'au coucher du soleil, et là où nous nous arrêterons, nous serons tôt ou tard rejoints par la caravane.

Confiant dans notre renseignement, nous allons aussi devant nous, au petit bonheur... Mais ce malheureux sen-

tier incline tellement à gauche qu'il finit cependant par nous devenir suspect. Nous nous arrêtons pour nous reposer et pour délibérer. Or, pendant que nous faisons l'un et l'autre, voici que le guide accourt nous criant de loin que nous sommes perdus : sans nous en apercevoir, nous avons négligemment pris le chemin d'*Arousha* qui passe à *Lo Ndjaro*, entre le *Sanghi* et le *Gwéno*!

Vite, nous nous mettons en mesure de chercher, à travers le désert, le sentier vrai qui doit nous conduire au *Dyipé*. Heureusement, les herbes ne sont pas hautes, la marche est relativement facile et à travers un paysage égayé de temps en temps par la rencontre de quelques troupeaux de bêtes, nous finissons par retomber dans notre chemin.

∴

Mais la vue de ces bêtes est provocante. Nous avons de l'avance sur la caravane; nos provisions s'épuisent, la belle affaire si ce déjeuner qui marche pouvait se mettre à bonne portée! Mgr de Courmont me donne mission de tenter l'aventure : c'est une fonction comme une autre, j'y vais.

Or, peu à peu, emporté par l'ardeur des passions ataviques, je me trouve seul et loin en présence d'un magnifique troupeau de grandes antilopes dites *Pofou* (*Bosélaphe Canna*). Elles sont bien quinze ou vingt, le mâle en tête, une superbe bête à la robe noire, à la crinière au vent. Immédiatement je me porte vers elles, me dissimulant derrière les arbustes, les touffes d'arbres, les accidents de terrain, prenant le vent, glissant, rampant. A quelles bassesses ne s'expose pas l'homme pour vaincre la bête!

Enfin, j'arrive au lit desséché d'un torrent, où je me cache. Le troupeau n'est plus qu'à 200 mètres. Je tire :



Fig. 34. — VILLAGE AU PIED DES MONTAGNES DE PARÉ. — Dessin de Mgr Le Roy.

course générale ! Le beau mâle s'en va de son côté vers les montagnes, abandonnant lâchement son intéressante famille qui file dans la direction du lac. Je me lance à sa poursuite et je m'aperçois, tout en courant, qu'une antilope galope à part, se retire de la bande, se repose, reprend sa marche et se repose encore : elle est touchée. De loin, je lui adresse une seconde balle. Pendant que les autres s'enfuient de plus belle, la pauvre bête fait quelques pas, lentement et comme accablée de fatigue, puis tout doucement prend une dernière bouchée d'herbe, — telle qu'un condamné à mort, — me regarde et se couche dans la prairie... La voilà : c'est un animal superbe, un peu plus grand qu'un bœuf, mais moins gros, plus dégagé, plus élancé, plus élégant, avec une robe rouge, tachetée de blanc, des cornes droites et longues, de grands yeux noirs tout humides et, à l'endroit du cœur, une petite traînée de sang rose... Avec un indéfinissable sentiment de pitié, presque de remords, je lui donne vite le coup de grâce. Tout est fini.

Mais que faire maintenant ? La caravane est loin derrière, l'avant-garde elle-même ne paraît pas, et si je m'aventure à sa recherche, retrouverai-je ma bête en ce désert où tout se ressemble ? Je noue un large mouchoir rouge au bout de mon fusil que j'élève en l'air, je monte sur la croupe de l'antilope et je reste là, debout, faisant des signes...

Or, voilà que presque aussitôt le grand corps d'Abdallah se détache sur l'horizon : il a entendu les coups de fusil, il a jeté sa charge sur le chemin et il accourt « en grande diligence », comme disent les règlements, un long couteau en main. Sans se demander plus longtemps si l'animal vit encore, le fidèle enfant de l'Islam cherche le nord — la direction de la Mecque — se décide pour le sud, et marmottant l'invocation prescrite, qu'il oublie d'émotion,

coupe le cou de la victime. Peu à peu la caravane arrive elle-même, chantant, dansant : l'enthousiasme est général. Plus de disputes ritualistes, plus de discussions, plus de contestations, plus de distinctions entre les purs et les impurs : « Mauvaise viande ! dis-je à un fidèle musulman, la bête était morte quand on l'a égorgée. » — « Oh ! répond-il avec conviction, morte en dehors peut-être, mais pour sûr elle vivait encore par dedans. »

..

Nous coucherons ici, en plein désert, puisqu'en plein désert la Providence nous envoie notre souper.

Avec un entrain sans pareil, les porteurs réunissent les charges et organisent le campement, dressent les tentes, cherchent du bois et dépècent l'animal. Les parts sont bientôt faites : chaque compagnon reçoit à manger pour trois jours au moins, en s'en donnant jusque-là !... Malheureusement l'eau manque et chacun n'a que la provision prise à la dernière halte. N'importe ! A mesure que la nuit descend dans la plaine, des feux énormes s'allument de tous côtés, des pièces de viande homériques grillent sur les charbons, en même temps qu'on en boucane d'autres découpées en longues tranches ; chacun devise à sa manière, les groupes se forment près des feux, on cause, on rit, on raconte des histoires, on crie, on tisonne, on chante, on mange, on s'allonge dans l'herbe, tandis que le vent souffle de la montagne, que l'odeur de la cuisine en plein vent se mêle aux parfums des bois odoriférants qui brûlent et que le sentiment intime de la grande solitude, de la belle indépendance, de la vie sauvage et primitive, répand sur toute cette scène africaine quelque chose d'ineffablement grand et d'ineffablement doux. Nous autres, gens d'Europe, nous avons tellement compliqué

cette pauvre vie, en cette fin du dix-neuvième siècle surtout, qu'elle est devenue très difficile en vérité. Nous cherchons le bonheur, nous le cherchons même avec frénésie, mais nous l'avons fait consister en tant d'éléments qu'il en manque toujours quelques-uns. Heureux les simples! Paix aux primitifs! Que sous les lustres éblouissants des théâtres les beaux jeunes gens d'Europe aillent porter les ennuis, les misères et la stérilité de leur vie; que l'on s'amuse d'office aux salons dorés, qu'on montre son habit, qu'on tourbillonne et qu'on danse; nous du moins, cette nuit, nous jouirons longuement du bonheur des premiers âges : Dieu sur nos têtes, des monceaux de viande à nos pieds, la paix dans l'âme et la liberté partout!

Le temps passe ainsi. Nos hommes qui, dans ces circonstances, goûtent grandement la joie de vivre ont peu ou point dormi, et nous les trouvons bien surpris quand nous nous levons le lendemain vers trois heures pour assister à la messe que Mgr de Courmont dit sous sa tente, comme d'habitude. Les retardataires prennent alors le parti de se coucher : c'est un peu tard, mais enfin à cinq heures, tout le monde est en route, chacun portant sur sa charge un morceau de viande boucanée.

∴

L'étape est rude, très rude. Au bout du désert de *Kizingo* commence l'ancien bassin du Dyipé d'où les eaux paraissent s'être retirées depuis longtemps, mais où elles ont laissé des traces parfaitement visibles. Ce lac a dû être étendu; peu à peu, il a perdu de ses eaux, peut-être en perd-il encore, semblable en cela du reste à ce qu'on a remarqué de la plupart des grands lacs africains. Le Ngami, le Tanganyika, même le Victoria-Nyanza. Car il faut se résigner à cette constatation,

désagréable surtout pour ceux qui vivront dans dix mille ans : l'Europe se refroidit et l'Afrique se dessèche.

Ici, dans l'ancien bassin du lac, les fines graminées cèdent peu à peu la place à une végétation spéciale de plantes ennemies dont les fruits piquent, dont les feuilles coupent et dont les épines s'enfoncent dans les pieds. Toute trace de chemin a disparu : nous allons à l'aventure, en nous dirigeant sur un bouquet d'arbres que le guide nous a signalé et qui ressemble de loin à une petite colline arrondie. Mais si l'on serre le lac de trop près, on tombe dans d'énormes trous cachés dans les herbes et il faut faire un long détour pour arriver enfin vers midi, sur un terrain solide où nous nous comptons : nous voilà six en tout, nous trois, le vieux Séliman, le guide et un enfant. Le reste est dispersé là-bas par le désert, dans les grandes herbes, sous les arbres, au fond des trous. Puisse leur bon ange nous les ramener à peu près tous !

∴

Nous nous remettons en marche, l'un derrière l'autre, fatigués, silencieux, les yeux fixés sur le bouquet d'arbres, où nous devons enfin trouver un peu de fraîcheur et de repos. Le soleil est brûlant, la brise nulle, l'air embrasé, le sol nu. Et nous allons, et nous allons toujours... Or, voilà que, subitement, de dessous un misérable mimosa qui se trouve sur notre droite part un bruit sourd, quelque chose comme un grognement, en même temps que s'agite une masse fauve qui ne tarde pas à se trouver sur ses pattes et à présenter à nos regards étonnés un magnifique spécimen de vieux lion, jaune et chevelu, mais point content d'être dérangé dans sa sieste et d'aspect fort rébarbatif. Il fait trois ou quatre pas lentement, comme pour prendre son élan, il agite douce-



Fig. 35 — UNE RENCONTRE IRES DU DYÛÉ. — Dessin de Mgr Le Roy.

ment sa grosse queue, nous regarde fixement tête haute, et pousse un hurlement prolongé, terrible (*fig. 35*). C'est l'heure de recommander à Dieu sa pauvre âme et de faire face à l'ennemi :

« — Mon fusil, dis-je au guide, vite! »

Mais le guide jugeant que s'il donne le fusil, lui-même restera les mains vides, ne se presse pas du tout de se rendre à l'ordre.

« — Attention! fait bientôt le P. Auguste. Il file!

Et Mgr de Courmont ajoute, en ajustant son lorgnon :
« La belle bête. »

Le « roi des animaux » voyant en effet ces six hommes debout devant lui, fermes sur leurs pieds, et ces douze yeux dans les siens, avait cru que la lutte serait trop inégale, et il s'esquivaient, lentement il est vrai, très lentement, mais enfin il s'esquivaient, pendant que les six hommes le laissent volontiers commettre cet acte de lâcheté bien placée... Mais tous nous fûmes d'avis que les choses auraient autrement tourné si nous avions été moins nombreux ou si, parmi nous, l'un ou l'autre avait tenté de fuir.

Le lion parti, nous reprenons notre chemin, parlant cette fois, oubliant le soleil, la fatigue, la soif, et nous communiquant nos impressions; on s'applaudit généralement de n'avoir pas cédé d'un pas, pas même froncé le sourcil — c'est peut-être, entre nous, parce que nous avons été surpris. — Mais nous avons à peine fait quelques pas, que de nouveau les herbes s'agitent; aussitôt le guide s'arrête, épouvanté; quelque chose se précipite entre les jambes de notre pauvre vieux Séliman qui, de terreur, tombe à la renverse, lâchant à la fois, panier, casseroles et carabine : C'était un lièvre (*fig. 36*).

Un quart d'heure après cette double alerte, nous arrivons enfin sous le bosquet d'acacias dont le feuillage délié forme comme un dôme et qui de loin nous avait



Fig. 36. — SÉLIMAN EN DANGER.

servi de point de repère. Peu à peu nos porteurs nous rejoignent; ils sont fatigués, mais au complet, et le campement s'installe.

Nous méritions bien un peu de repos. Nous le primes



FIG. 37. — LE LAC DYIPÉ ET LE KILIMA-NDIARO. — Dessin de Mgr Le Roy.

le lendemain un peu plus en avant, et dans un endroit où le lac à peu près débarrassé des hautes herbes et des roseaux qui l'entourent était assez accessible pour qu'on pût y tenter un bain, en compagnie des hippopotames qui reniflaient sous nos yeux comme pour nous souhaiter la bienvenue (*fig. 37*).

..

Le Dyipé ou, comme prononcent les gens de Tovéta, l'*Ipé* (*I-pé*) est une nappe d'eau relativement peu profonde mesurant environ 5 kilomètres de large sur 16 de long, du nord au sud. Son altitude est de 737 mètres au-dessus du niveau de la mer, et ce chiffre peut être pris comme celui de la pente total du Rouvou, qui, après avoir réuni les cours du versant méridional du Kilima-Ndjaru, va se jeter dans l'Océan Indien, à Pangani. En effet, le lac Dyipé est précisément formé par un des affluents de ce fleuve dont il n'est qu'une expansion : le *Loumi* des *Tchagas*, le *Mfouro* des *Tovétas*. Ce cours d'eau, grossi de tout l'excédent qui sort de l'oasis de Tovéta, de la rivière *Kitito* qu'il reçoit à gauche et, dans la saison des pluies, d'un autre torrent Lo-Ndjaru, qui descend des montagnes du Taita, ce cours d'eau se déverse au nord dans le bas-fond du Dyipé et en ressort presque dans la même direction, un peu vers l'ouest, en formant un marais difficile à franchir; c'est pourquoi on prend ordinairement le lac par sa rive orientale, celle où nous campons.

De ce côté, la plaine s'étend jusqu'au massif de Taita avec seulement quelques collines calcaires vers le nord-est; mais, sur le bord opposé, s'élèvent jusqu'à 2000 mètres les belles montagnes du Gwéno, riches, boisées en haut, cultivées et peuplées. Par ailleurs tout est plaine, et tout ce qui est plaine est aride et désert.

Sur le pourtour du lac lui-même on ne trouve guère que des accacias (*fig. 38*), de grandes mimosées aux fleurs odoriférantes, aux feuilles délicates et aux riches épines,

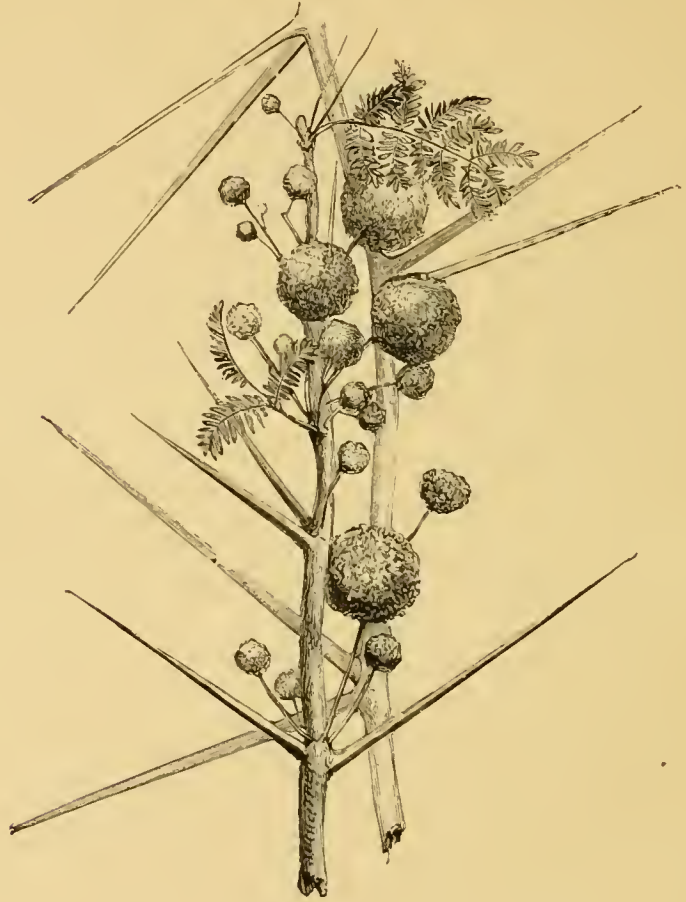


Fig. 38. — ACACIA DES BORDS DU LAC DYIPÉ.

puis dans l'eau de petits arbustes, des roseaux, des papyrus, des cypéracées diverses¹. Beaucoup de coquilles intéressantes (*fig. 39*), quelques-unes d'espèce nouvelle. Les poissons y sont nombreux aussi et de belle

¹ *Cyperus, Scirpus, Sclera, etc.*

taille, mais peu variés et peu délicats; des siluroïdes et des cyprinoïdes, les mêmes au reste que ceux de tous les cours d'eau qui descendent de la montagne et forment le Rouvou. Les crocodiles n'y manquent point, non plus que dans le lac *Tchara* qui occupe au-dessus du *Tovéta* un ancien cratère. Quant aux hippopotames, le jour, ils y prennent leurs ébats en toute liberté et s'en vont la nuit se balader dans les roseaux et les grandes herbes; leurs chemins qui y sont tout tracés, servent à nos hommes comme de longs couloirs par où ils vont



Fig. 39. — Coquilles du lac Dyipé (grandeur naturelle).

prendre l'eau du lac. C'est à ces endroits un liquide épais, boueux, vert et dégoûtant. Pour ne pas l'absorber tel, nous en remplissons un seau, nous y mettons une forte pincée d'alun pulvérisé et après avoir agité le tout avec un bâton, les détritrus de tout genre ne tardent pas à se précipiter; de sorte que, à la grande admiration de nos porteurs qui ne comprennent rien à ce sortilège, nous pouvons boire de l'eau claire. Aux voyageurs africains et autres qui manqueraient de filtre perfectionné j'ose, en passant, recommander ce simple système.

La gent volatile est ici représentée par de nombreuses tribus d'aigrettes, de pluviers, de canards, de pélicans,

et d'oies sauvages. Mais nulle part ailleurs nous n'avons vu tant de pintades. Sur les bords du lac à travers ces courtes graminées et sur ces terrains secs et sablonneux qui leur conviennent, on en voit des bandes de



Fig. 40. — Poissons du lac Dyipé 1/3 grandeur naturelle.

vingt, trente, cinquante sujets, les mères conduisant leurs couvées, et tout ce peuple s'appelant, gloussant, picorant, courant et voletant. La nuit, elles se retirent sur les arbres. Nous en avons tué quelques-unes. Nous en aurions pu faire un massacre.

Au reste, ces environs du Dyipé peuvent être donnés comme le paradis du chasseur. De tous côtés, sauf les enclaves de Gwéno et du Tovéta, s'étendent d'immenses plaines rebelles à la culture, et qui paraissent n'être faites que pour servir d'asile aux bêtes.

Dispersés sur ces vastes espaces, les troupeaux ont un lieu commun de réunion; c'est le lac, où la nuit ils viennent se désaltérer, pour s'enfoncer de nouveau dans leurs solitudes. Aussi, les bords du Dyipé sont piétinés et broutés comme ceux d'une mare où de grands troupeaux de bœufs viendraient boire tous les jours. Une simple promenade sous les acacias qui environnaient notre camp, nous fit réveiller plus d'un buffle et, dans la crainte d'avoir à subir un assaut — n'étant point suffisamment armés pour ce tournoi — nous dûmes bientôt nous replier en bon ordre. Dans cette affreuse marche à travers le Kizingo et au delà, à chaque instant, nous voyions se dresser la forme étrange de la girafe, la robe éclatante des zèbres, les espèces variées et parfois si gracieuses des antilopes africaines¹; de temps à autre, des autruches qui, elles, se tenaient toujours à de grandes distances. Ces autruches, il n'est pas inutile de le signaler, sont d'espèce nouvelle, et n'ont été décrites que depuis quelques années².

Chose curieuse! Ces animaux ont des habitudes parfaitement régulières et tout à fait en rapport avec leurs besoins. Vivent-ils en société? Mieux vaudrait peut-être dire qu'ils sont en familles, car il est rare que dans un troupeau deux mâles adultes se trouvent ensemble: l'un

¹ Gazelle de Grant; Koba à croissant; Céphalophe de Natal; Céphalophe rasetur; Tragélaphe des bois; *Apyceros motampus*; Nésotrague musqué; Eleotrague des roseaux; Egoère noir; Strepsicère coudou; Bolélaphe canna; Catoblépas gnou, etc.

² *Struttius danaoides*.

tue l'autre, le chasse ou le réduit en servitude. C'est de là que viennent ces individus isolés que l'on rencontre assez souvent et que connaissent bien les chasseurs : ces solitaires sont des proscrits, des expulsés, et leur caractère s'aigrit singulièrement dans leur vie vagabonde. Dans ce monde-là, malheur aux vieux ! Quant aux autres, ils traînent après eux, dix, quinze et vingt têtes dont ils sont les chefs respectés et obéis : ce sont eux qui conduisent le troupeau, qui donnent le signal du danger, ou dont l'attitude rassurée permet les ébats des jeunes.

On croirait que, la nuit venue, ces animaux n'ont rien de mieux à faire que de se cacher dans les bois. Eux, au contraire, se réunissent alors dans un endroit bien découvert, loin de tout bosquet où l'ennemi, lion, léopard ou homme, pourrait se mettre en embuscade, et là, pressés les uns contre les autres, ils se reposent, ruminent, dorment et attendent. Parfois le soir, parfois le matin, ils vont boire ; mais leurs sentiers sont toujours tracés de manière à éviter les endroits suspects. Aux premières lueurs du jour, ils se rendent au pâturage, se retirent vers dix heures à l'ombre des arbres, et reparaissent dans l'après-midi, vers quatre heures. Mais toujours il y a des sentinelles qui veillent, un peu en avant du troupeau, le cou tendu, la tête haute, l'oreille au vent, et ne prenant qu'une bouchée d'herbe de temps à autre, uniquement pour s'occuper, pendant que le gros de la troupe paît tranquillement, que les vieux se reposent, que les jeunes gambadent. Qu'un cruel coup de fusil vienne abattre ce chef, ce guide, ce sultan, le troupeau déconcerté erre quelque temps à l'aventure ; mais bientôt, le plus vigoureux, peut-être le plus ambitieux parmi les jeunes mâles qui restent, voit que la place est libre et comme dans toute maison, république, principauté,

royaume et empire, il la prend, et la famille reconstituée continue sa marche à travers les solitudes.

Les alliances ont toujours leurs raisons d'être. On voit assez souvent deux ou trois espèces d'antilopes ensemble, et c'est ordinairement un petit troupeau qui s'est adjoint à un plus grand pour mettre sa faiblesse à l'abri de la force du voisin. On recherche aussi volontiers la compagnie du zèbre, son oreille particulièrement fine et sa taille élevée le mettant en mesure de signaler plus tôt le danger qui menace. La girafe, à ne considérer que ses dimensions, pourrait être utilisée comme un véritable sémaphore; mais on la juge comme mal préparée à ces délicates fonctions — un peu trop bête, pour dire le mot — et son alliance ne paraît guère appréciée. Les buffles, un tas de mauvais caractères, n'acceptent généralement que la société d'un oiseau qui, avec une adresse, une familiarité, une persévérance et un sans façon extrêmes les débarrassent, en se régaland, de la vermine qui les couvre. Il en est de même du rhinocéros et de l'éléphant : ce sont d'ailleurs de trop gros propriétaires pour admettre la compagnie de quelques petits et pauvres parents. Mais les autruches, et surtout les grues couronnées, circulent volontiers et librement à travers les plus grands troupeaux, dans les excréments desquels ils ramassent le dessert de chaque jour. Le lion voyage seul ou en compagnie de sa petite famille, le léopard aussi. Mais l'un et l'autre sont suivis de près par l'hyène, qui recueille avec volupté les restes de ces maîtres : l'hyène, c'est le chiffonnier du désert!

Mais une hospitalité curieuse est celle qu'un troupeau de zèbres a donnée à un âne, ici même et l'an dernier. Cet âne, une magnifique bête, pure race de Mascate, avait été acheté à la Côte par des officiers allemands du poste d'*Arousha*. Mais un jour, pris de vagues idées d'indépen-

dance en face de tout l'espace qu'il voyait ouvert devant lui, il s'évada. Après beaucoup de recherches inutiles, on l'avait oublié, pensant qu'il avait servi de déjeuner à un lion du voisinage; mais voilà que, depuis, on l'a revu plusieurs fois avec un troupeau de zèbres qui semblait lui témoigner grande affection, et malgré tous les efforts, toutes les avances, il a été impossible de le reprendre. Encore un exemple de civilisé qui préfère la liberté de la vie sauvage à tous les raffinements de la servitude, à tous les honneurs de l'écurie!

Les quelques voyageurs qui ont passé au Dyipé en ont mal parlé : c'est que peut-être n'avaient-ils pas bien choisi leur campement. Pour nous et pour nos hommes, c'est une bonne fortune de pouvoir nous arrêter deux jours sur ses bords. Le guide, particulièrement surmené, paraît enchanté de nous avoir amenés jusqu'ici sains et saufs.

Mais décidément les Noirs, hommes et femmes, ont fréquemment à souffrir de maladies qui sembleraient devoir n'être réservées qu'aux gens de civilisations avancées. Ce brave garçon, d'environ vingt-cinq ans d'âge, sec, nerveux, impressionnable, était hier soir assis près d'un feu où grillait un reste d'antilope, lorsque tout à coup ses camarades s'aperçurent qu'il prononçait des paroles inintelligibles. Ils le secouent, ils le pincent, ils l'appellent : autant vaut, pour le résultat, s'adresser à une souche. Plus de doute : « l'esprit » vient de s'emparer de Mwalim. Un vieux, le plus vieux de la bande, accourt aussitôt nous prévenir :

« — Père, donne-moi une tasse de faïence, sauf respect.

« — Une tasse, Fardyallah? Et de faïence?

« — Oui, pour offrir à boire à Mwalim...

« — Mais Mwalim n'a qu'à boire aujourd'hui comme il a toujours bu!

« — Ah! C'est que... aujourd'hui..., enfin voilà : le Diable

vient de lui entrer dans le ventre, et il remonte jusque dans la tête.

« — Le Diable, Fardyallah?

« — Oui. Nous connaissons cela, nous autres Noirs; les Blancs n'y entendent rien, sauf respect. Et pour que l'esprit le quitte, il faut lui offrir de l'eau fraîche dans une tasse de faïence, sauf respect.

« — Le Diable, Fardyallah?

« — Le Diable, Père? »

Nous nous levons immédiatement, très désireux de voir de si près l'antique ennemi du genre humain. Le pauvre Mwalim est là, en effet, assis au pied de son arbre, serrant ses genoux dans ses bras allongés et ses mains croisées, le corps ployé, les yeux fixes, psalmodiant des syllabes rappelant de loin le langage massaï, mais absolument insensible à notre appel aussi bien qu'aux pinçées délicates dont nous le caressons. Ce Diable doit être simplement une attaque d'hystérie. Sans accorder ni faïence, ni tasse, nous le laissons là tout bonnement, attendant le lendemain matin : le lendemain, frais et dispos, il avait complètement oublié la possession de la veille...

..

Mais le Kilima-Ndjaru, où est-il? Si gros et si peu visible! C'est bien la peine de se donner de telles dimensions pour se montrer si rarement, et nous commençons à nous expliquer la tradition des voyageurs arabes d'après lesquels cette montagne enchantée se cache, change de place, pour reparaitre et se cacher encore...

Il est vrai, nous l'avons vue. C'est au moment où nous avons quitté les dernières montagnes de Paré, à l'entrée du désert. Le garde arrêtant la caravane a

étendu la main à gauche, vers le nord-ouest : « Regardez là ! » Nous regardons : des nuages, rien que des nuages, les uns noirs et d'assez vilaine apparence, puis là-haut, très haut, dans une déchirure, un autre plus petit et tout blanc.

« — Eh bien, qu'est-ce ? »

« — C'est le Kilima-Ndjaru, ce point qui brille... »

Et tout de suite après, une autre nuée, comme un voile tiré par une main invisible, nous cache le sommet du Kibô : car c'était lui.

Depuis, bien souvent nos regards se sont portés de ce côté : nous n'y avons vu qu'un ciel, tapissé de gris.

Notre parti était donc de ne contempler le Kilima-Ndjaru que sur le Kilima-Ndjaru même, lorsque, le soir de notre second jour de campement, peu avant le coucher du soleil, nous nous aventurons encore dans les eaux du Dyipé. A cette heure, un bain de pied est si bon !

Mais à peine avons-nous dépassé la bordure de roseaux qui nous cache la vue même du lac que nous ne pouvons retenir un cri spontané d'admiration : le Kilima-Ndjaru !

Le spectacle que nous avons sous les yeux est de ceux en effet qui restent inoubliables. Sur le fond d'un ciel tout bleu, là devant nous, se détache comme dans un vigoureux tableau l'immense profil de la montagne merveilleuse. Deux sommets : l'un à gauche un peu arrondi et d'un éclat éblouissant, c'est le Kibô, le géant africain, qui porte à plus de 6000 mètres sa tête couverte de neiges éternelles ; l'autre, à droite, plus près de nous, déchiqueté, noir et terrible, avec seulement quelques traînées blanches : c'est le Kima-wenzé qui n'a que 5300 mètres, mais qui d'ici paraît égal à l'autre. A cause de la position que nous occupons, le plateau qui relie ces deux sommets disparaît presque. On ne

voit non plus aucun détail du massif, point de forêts, point de vallées, point de pics isolés : les deux cratères paraissent supportés par ce piédestal énorme, coulé tout d'une pièce, comme pour servir de candélabres allumés dans le cours des siècles à la gloire du Créateur. Hélas ! c'est à peu près le seul hommage qu'il ait reçu dans ces contrées, et il l'a reçu de sa main ! Les Massaïs cependant, poussant leurs troupeaux à travers les savanes africaines et considérant cette merveille qui de partout se dressait à leur horizon, l'ont appelée « la Maison de Dieu ». Puisse-t-on à notre tour en faire un autel !

En ce moment tout contribue du reste à nous le représenter comme tel. En bas, sur les contreforts habités, brûlent les grands feux d'herbes sèches que les indigènes allument en cette saison dans leurs champs, et les longues fumées blanchâtres s'élevant lentement dans l'air pur et recueilli du soir rappellent autant de cassolettes posées au pied de la montagne.

Ici plus près, de l'autre côté du lac, le grand soleil d'Afrique descend comme un disque rouge emporté par son poids : on le voit s'enfoncer rapidement derrière une longue chaîne de collines pittoresques, couvrant les unes de l'indigo le plus sombre, les autres du plus clair azur, et, de tous côtés, sur les premiers contreforts du Kilima-Ndjarro, sur la chaîne de Paré, sur la ligne d'arbres qui borde le rivage, sur le lac lui-même, dans l'immensité du ciel où pas un nuage n'apparaît, le voilà répandant la gamme admirable de toutes les couleurs qui se fondent et passent de l'une à l'autre avec des nuances d'une délicatesse infinie : le vert, le bleu, le pourpre, le violet, l'orangé, l'opale, l'émeraude, tout s'y trouve. Puis pour compléter ce tableau superbe que la main du Créateur repeint au même endroit depuis des

siècles, voici devant nous la masse du Kilima-Ndjaru qui vient se projeter dans les eaux calmes du Dyipé, uni comme une glace, pendant que du haut des mimosas les insectes préludent timidement à leur chanson nocturne, que les oiseaux aquatiques regagnant leurs demeures passent lentement sur la surface du lac où se mirent leurs grandes ailes et que du fond des savanes lointaines s'avancent par troupeaux les bêtes qui pensent, peut-être avec raison, que c'est pour elles que la Providence prépara ce réservoir.

Inoubliable spectacle que le silence de la solitude, l'ombre croissante du soir, l'immobilité de toute cette nature tropicale couvrent comme d'un recueillement religieux et pénétrant. Et à travers ce silence, comme la prière monte bien vers Dieu, qui nous appelle de si loin à donner maintenant son nom et sa parole aux témoins séculaires de ces merveilles!

TOVÉTA

L'oasis de Tovéta. — Campement et accueil. — Un Eden africain.

Nous quittons à 6 heures du matin ce délicieux campement du lac, et laissant à notre gauche la rivière dont le cours est marqué par une ligne verdoyante de grands arbres parmi lesquels beaucoup de palmiers, nous coupons droit à travers le désert où l'herbe fine est broutée comme en une prairie trop étroite par les troupeaux qu'elle doit nourrir. Seules, de curieuses euphorbes et des passiflores de taille naine se dressent inattaquées par la dent des bêtes.

A l'horizon, voici comme un rempart : c'est la forêt, c'est Tovéta.

Ce nom que les Swahilis de la Côte et après eux les Européens prononcent *Tavéta* et les indigènes *Tovéta* et *Touvéta*¹, représente une admirable oasis que tous les voyageurs ont décrite avec une sympathie marquée. C'est au sud-est du Kilima-Ndjaru une dépression de terrain comblée par les grasses alluvions entraînées de

¹ Du mot kwawi *Ndovéta*.

la grande montagne, grâce à cette rivière à laquelle Thomson et Johnston ont donné le nom de *Loumi*, qu'elle porte en effet à ses sources, mais qui paraît inconnu des gens de Tovéta : ceux-ci l'appellent simplement *Mto* ou *Mouro*, « la rivière ». Ce cours d'eau, tombant des forêts qui entourent la base du Kima-wenzé, traverse la plaine en répandant dans le sous-sol la plus grande partie de ses eaux. Cà et là, on voit sourdre des sources et presque partout on n'a qu'à creuser 1 ou 2 pieds pour trouver l'eau. C'est là le secret de la prodigieuse fertilité de ce coin de terre, et pour les étrangers surtout, de son insalubrité réelle. Les montagnards du Kilima-Ndjarro ne peuvent y faire un séjour un peu prolongé sans en emporter une fièvre, un rhumatisme ou une dysenterie.

Cette oasis est disposée en un triangle dont le sommet est au nord et dont la base s'appuie au sud sur le lac Dyipé et ne mesure guère plus de 11 kilomètres sur une largeur moyenne de 2 ou 3. Elle est peuplée d'environ deux ou trois mille hommes seulement. Entre la zone fertile, d'une fertilité plantureuse, et le désert voisin, d'une aridité désolante, la démarcation est subite, absolue : là où le sol s'affaisse assez pour recevoir l'épanchement des eaux, c'est l'exubérance de la végétation tropicale ; là où il se relève trop pour être privé de cet arrosage naturel, c'est la stérilité de la terre africaine brûlée par son implacable soleil.

Nous voici donc à l'entrée de cette Arcadie. Sur notre route — car il y a pour y pénétrer un autre chemin venant de Taita — elle est séparée brusquement du désert par une rivière, le Kitito, qui passe en dormant sous l'épais couvert d'arbres séculaires et d'inextricables fourrés : eau vaseuse, boue et fange, troncs qui pourrissent, coquilles sans nombre sous les feuilles d'arbres tombées et restées dans la rivière.

Après une halte sur ces bords peu enchanteurs, nous nous engageons dans la forêt par une trouée étroite, sinieuse et sombre. Encore une rivière à traverser, celle-là plus gaie, et enfin voici les grandes bananeraies qui commencent, couvrant tout de leur ombre et de leur verdure. La terre est fort proprement travaillée, des canaux circulent de tous côtés, et des cases rondes, répandues sans ordre en ce labyrinthe verdoyant, achèvent de donner à ce paysage fait de mains d'homme un air de fraîcheur, de richesse, de grandeur, qui a frappé tous ceux qui l'ont vu. Bientôt, les salutations s'entre-croisent sous les larges feuilles de bananiers, et à l'accueil fait à nos blancs visages, à nos costumes européens, nous nous apercevons tout de suite que nous avons affaire à une autre population. Là, personne ne se cache, personne ne s'enfuit; tous, au contraire, les hommes, les femmes, les enfants, accourent nous voir, nous saluer, nous presser la main. Plus d'une vieille même attrape à la hâte un régime de bananes et nous l'apporte. Elle dit qu'elle veut le vendre, mais la belle farce! C'est un prétexte évident pour nous dévisager à son aise, en nous montrant ses dents qui branlent et ses oreilles qui lui battent les épaules.

Voici une clairière en cette forêt de bananiers : « C'est là, nous dit le guide, que campent tous les Européens. » En effet, les voyageurs anglais Thomson et Johnston ont passé là, puis le Maltais Martini, le comte hongrois Teleki, l'Autrichien Hünel, l'Allemand Hans Meyer, l'Américain Abbot, sans parler d'un prince russe, d'un comte polonais, d'autres peut-être. Mais nous sommes les premiers missionnaires catholiques et les premiers Français qui ayons l'honneur d'y dresser nos tentes. A ce titre, nous attirons l'attention de la colonie tovtéane; on vient en foule nous voir, nous considérer, nous par-

ler, et, tout bien pesé, on s'accorde généralement à dire que les nouveaux étrangers sont d'une tribu intéressante et très civilisée...

De grandes cases sont là, bâties dans le genre swahili par nos dignes prédécesseurs, explorateurs de profession, chasseurs, aventuriers, princes, lords ou simples millionnaires. Nos hommes s'y établissent sans façon et nous, selon notre habitude, nous dressons nos tentes, où nous sommes à l'abri de bien des choses, y compris la vermine.

Là aussi nous restons deux jours, deux jours employés à nous reposer, à faire des provisions, à distribuer aux porteurs leur ration de linge et de perles, à étudier le pays, à visiter la population.

..

Le pays, il est ce qu'on a dit déjà : superbe dans sa fertilité exubérante. Les bananiers, soigneusement cultivés, entretenus, irrigués, débarrassés de leurs feuilles mortes, y atteignent des dimensions exceptionnelles et fournissent aux habitants le fond de leur nourriture. *Musa paradisiaca!* Nulle part plus qu'ici on n'est invité à se rappeler que ce fut cette plante, paraît-il, qui ombragea nos pauvres chers parents aux premiers beaux jours du monde et qui, après le désastre dont nous ne nous sommes jamais bien remis, leur fournit encore leur premier déjeuner et leur premier jupon. Sans doute, il y a longtemps de cela; mais ici, en promenant nos loisirs sous ces grandes feuilles vertes, doucement balancées par la brise au-dessus de nos têtes coupables, on ne peut s'empêcher de porter en arrière ses tristes pensées, de se rappeler son origine antique. Tovéta est un Eden, hélas! oui, mais un Eden

où les suggestions du Serpent sont encore mieux accueillies que dans l'ancien!...

Dans maints pays, la banane est simplement connue comme fruit de dessert et le bananier comme plante donnant la banane. Mais à Tovéta, on ne l'entend point ainsi : le bananier sert à tout. Le tronc d'abord, vert et découpé en fines tranches, est une excellente nourriture pour les vaches, les moutons et les chèvres, qui y trouvent à la fois à manger et à boire. Les feuilles desséchées servent à couvrir les cases. Et quant au fruit, on le mange cru ou cuit, ou rôti : on a dix ou quinze manières de le préparer. Au moment où ces lignes sont écrites, les journaux d'Amérique annoncent avec quelque fierté qu'un citoyen de cet industrieux pays vient de découvrir le moyen de réduire la banane en farine. La belle affaire! C'est ce que les gens de Tovéta font depuis des siècles : cela consiste à cueillir la banane un peu avant sa maturité, à la couper en deux, à la faire sécher au soleil, comme du manioc, et à l'écraser ensuite dans un mortier avec un pilon. Ce n'est pas tout : ici, comme au Tchaga et au Ganda, on trouve encore dans la banane la base d'une bière excellente. La Providence est bonne. Et c'est ainsi qu'elle a répandu par le monde quantité de choses sans lesquelles les peuples qui les utilisent ne concevraient pas qu'on puisse vivre : le bananier à Tovéta, le cocotier sur plusieurs Côtes, le bambou en Birmanie, le thé en Chine, le blé en Europe, le riz dans l'Inde, l'arbre à pain en Océanie, le piment aux Antilles, la morue à Terre-Neuve, à Chicago les pores, le macaroni en Italie, la choucroute en Allemagne, l'ail en Provence et les pommes en Normandie.

Cependant, il n'y a pas que des bananes à Tovéta. On y cultive aussi l'ambrevade, le maïs, le sorgho, la patate, l'igname, la citrouille, la canne à sucre, etc. Au

poisson de la rivière on tend des nasses; d'aucuns même s'amuse à bourgeoisement à pêcher à la ligne (*fig. 41*). Le miel est recherché avec ardeur et on établit pour le recueillir de ces ruches formées d'un billot creusé qu'on attache aux branches d'un arbre au moyen d'une corde et d'un crochet (*fig. 42*) : mais ici on travaille ce bois avec soin, avec art, et nul ne peut se marier s'il n'a pas au préalable fourni la preuve que de temps en temps il apportera du miel à la case. Il y a aussi du bétail; mais les vaches ne sortent pas par crainte non seulement des Massaïs, mais encore et surtout des taons et des mouches, parmi lesquelles figure la terrible tsé-tsé. On les nourrit à la case, comme il a été dit, avec des troncs de bananiers découpés en fines tranches, et c'est là peut-être un moyen à recommander aux éleveurs africains qui, dans les endroits où les bêtes à cornes n'ont pu vivre jusqu'ici, voudraient tenter de nouveaux essais.

D'ailleurs tout le pays cultivable n'est pas cultivé et on trouve encore nombre de coins de terre d'où la forêt vierge s'élançait dans toute sa magnificence primitive. Quels arbres! Quelles colonnes! Quelles ramures! Le jour, quand on pense au soleil dont les feux grillent les feuilles racornies du désert voisin, qu'il est bon d'errer sous ces dais splendides, le long d'une sente à peine marquée, où la lumière n'arrive que tamisée par le feuillage extrêmement délié de ces arbres magnifiques, où les lianes courent comme des cordes vivantes sur des mâts gigantesques, où çà et là des fleurs éclatantes relèvent la couleur sombre de la verdure! La rivière aussi est délicieuse avec son gazouillis perpétuel, ses roches volcaniques qui encombrent son cours, ses bords tapissés de fougères aux formes si délicates, ses grands arbres qui, des deux côtés entre-croisant là-haut leurs

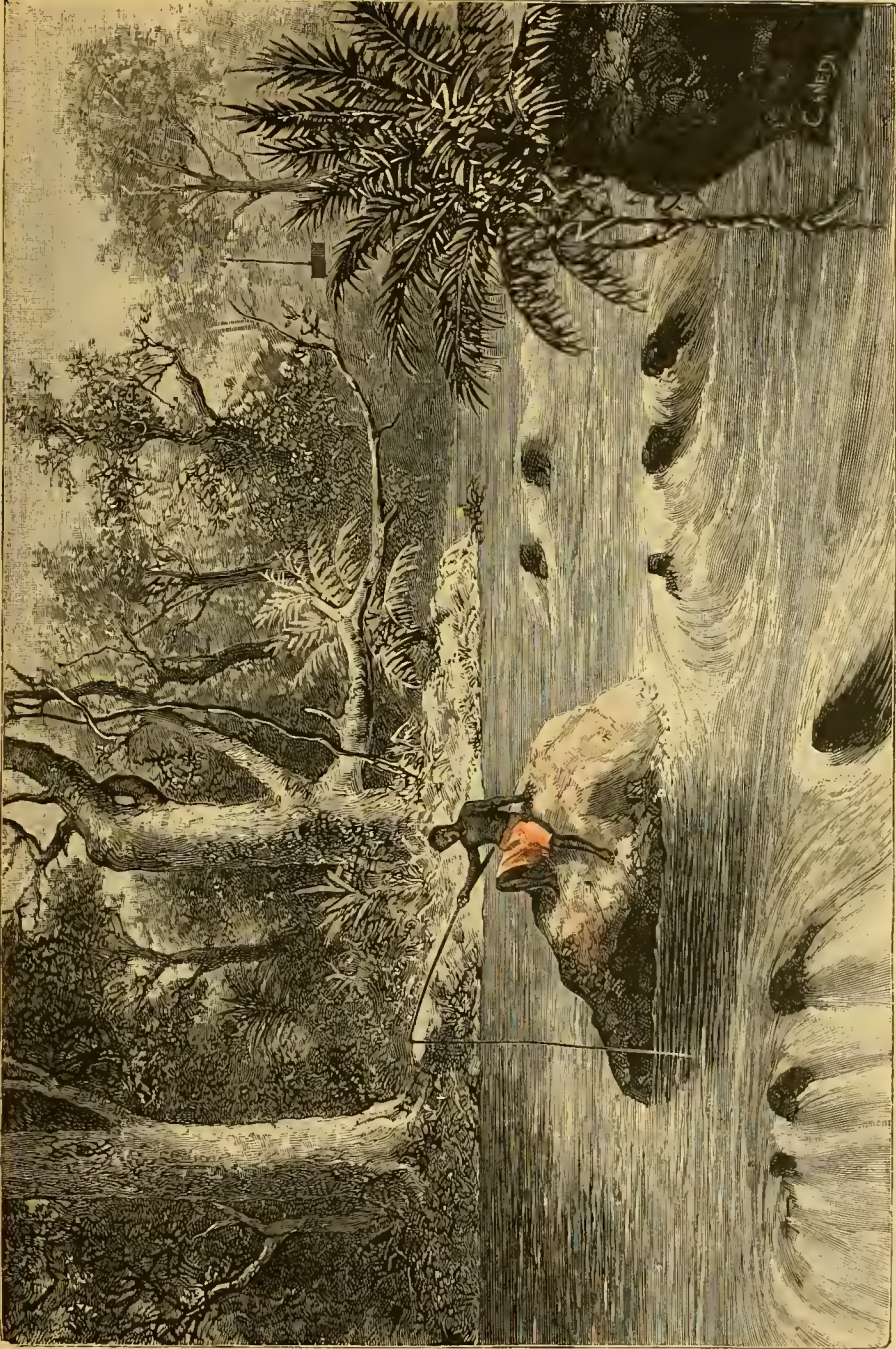


Fig. 41. — SUR LA RIVIÈRE A TOVÉTA. — Dessin de Mgr Le Roy.

branches, lui forment des arceaux majestueux. Parmi les palmiers, il faut citer les dattiers sauvages, mais surtout les raphias, qui, en groupes superbes, lancent de tous côtés leurs feuilles énormes dans un désordre aussi pittoresque qu'inextricable. Avec leur pétiole on fait des échelles légères, des portes, des poutrelles, des enclos, tout ce qu'on veut.

Mais défiez-vous cependant : la fièvre est peut-être là-dessous. En Afrique l'eau dans le sous-sol est un élément nécessaire à la santé des plantes, mais souvent nuisible à celle de l'homme.

La colonie tovétane est composée d'éléments originellement divers, mais aujourd'hui partageant à peu près le même genre de vie, les mêmes mœurs, la même langue et le même type. Il y a les Tovétas proprement dits, frères des habitants de Kahé et du Bas-Arousha que nous verrons plus tard : à eux sont venus se joindre quelques indigènes du Tchaga, du Taita et du Kamba. On trouve même ici une petite colonie de Kwavis, frères des Massaïs. Le type général tient le milieu entre ce dernier élément et celui des Noirs dit de famille *bantou* : plus empâté que le premier, plus élégant que le second. Mais, en somme, cette population est certainement supérieure à celle du sud, plus belle, plus accueillante, plus expansive, plus polie, plus intelligente, plus artiste. Tous parlent swahili couramment; mais, gâtés par des libéralités excessives, ils commencent à devenir exigeants vis-à-vis de l'Européen.

L'Islam a fait parmi eux quelques adeptes, et il serait fâcheux que, en se développant, il fermât cette intéressante population à l'influence chrétienne. Volontiers on nous aurait gardés à Tovéta et déjà plus d'un enfant s'offrait de se faire notre disciple, avec promesse d'amener un camarade, qui en aurait amené un autre. Mais il

nous faut voir plus loin. Hélas! que de fois, pendant ses voyages, le missionnaire est amené à répéter la parole du Sauveur : *Misereor super turbam!*

..

Avec les nombreuses caravanes allant chercher l'ivoire au pays massaï ou en revenant, les Tovétas peuvent aujourd'hui avoir tout le linge qu'ils veulent, mais ils travaillent si bien les peaux et les relèvent de dessins de si bon goût, en perles de verre, que les grèves de Manchester et de Liverpool peuvent les trouver fort indifférents. On fait aussi grand usage de chainettes, pendants d'oreilles et bracelets. Les hommes, les jeunes surtout, s'habillent volontiers à la mode massaï, tressant leurs cheveux avec soin et se faisant, derrière la tête, une queue avec une courroie. C'est là sans doute ce qui a donné lieu à la fable étrange des « hommes à queue » de l'Intérieur africain, dont on avait annoncé l'existence il y a quelque trente ans. Cette nouvelle avait fort réjoui les savants doctrinaires qui trouvent en eux des souvenirs d'origine simienne : « — Voilà! répétaient-ils. Nous l'avions bien dit. Il existe donc encore des hommes qui ne se sont pas suffisamment assis pour se débarrasser de l'appendice caudal! » En fait, l'appendice existe, mais malheureusement ce n'est pas la Nature qui le met et encore n'est-il pas en sa bonne et vraie place. Il y a, comme cela, dans la Science de ces Messieurs, un tas de déconvenues...

Une autre mode curieuse, c'est l'accoutrement auquel se condamne une nouvelle mariée lorsqu'il est reconnu que l'époque vient où elle doit mettre au monde son premier-né. Nous avons fait la rencontre de ce phéno-



Barrage d'irrigation. Ruche à miel. Panier à pêche.

Fig. 42. — A TOVÉTA. — Dessin de Mgr Le Roy.

mène chez le voisin de notre campement qui nous avait priés fort gentiment d'aller chez lui boire une tasse de lait. Assis tous les trois dans la case sur une peau de bœuf tendue solidement et formant à la fois un lit et un canapé, selon l'heure, la vieille dame du lieu nous avait fait, comme de juste, les honneurs de son salon, Dans un coin ruminait une vache. Près d'elle, solidement campé sur ses pattes, son veau nous considérait avec un ébahissement profond : c'était bien sûrement la première fois de sa vie qu'il voyait les gens de notre race. Après les saluts d'usage, laalebasse pleine de lait caillé avait passé de main en main : Mgr de Courmont y avait trempé ses lèvres, le P. Auguste y avait à peine ajouté trois poils de sa barbe, et elle m'était arrivée ainsi, par trahison manifeste, avec charge de la vider à fond. Enfin, c'était fait, et nous nous levions pour prendre congé de nos excellents hôtes, lorsqu'un bruit très caractérisé de serpent à sonnettes nous arrête tout à coup sur le seuil de la porte. Vaine terreur ! Ce n'était point un serpent, mais une dame, une dame bardée de fer des pieds à la tête, avec un voile de chaînettes sur le visage, des chaînettes sur la poitrine, des chaînettes autour des reins, des chaînettes aux bras, des chaînettes aux pieds, des chaînettes aux oreilles, des colliers de cuivre sur les épaules, aux bras et aux jambes, des verroteries partout, de la ferraille, des fils de fer, des fils de laiton, une vraie boutique de quincaillerie : « Sa nouvelle épouse » (*fig. 43*), dit la vieille dame en faisant une moue caractéristique.

Mais si les jeunes mères sont ainsi honorées et défendues, il est triste d'apprendre que les nouveau-nés sont en grand danger d'être mal accueillis en ce monde. On étrangle sans pitié, comme « mauvais » les enfants qui naissent les pieds en avant, ceux dont les

dents poussent d'abord à la mâchoire supérieure, les jumeaux, les estropiés, ceux aussi qui ont pour père un adolescent non circoncis. Car, en dehors d'ailleurs de toute pratique musulmane, la circoncision est ici d'usage, comme chez beaucoup d'autres tribus africaines : elle se fait vers l'âge de seize à dix-huit ans et c'est seulement après qu'a lieu le mariage.

La polygamie existe; mais elle est chère et par conséquent restreinte, chaque nouvelle femme étant le prix d'un bon nombre de bœufs, sans compter le miel, le linge, les perles, etc.

Au reste, dans l'idée des Tovétas, la femme doit être soumise à l'homme, elle lui est inférieure, et ils ont là-dessus une singulière légende que m'a racontée un jeune homme, avec beaucoup d'autres choses, dans une longue conversation que nous avons eue :

« Au commencement, dit-il, Dieu voulut essayer le cœur de l'homme et celui de la femme. Il prit donc l'homme à part, lui remit un couteau et lui dit : « Ecoute. Cette nuit, quand elle dormira, tu me couperas le cou de ta femme. » Et il prit aussi la femme à part, lui remit un couteau et lui dit : « Ecoute. Cette nuit, quand il dormira, tu me couperas le cou de ton homme. » C'est bien. Alors l'homme s'en alla tout triste, pensant : « Couper le cou de ma femme, de ma sœur ! C'est impossible, je ne le ferai jamais ! » Et il jeta le couteau dans la rivière, se réservant de dire qu'il l'avait perdu. Et la femme aussi s'en alla. Puis la nuit venue, elle prit le couteau et elle allait tuer l'homme qui dormait lorsque Dieu reparut : « Misérable, fit-il, puisque tu as le cœur si méchant, tu ne toucheras plus le fer de ta vie ! Ta place est au champ et au foyer. Et toi, dit-il à l'homme, parce que tu es bon, tu as mérité d'être le maître et de manier les armes. » Voilà pourquoi, ajouta Kombo,



Enfant.

Tête d'homme.
Nouvelle mariée.

Enfant (vu de dos).

Fig. 43 — COSTUMES DE TOVÉTA. — Dessin de Mgr Le Roy.

même en Europe, à ce qu'on dit, ce sont les femmes qui font la cuisine et les hommes qui la mangent. »

Il n'y a point d'esclaves à Tovéta. Tout le monde travaille; mais, comme la terre est très fertile, le labour quotidien se réduit à peu de chose, et beaucoup de loisirs restent à tous les âges et à tous les sexes pour



UNE TABATIÈRE.

causer, se promener, boire, danser et jouir de la vie. Au reste, on trouve ici beaucoup de mœurs massaïes : les jeunes gens, par exemple, en attendant leur mariage, vivent dans des campements séparés, mais ils ne sont pas soumis, comme leurs voisins, à un régime spécial, non plus qu'à des exercices militaires, n'étant pas d'ailleurs destinés à porter la guerre au delà de leur propre territoire.

Point de village; chacun vit chez soi, en famille.

Au point de vue du gouvernement, les gens de Tovéta forment une république, et, chose intéressante, une république comme l'Histoire dit qu'il fut une fois question d'en faire une en France : sans président. Il y a deux assemblées, celle des Anciens et celle des Jeunes, ceux-là plus tranquilles, ceux-ci plus remuants. En principe, les affaires doivent se régler d'accord, quand l'accord est possible; au cas contraire, le Sénat a plus d'autorité, plus de mesure, plus d'expérience, termine toujours le procès... en cédant. — On n'oublie pas, je suppose, que je parle de Tovéta.

..

Quand un étranger passe, il reçoit une députation de la Chambre et du Sénat; aux deux il doit des cadeaux. Nous n'avons point échappé à ce vénérable usage et, comme d'ailleurs les droits d'entrée étaient demandés poliment, nous nous y sommes prêtés de bonne grâce. Beaucoup de voyageurs africains se plaignent de cette institution qui fleurit, comme on sait, chez beaucoup de tribus de l'Intérieur, persuadées qu'elles ont droit de faire payer les chemins passant chez elles. Peut-être ces explorateurs ont-ils raison, peut-être aussi n'apprécient-ils pas suffisamment le fonctionnement de l'Administration chez les peuples civilisés, puisqu'ils le condamnent chez les peuples sauvages. Renversons les rôles et figurons-nous, par exemple, trois ou quatre Africains, noirs comme un bout de fusain, arrivant à Marseille avec leur accoutrement spécial, leurs lances, leurs flèches, portant des provisions, de l'ivoire, des pépites d'or, des diamants, des perroquets, des singes et autres productions de leur pays fort recherchées des

Européens, suivis enfin d'une centaine d'individus racolés un peu partout et qui sont leurs porteurs, leurs domestiques et leurs soldats. Cette troupe arrive et s'en va droit s'installer en pleine Cannebière, où elle fait la cuisine. Ah! mon bon! Tout aussitôt la Préfecture, la Police et le Conseil municipal enverront évidemment nombre de délégués, employés, sergents, douaniers, gendarmes, pour notifier à ces mal appris d'avoir premièrement à payer leurs droits d'entrer et secondement à camper ailleurs; je soupçonne même que plus d'un exigerait un petit pourboire... Or, si ces gens d'Afrique, pour toute réponse, prenaient vos représentants par la barbe et leur faisaient faire une pirouette en l'air, Français, que diriez-vous?...

